A man and a woman are shown in a close, intimate embrace on what appears to be a balcony or a similar outdoor setting. The woman is leaning towards the man, and they are both smiling warmly at each other. The lighting is soft and natural, suggesting a bright day. The woman is wearing a white tank top, and the man is wearing a white t-shirt. The background shows a railing and some foliage, slightly out of focus.

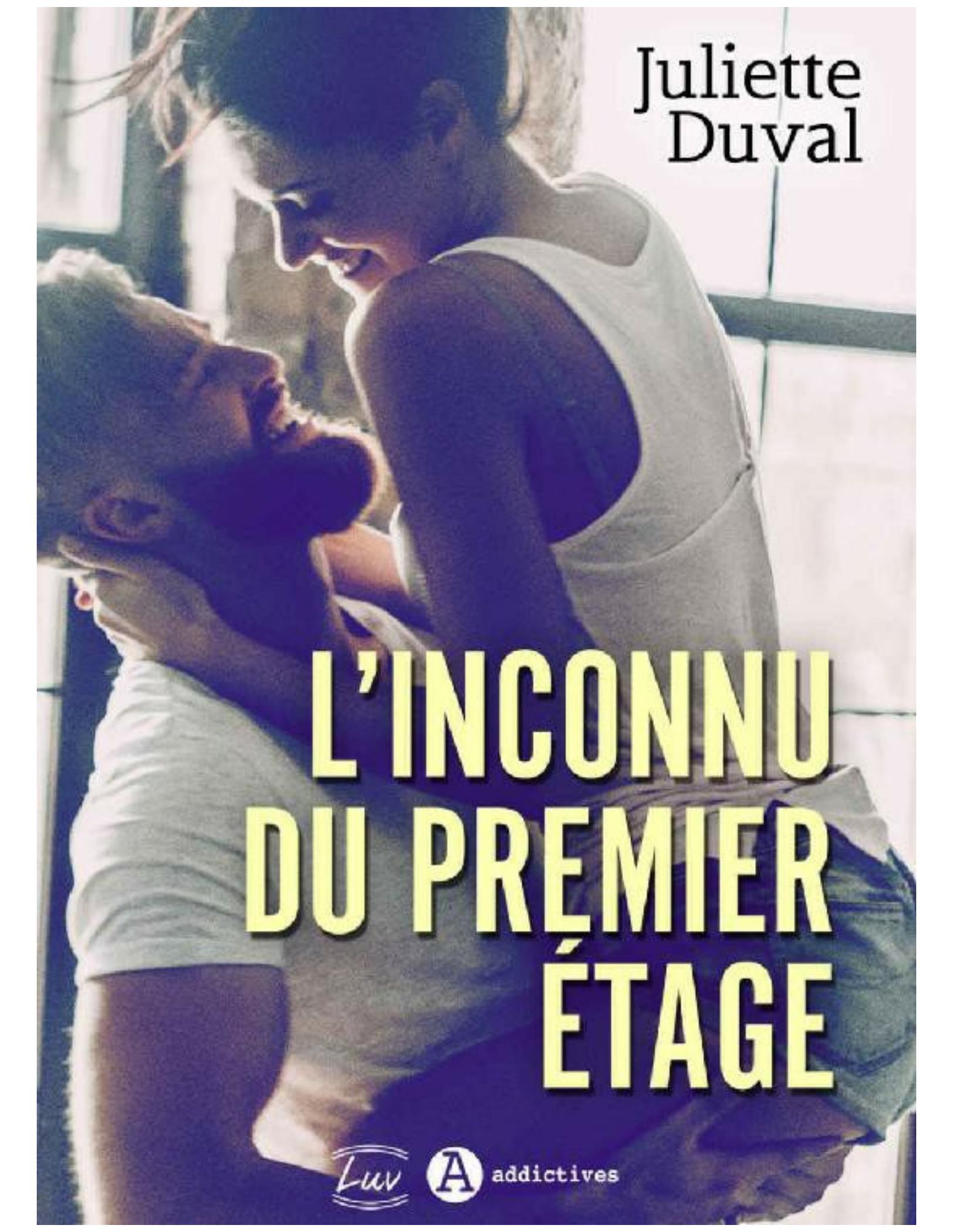
Juliette  
Duval

# L'INCONNU DU PREMIER ÉTAGE

Luv



addictives



Juliette  
Duval

# L'INCONNU DU PREMIER ÉTAGE



addictives

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

**Facebook** : [facebook.com/editionsaddictives](https://facebook.com/editionsaddictives)

**Twitter** : [@ed\\_addictives](https://twitter.com/@ed_addictives)

**Instagram** : [@ed\\_addictives](https://www.instagram.com/@ed_addictives)

Et sur notre site [editions-addictives.com](https://editions-addictives.com), pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

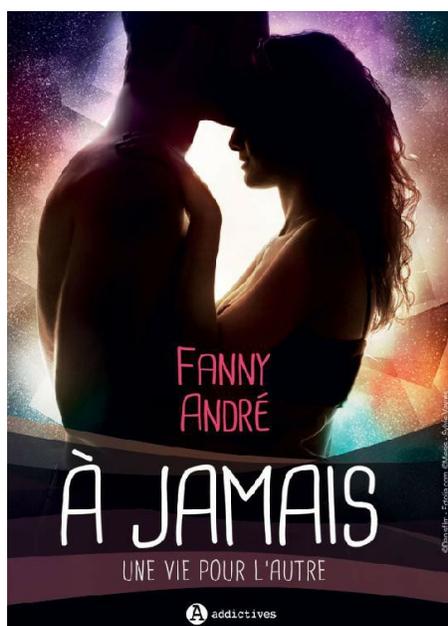
**Également disponible :**

## **À jamais – Une vie pour l'Autre**

Adehan Ataski a remarqué Chloé au milieu des autres. Son attirance pour elle est indéniable. Pourtant, il en a conscience, succomber est interdit: les conséquences seraient trop graves. Mais a-t-il vraiment le choix, peut-il lutter contre le destin ou est-ce un combat perdu d'avance?

Atteinte d'un cancer, Chloé Messenger se sait condamnée et n'attend plus grand-chose de la vie. Enfin, ça, c'était avant lui. Adehan Ataski. Il est différent des autres, son côté mystérieux l'intrigue et elle tombe peu à peu sous son charme. Jusqu'à ce qu'elle comprenne que la question essentielle est: qui est-il vraiment?

[Tapotez pour télécharger.](#)



**Également disponible :**

## **Dangerous Games**

Un tournage de série en Écosse, et la vie d'Amy bascule !  
Gérer les acteurs, la météo et les imprévus, c'est son boulot. Mais elle n'avait pas envisagé Alistair !  
Irrésistible, moqueur et charmeur, le cascadeur la trouble... Sauf qu'il est aussi absolument insupportable !  
Alors, quand en plus le passé s'en mêle, rien ne va plus.  
Entre secrets et passion, Amy n'est pas au bout de ses surprises !

[Tapotez pour télécharger.](#)



**Également disponible :**

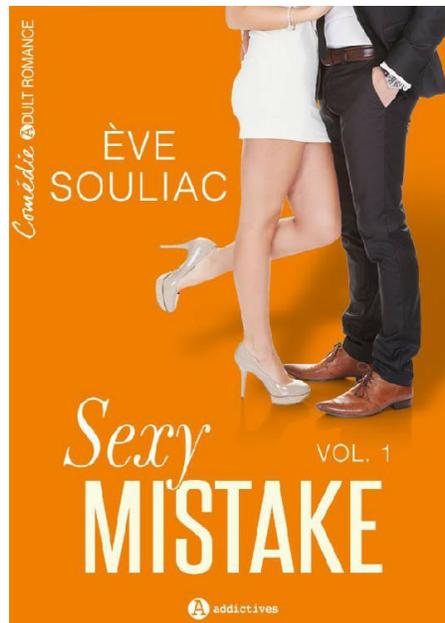
## **Sexy Mistake**

Pour la première fois de sa vie, Jenny est libre et indépendante. Et elle compte bien en profiter ! Alors quand elle croise Blaine, ex-militaire tatoué et mystérieux, à un mariage d'amis communs, elle laisse libre court à ses désirs.

Une seule nuit, aussi torride et exceptionnelle soit-elle, ça ne porte pas à conséquence ! Si... ? Entre les secrets, les amis aussi adorables qu'envahissants, ses parents insupportables et son ex qui est décidé à la reconquérir... Jenny ne sait plus où donner de la tête !

Si en plus Blaine et ses yeux envoûtants s'y mettent... Jenny ne va pas pouvoir garder le contrôle de la situation très longtemps !

[Tapotez pour télécharger.](#)



**Également disponible :**

## **Insolent Bastard**

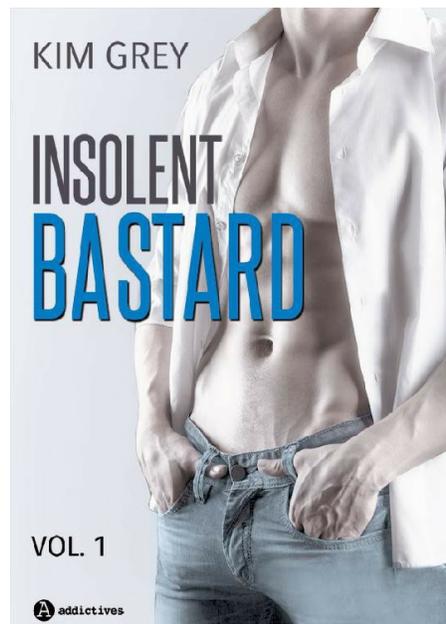
Une nuit de liberté. Une nuit de folie.

Hailey a besoin de tout oublier, et elle succombe au charme d'un inconnu, dont elle ne connaît que le prénom... pour découvrir le lendemain qu'il est une star !

Shane est tatoué, musclé, irrésistible... et joueur phare de l'équipe de hockey de New York. Hailey est la nouvelle kiné du groupe, et toute relation entre les deux jeunes gens est formellement interdite. De toute façon, elle n'a pas le temps : entre son boulot et sa petite sœur à élever, Hailey n'a pas besoin de complications supplémentaires !

Mais résister au torse nu de Shane tous les jours, à ses secrets et à ces nuits torrides... Cap ou pas cap ?

[Tapotez pour télécharger.](#)



**Également disponible :**

## **Retiens-moi**

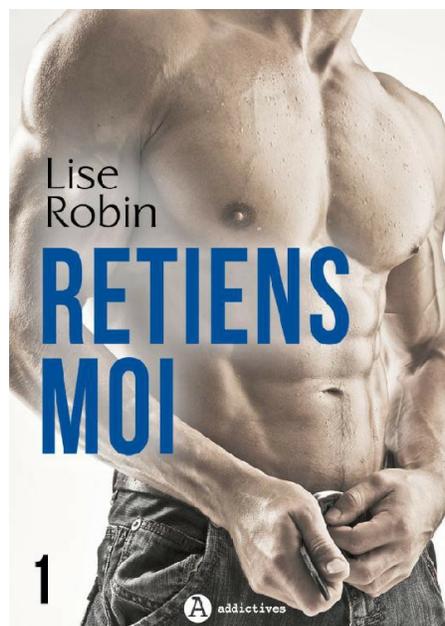
Cecilia est parfaite et irréprochable. Elle est dans le contrôle permanent de sa vie... jusqu'à cette nuit passée avec un mystérieux inconnu.

Il est beau, sensuel et lui offre des plaisirs inédits. Hors de question pourtant d'aller plus loin. Cecilia a des règles strictes et s'y tient, craignant de voir ressurgir le passé qui la hante si elle venait à baisser la garde.

Mais, quand elle doit mettre sa vie entre les mains de son amant, tout bascule. Un seul faux pas et ils pourraient le payer très cher tous les deux.

Le pari est risqué, l'enjeu énorme et la récompense inestimable.

[Tapotez pour télécharger.](#)



# Juliette Duval

# L'INCONNU DU PREMIER ÉTAGE

 **addictives**

# 1. Il était une fois...

*Il était une fois...* L'affiche étale dans la station de métro ses colombes en plein vol, ses oiseaux dorés et son couple souriant, promesse d'amour éternel. Je demeure dix bonnes secondes figée devant. Je sais que la société d'organisation de mariages de Mélanie marche bien, mais de là à se payer un mur dans le métro... Je secoue la tête. Gare Montparnasse, vingt-trois heures, un soir de février. Il fait froid, il fait sombre, des clochards dorment sur les bouches d'aération et je tombe de sommeil. Tous les ingrédients d'un bon cauchemar. Je m'attendrais presque à voir des mains griffues sortir de l'ombre pour me tirer par mes vêtements...

*Plaisanterie pourrie, Gwenn...*

Une séquelle du fait d'avoir été surnommée Blanche-Neige par mes camarades durant toute ma scolarité. Franchement, je me demande où mes parents avaient la tête le jour de ma naissance... Quand on porte un nom de famille qui signifie « neige » en breton, on ne baptise pas sa fille Gwenn, c'est-à-dire « blanche ». Non. Même pas quand on a trop forcé sur le calvados, ce qui constitue une tendance lourde chez mon père.

Je tire de ma poche un plan tout froissé. Le point rouge, dans le XIV<sup>e</sup> arrondissement, correspond à l'adresse de Mélanie, ma meilleure amie. La Chaumière, un nom bien rural pour un immeuble situé en plein Paris. Il ne me reste plus qu'à trouver la bouche de métro qui m'amènera à bon port. Je respire un grand bol d'air vicié et mon nez se met à piquer. Il ne manque plus que j'attrape un bon rhume !

Je rumine en remontant les couloirs souterrains au milieu d'une foule pressée, maussade et indifférente. Ai-je eu raison de tout quitter sur un coup de tête ? Sur le moment, je n'ai pas réfléchi. Découvrir mon fiancé avec sa langue dans la gorge de ma belle-mère m'a causé un choc suffisant pour que je boucle mes bagages d'une main tout en téléphonant à Mélanie de l'autre. Le tout en un temps record. Ils s'embrassaient encore quand j'ai quitté la maison, sans avoir apparemment remarqué ma présence.

J'essaye de me convaincre qu'ils ne me manqueront pas. Ma belle-mère passe sa vie à tenter de pourrir la mienne. Je comprends qu'elle soit aigrie d'avoir épousé un ivrogne, plus souvent allongé au pied de ses pommiers à cuver son vin qu'à tailler les arbres (ma mère, elle, avait rapidement compris qu'elle avait intérêt à mettre les voiles... elle avait juste oublié de m'emmener avec elle), mais ce n'est pas une raison pour me le faire payer. Quant à Daniel... Je croyais sincèrement qu'il était mon prince charmant. Nous nous connaissons depuis le collège, nous sommes sortis ensemble tout le temps du lycée et devons nous marier au printemps prochain. En un sens, mieux valait que je découvre son véritable visage avant. Mais quand même, ça fait mal. Et je subodore que ça fera encore plus mal une fois la stupeur liée au choc dissipée. Raison de plus pour me trouver loin de l'épicentre du séisme quand cela arrivera.

Nous sommes dimanche soir. Demain, lundi, le restaurant sera fermé, ce qui me laisse le temps de prévenir mon patron de mon départ. Une boule se forme dans ma gorge à l'évocation de l'Auberge du puits. Gérard m'y a accueillie à bras ouverts dès ma sortie de BTS. Il m'a donné ma chance, parlait même de me soutenir dans mon projet de monter ma propre affaire... Et pour toute reconnaissance, je le quitte sans préavis. Même si, comme l'a dit Mélanie, Paris regorge d'opportunités, même si je sais qu'il ne m'en voudra pas et me fournira les recommandations nécessaires, j'ai honte de moi.

En bout de couloir, je m'arrête pour vérifier le plan sur le mur. Parfait, la rame va bien vers la station à laquelle je dois descendre. Pas si difficile de se repérer, au fond, je serai bientôt une vraie Parisienne (enfin, le jour où je me déplacerai sans un papier froissé à la main). J'entreprends de descendre les marches avec mes deux énormes valises. Les voyageurs ignorent ma pitoyable bataille. Certains me bousculent même pour aller plus vite. Je serre les dents. Un filet de sueur coule dans mon dos et, la fatigue aidant, je sens venir le coup de froid. Soudain, c'est le drame. La plus petite des deux valises (celle qui contient les objets fragiles, bien sûr) m'échappe et s'envole pour un saut en free-style par-dessus la dernière volée de marches. Un cri d'horreur m'échappe.

– Non !

Juste avant que mon précieux bagage ne s'écrase lamentablement au sol, un ange descendu du ciel le rattrape au vol. D'accord, il n'a pas d'ailes, porte un bonnet rouge et une barbe de plusieurs jours lui couvre les joues, ce qui le classe indubitablement parmi le sexe masculin (alors que les anges, c'est bien connu, n'ont pas de sexe). Mais il a sauvé ma valise ! Je demeure plantée comme une cruche au milieu des marches, une main tendue en avant, l'autre crispée sur la poignée de la seconde valise.

– Euh... merci, bredouillé-je avec un temps de retard.

– De rien, répond mon sauveur avec un sourire aussi charmant que son léger accent.

Pour ce que je devine de lui, entre le bonnet qui lui descend au niveau des sourcils et l'écharpe qui lui remonte sur le menton, le reste semble l'être aussi (charmant). Grand, quoique légèrement voûté, les épaules larges, les lèvres pleines, la mâchoire volontaire... J'enfonce mes ongles dans la paume de ma main pour me reprendre. L'heure n'est pas à fantasmer sur des inconnus alors que je n'ai même pas encore formellement rompu avec Daniel !

Je descends tant bien que mal les dernières marches et attrape ma valise. C'est-à-dire, la main de l'inconnu, qui n'a toujours pas lâché la poignée.

– C'est bon, je la tiens, lui dis-je avec un sourire un peu crispé.

Il ne bouge pas, se contentant de me regarder de sous son bonnet. Me suis-je trompée ? L'ange est-il un psychopathe ? Au moins, il sent bon, ce qui dans ce couloir bondé, constitue un luxe appréciable. J'ai toujours été très sensible aux odeurs, ce qui dans les couloirs de métro n'est vraiment pas un atout.

– Où allez-vous ? demande-t-il sans lâcher la valise.

On m'a toujours répété de ne jamais donner mon adresse à un inconnu. À vingt ans passés, je continue d'appliquer ce précepte. Je désigne le quai du menton sans me compromettre. Ma main repose toujours sur celle de l'ange-psychopathe. Je perçois la chaleur de sa peau, étonnamment douce pour celle d'un homme.

– La rame arrive. Venez, je vous donne un coup de main, décrète-t-il.

Je bredouille, à mi-chemin entre la crainte et l'embarras.

– Pas la peine.

– Votre valise a une roulette cassée, objecte-t-il, pragmatique. Vous allez galérer pour passer les portes. De plus, je vais également dans cette direction.

Mon bras retombe. J'ai du mal à croire en une aide désintéressée. En réalité, j'ai du mal à croire à quoi que ce soit depuis mon départ en catastrophe, comme si mon esprit était anesthésié. L'inconnu cherche-t-il à me draguer ? Et si tel est le cas, quel risque je cours ? Avec un soupir, je lui abandonne ma précieuse valise. Trop fatiguée pour me battre. Advienne que pourra. Quand la rame s'arrête à notre hauteur, je lui emboîte le pas puis me serre contre lui sur la première banquette libre. Au fond, je ne suis pas mécontente d'avoir de la compagnie. À cette heure tardive, il n'y a guère de monde dans le métro et les rares noctambules à s'y risquer m'ont tous l'air louche. Davantage que mon compagnon d'aventure, en tout cas.

Bercée par la chaleur de la rame, je m'endors à moitié. Trop de monde, trop de bruit, trop d'émotions. Un grand « atchoum » me réveille.

– Désolé, s'excuse mon sauveur, un mouchoir en papier sous le nez. Je souffre d'allergie, c'est une plaie.

– L'air du métro ne doit pas aider, remarqué-je, compatissante.

– C'est pire à la campagne, à cause du pollen... Je descends au suivant. Quel est votre arrêt ?

Le morceau de papier froissé refait son apparition. Je me tords le cou pour vérifier le plan de lignes au-dessus de nous.

– Le suivant aussi, constaté-je.

Un sourire creuse les joues de mon voisin, entre l'écharpe et le bonnet.

– Le hasard fait bien les choses.

Sans doute... Comme il m'a annoncé son arrêt avant moi, il ne peut pas être un psychopathe, n'est-ce pas ? En sommes-nous arrivés au stade où je peux lui demander son nom ? Si ça se trouve, une fois descendus de cette rame, nous ne nous reverrons jamais. Dommage, ça me plairait de connaître quelqu'un dans la grande ville, pour commencer. Enfin, quelqu'un d'autre que Mélanie.

– Attention à la marche, m'avertit-il alors que nous quittons la rame.

Je peste intérieurement contre les roulettes des valises et l'absence d'escalier roulant. Cet endroit doit être un cauchemar pour une personne en fauteuil roulant. Au détour d'un couloir, nous croisons deux types, manifestement avinés, qui se disputent bruyamment. J'ai beau être une fille forte, indépendante et tout ce qu'on veut, je me sens soudain heureuse d'être accompagnée. Au moins jusqu'à la sortie.

– Vous allez de quel côté ? s'enquiert mon chevalier servant alors que nous émergeons enfin des entrailles de la terre.

Une fois de plus, j'extirpe le plan froissé de ma poche. Je n'ai aucune idée de la façon dont je dois l'orienter. Faut-il remonter ou bien descendre la rue ? Tandis que je fronce les sourcils en m'efforçant de distinguer le nord du sud, mon compagnon tape du pied pour se réchauffer. Il désigne mes valises du menton.

– Vous déménagez ou vous venez pour faire du tourisme ? demande-t-il sur le ton de la conversation.

– Ni l'un ni l'autre, dis-je distraitement. Euh, le numéro 85, c'est dans quelle direction ?

Mon sauveur pose la valise. Il enlève son bonnet, passe une main dans ses cheveux, remet le bonnet, se frotte la barbe et éternue.

– Vous allez à la Chaumière ? demande-t-il.

Il n'a pas l'air de considérer ça comme une bonne nouvelle. Le froid de février me transperce soudain avec davantage d'acuité. J'avale ma salive avant de répondre faiblement.

– Euh... oui.

– Eh bien ! Je vais pouvoir vous aider alors, annonce-t-il dans un soupir. C'est également là que j'habite.

Je manque de lâcher mon plan. Dois-je voir là un signe du destin ? Combien y avait-il de chances pour que je rencontre l'un des colocataires de Mélanie dans le métro ? Surtout, un spécimen aussi séduisant. Mon poing se referme brutalement sur le plan. Ce n'est pas ce qui doit me préoccuper en premier... d'autant que lui n'a pas l'air de considérer cela comme une chance.

– Alors, ravie de faire votre connaissance, dis-je avec un sourire engageant. Je m'appelle Gwenn, au fait.

Il considère un instant ma main tendue avant de la serrer.

– Colin.

Sa poignée de main est franche, chaude, électrisante. Je mets quelques secondes de trop à récupérer mes doigts. Cette soirée devient décidément de plus en plus étrange. Colin éternue une fois de plus avant de se tourner vers un café, dont les néons agressifs colorent son visage en rouge.

– Vous avez l’air frigorifiée, fait-il remarquer. Puis-je vous offrir un café pour vous réchauffer ?

L’enseigne ne me paraît guère engageante. Si les néons annoncent « Le Cabanon, ouvert 24h/24 », la décoration ressemble davantage au croisement entre une case vaudou et un cabaret des années 1980. Au moins, il doit y faire chaud. En plus, Mélanie m’a prévenue qu’elle rentrerait très tard. Je n’ai pas hâte de me retrouver seule avec mes pensées moroses.

– C’est gentil, merci, accepté-je.

L’intérieur du café sent le désodorisant à la pomme. Il y règne une telle chaleur que mes joues s’empourprent. J’écarte le col de mon écharpe.

– Jérémy, lance mon nouvel ami en direction du comptoir, deux chocolats chauds, s’il te plaît.

Je me laisse tomber sur une chaise en aluminium. Presque chic, tellement c’est cheap... Maintenant que l’adrénaline du voyage diminue, la fatigue me tombe dessus comme une masse.

– J’ai pensé qu’à cette heure, s’excuse Colin en prenant place face à moi, mieux vaut éviter le café.

Douce attention, même si je doute de trouver le sommeil cette nuit. Nous sommes les seuls clients du café, ce qui accentue encore le côté surréaliste de la situation.

– Vous êtes une amie de Mélanie ?

– Euh... oui. Vous la connaissez ?

Colin sourit. Ses longs doigts frottent l’un contre l’autre par nervosité ou pour se réchauffer. Je n’arrive pas à le cerner. Je songe au fait que Mélanie m’a très peu parlé de ses colocataires. Colin est-il plus qu’un ami pour elle ? Cette perspective me serre le cœur sans aucune raison valable.

– Tout le monde se connaît à la Chaumière, soupire Colin, fataliste. Vous vous en rendrez compte bien assez tôt.

Un nouvel éternuement le fait s’interrompre un instant, avant de poursuivre.

– Pourquoi Mélanie n’est-elle pas venue vous chercher à la gare ?

– Elle était de mariage, expliqué-je.

Ma meilleure amie est organisatrice de mariage, « wedding planner » en anglais, ça fait plus chic. À vingt-trois ans, elle a déjà sa propre agence, compte des stars parmi sa clientèle et mène une vie tout droit sortie d’un conte de fées, du moins de mon point de vue de provinciale.

– Les affaires marchent bien pour elle, commente Colin, avec l’air de s’en réjouir. Mais comment comptez-vous accéder à l’appartement ? Notre digne concierge doit dormir, à l’heure qu’il est.

– Elle m’a laissé les clés dans la boîte aux lettres.

Un rictus malicieux étire le coin des lèvres de Colin. Mon traître de cœur se met à battre un peu

plus vite. Tout compte fait, il fait bien trop chaud dans ce café.

– Ce brave Aristide en aurait une attaque... commente-t-il en riant. D'un autre côté, je comprends qu'elle n'ait pas voulu vous jeter tout de suite en pâture aux locataires.

– Ils sont si terribles que ça ?

Il a beau plaisanter, je perçois derrière la façade une pointe de sérieux qui m'inquiète un peu. Mélanie a un côté insouciant qui, du temps de notre adolescence, nous a valu plus d'une fois de nous retrouver dans l'embarras.

– Ils sont gentils mais curieux, m'explique Colin. Ils exigeront de tout savoir de votre vie.

Une soudaine raideur dans sa posture montre qu'il trouve cette attitude déplaisante. Je hausse les épaules.

– Ils risquent d'être déçus...

Ma vie n'a absolument rien de palpitant, à l'exception du dernier épisode. À Port-Doël aussi, tout le monde savait tout sur tout le monde. Impossible, par exemple, de passer à la pharmacie sans connaître par le menu les problèmes de santé de tout le voisinage, en particulier ceux que vous préféreriez continuer à ignorer. Or, ma vie n'a jamais défrayé la chronique, contrairement à celle de Mélanie.

– Tout le monde cache un ou deux cadavres dans ses placards, rétorque Colin.

La lumière artificielle fait ressortir ses yeux comme deux lacs d'ombre. Je remue sur ma chaise en gloussant bêtement.

– Pas de cadavre, je le jure !

Un énorme bras noir passe au même instant dans mon champ de vision. Je sursaute. En entrant, je n'ai pas prêté attention au serveur planqué derrière le comptoir. À présent qu'il se trouve devant moi, je me rends compte qu'il aurait davantage sa place sur un terrain de rugby. Il doit dépasser les deux mètres et sa carrure en remontrerait à bien des ours. Par-dessus le marché, il se déplace sans aucun bruit. J'attends qu'il ait le dos tourné pour attraper ma tasse d'une main légèrement tremblante. Qui est cet ogre ? Heureusement, il a de nouveau disparu derrière son comptoir et Colin, lui, ne semble pas le moins du monde impressionné. Je m'éclaircis la voix avant de reprendre, d'un timbre un peu trop aigu.

– Alors, euh... Vous habitez à la Chaumière depuis longtemps ?

– Vous voyez que vous vous y plairez parfaitement, répond Colin en riant. Vous posez déjà des questions !

Vexée, je m'empresse de faire machine arrière.

– C’était juste histoire de faire la conversation. Sinon, euh... Ce chocolat a l’air délicieux.

L’odeur qui monte de ma tasse me donne envie de me baigner dedans. Si l’endroit ne paye pas de mine, ils ont l’air en revanche de servir des boissons convenables, y compris pour quelqu’un de difficile en la matière, comme moi. La première gorgée me fait frissonner de volupté. Colin en profite pour m’adresser un sourire contrit.

– Désolé. Je suis un peu chatouilleux sur le sujet de ma vie privée. Sans doute parce que je travaille de chez moi et que par conséquent, je dois me fixer des limites. Donc, je suis arrivé à la Chaumière il y a un peu plus d’un an maintenant. Et vous, que faites-vous dans la vie ?

Le chocolat m’a redonné des forces en même temps qu’un certain sens de l’humour. C’est pourquoi ma réponse n’est sans doute pas celle qu’il attend.

– Des tartes aux pommes.

– Des tartes aux pommes, répète-t-il, perplexe.

Il fronce les sourcils puis son visage s’éclaire, malicieux.

– C’est un code. Vous êtes agent secret !

Agent secret. Pourquoi agent secret ? Je n’ai pas vraiment le profil de l’emploi, à moins que les doudounes rose vif ne constituent le nouvel uniforme des services secrets. Ou peut-être que c’est lui, l’agent secret. Et s’il était en train d’essayer de me recruter ? Oh, mon Dieu, je savais que je n’aurais jamais dû faire confiance à un type qui offrait de porter mes valises ! Je décline poliment.

– Non, vraiment, ce n’est pas un job pour moi.

– Alors, quel est votre genre de job ?

La tasse de chocolat fume devant son visage, troublant ses traits. Je me résous à revenir en terrain plus sûr.

– Je suis cuisinière, expliqué-je.

– Spécialiste de la tarte aux pommes, donc, commente Colin, pince-sans-rire.

Je me sens obligée de préciser.

– Mon père possède des vergers.

Eh oui, j’en ai fait des tartes aux pommes ! Des tartes, de la compote, des crumbles, des clafoutis, des charlottes, de la gelée... S’il avait existé une spécialisation « pommes » dans mon cursus de formation, je l’aurais eue haut la main ! Colin m’adresse un clin d’œil de connivence, ce qui me pousse à m’enhardir.

– Et vous, alors, vous êtes agent secret ? rétorqué-je.

Il repousse son bonnet en arrière. J'admire son front haut, la ligne de ses sourcils, la façon dont ses cheveux sombres rebiquent en tous sens. Il éternue plusieurs fois avant de répondre.

– Mieux.

Mieux qu'agent secret ? Je passe en revue les professions les plus fantasmées.

– Pompier ? Acteur ? Musicien ? Agent du fisc ?

– Écrivain, lâche-t-il sobrement. Mille vies en une.

Écrivain ? Il a le physique d'un homme qui passe sa vie en salle de sport plutôt que devant un clavier. Je hoche néanmoins la tête en signe d'admiration. Sur mon échelle de valeur, écrivain arrive juste derrière chanteur de rock.

Nos chocolats terminés, je me tortille pour extraire mon portefeuille de la poche intérieure de ma doudoune. Colin m'arrête d'un geste de la main.

– Je paye.

– Vous avez déjà porté mes valises, protesté-je, gênée. C'est à moi de vous inviter.

– Nous aurons bien d'autres occasions, m'assure Colin, avec un clin d'œil. Considérez ceci comme un geste de bienvenue.

Bien d'autres occasions... Je ne sais même pas combien de temps je vais rester. Toutes les fibres de mon être se rebellent à l'idée de rentrer chez moi, pourtant je n'ai pas de plan, pas de projet d'avenir, pas de travail et pas de logement. Je me frotte les yeux. Mes idées s'embrouillent, des taches noires apparaissent dans mon champ de vision. Il est décidément temps que j'aie me reposer.

Quand je saisis la poignée de ma valise, j'ai l'impression qu'elle pèse une tonne.

– Ça va aller ? s'inquiète Colin, me voyant vaciller. Nous ne sommes plus très loin.

Cet homme est trop parfait pour être vrai. J'ai dû m'endormir dans la rame du métro et je vais me réveiller à un terminus glauque quelconque, entourée de clochards et de vendeurs de drogue.

Le froid à l'extérieur me coupe la respiration. J'échangerais volontiers mon royaume pour un feu de bois. Ou, à défaut, un radiateur en fonte. Au bout de trois mètres à peine, ma valise se coince entre deux pavés. Les larmes me montent stupidement aux yeux. Fatiguée, j'ai soudain l'impression que je n'y arriverai jamais.

– Ça va aller, me promet Colin, en s'emparant de mes valises.

Quand c'est lui qui les porte, on a l'impression que tout est facile. Comment pourrais-je ne pas être sous le charme ?

Deux pâtés de maison plus loin, nous arrivons au numéro 85. Colin pousse une porte découpée

dans une grande grille de fer. Le porche franchi, nous nous retrouvons dans une petite cour aux pavés irréguliers. L'air sent la fumée, la terre humide et la soupe de poireaux.

– La Chaumière est au fond, m'indique Colin.

Je plisse les yeux pour distinguer le bâtiment. Deux pauvres réverbères dispensent un éclairage chiche. Une vigne vierge, sur laquelle subsistent quelques feuilles pourpres, recouvre les murs de briques chapeautés d'un grand toit d'ardoises.

– Venez, m'appelle Colin, je vous montre les boîtes aux lettres.

Si je devais dessiner la Chaumière, j'utiliserais uniquement des crayons et des fusains. Ocre et noir. Une faible ampoule éclaire le hall d'entrée plongé dans la pénombre. Devant moi, un escalier en bois s'enfonce dans l'obscurité. À sa droite, s'ouvre un ascenseur muni d'une grille en fer forgé. Vintage, mais guère rassurant. Pourtant, avec mes valises, je ne vais pas avoir d'autre choix que de m'y risquer. À la gauche de l'escalier, de grosses lettres dorées sur une porte en bois massif forment le mot « Loge ». Une enveloppe est collée au battant avec du gros scotch marron.

– C'est pour vous, annonce Colin, en la détachant d'un coup sec.

À l'intérieur, un mot calligraphié avec des pleins et des déliés. Le concierge écrit-il à la plume d'oie ? L'espace d'un instant, j'imagine que la Chaumière est un endroit où le temps s'est arrêté. Quand j'en ressortirai, tout le monde, sauf moi, aura vieilli de vingt ans... Je secoue la tête pour chasser ces bêtises. Le mot dit simplement : « Les clés sont dans la boîte aux lettres. » Ce que je savais déjà, mais j'apprécie l'attention.

Face à l'ascenseur, les boîtes aux lettres, ornées de moulures biscornues, doivent dater de la même époque que le bâtiment, à en juger par leur aspect massif. Une clé pend à un clou en fin de rangée – la même pour toutes les boîtes. Pratique mais pas au top quant à la protection de la vie privée. Je m'empare du lourd trousseau de clés posé au fond.

– Cinq clés, m'étonné-je.

Cela fait beaucoup pour un seul appartement, non ?

– Deux pour la porte de l'appartement, m'explique Colin, une pour la grille, une pour l'entrée générale de l'immeuble et une pour la lingerie.

Il désigne une porte à droite, jumelle de celle de la loge. Cette fois, les lettres dorées inscrivent le mot « Lingerie ». En dessous, un tableau métallique rempli de petites fiches en carton.

– Si vous avez de la lessive à faire, réservez votre créneau à l'avance, me conseille-t-il.

Je vais de surprise en surprise. Je n'imagine pas du tout Mélanie vivre dans un endroit pareil.

- Mais combien y a-t-il de locataires ? demandé-je, effarée.
- Sept, avec le concierge. Mais pour une seule machine.
- Ah...

Sept locataires et une chaumière... Je me frotte les yeux tandis que Colin étourdi. L'impression d'avoir pénétré dans une dimension parallèle se dissipera peut-être à mon réveil. Je tends la main à Colin.

- Je vais monter, annoncé-je d'un ton décidé, je tombe de sommeil.
- Mélanie habite au dernier étage, souligne-t-il. Besoin d'aide pour monter les valises ?

La proposition est tentante. Mais j'ai déjà accepté un chocolat. L'inviter chez moi, ou plutôt chez Mélanie, même s'il est séduisant, surtout parce qu'il est séduisant, serait franchir un pas de trop. Surtout dans mon état de fatigue physique et morale. Je refuse en souriant.

- Je vais prendre l'ascenseur.

Colin n'insiste pas. Il se contente de hocher la tête avant de poursuivre.

- En cas de problème, n'hésitez pas à m'appeler. Je suis au premier.
- Entendu.

Mon sourire se fane au moment où Colin disparaît dans l'escalier. Je me retrouve seule face au monstre de mes cauchemars, l'ascenseur. La grille grince horriblement quand j'appuie sur le bouton. Mes dents en font autant. Une odeur désagréable règne dans la cabine étroite. De la rouille, peut-être. Je bloque la grille avec l'une de mes valises, le temps de traîner l'autre à l'intérieur. Il y a de la moquette au sol, un miroir dans un cadre doré au fond et de gros boutons ronds en cuivre. J'appuie sur celui du dernier étage. La grille se referme centimètre par centimètre, au rythme des battements de mon cœur. Je me promets intérieurement d'utiliser l'escalier à l'avenir, sauf en cas de nécessité absolue. Même sur trois étages, j'irais plus vite à pied !

Mes deux grosses valises m'obligent à me tenir plaquée à la paroi tandis que le câble remonte la cabine cahin-caha, marquant une pause à chaque palier. Mon souffle forme de la buée sur le miroir. Je détourne les yeux pour ne pas voir mon visage défait. Ce soir, je ne suis certainement pas la plus belle.

L'ascenseur s'arrête au dernier étage, avec un sursaut d'agonie. J'attends une éternité que la grille daigne me libérer pour accéder au palier. Un post-it en forme de colombe, sur la porte de droite, annonce « Mélanie Lagadec ». Je cligne des yeux. Une serrure en haut, une serrure en bas, soit deux clés à trouver. En vertu de la bonne vieille loi de Murphy, ce sont les deux dernières qui se révèlent être les bonnes. La porte s'ouvre sur un long gémissement.

Aussitôt, un parfum familier me fait monter les larmes aux yeux. Mélanie a toujours eu une passion pour les bonbons à la fraise. Le jour où elle a découvert qu'il existait un parfum associé, elle n'a plus voulu porter que ça. Je regrette soudain qu'elle ne soit pas là. J'aurais besoin d'une épaule amie. En

attendant, je tâtonne à la recherche de l'interrupteur et je retiens mon souffle quand la lumière jaillit.

Une guirlande de lanternes multicolores s'est allumée le long de la poutre maîtresse, transformant la pièce en décor de conte de fées. J'ai abandonné mes valises de chaque côté de la porte d'entrée pour pénétrer dans une immense pièce mansardée. Un grand tapis tressé recouvre le sol ciré. À ma droite, une cuisine à l'américaine, avec un bar en chêne vernis, un réfrigérateur, une plaque de cuisson, un immense évier en pierre. À ma gauche, deux portes, sans doute la chambre et la salle de bains. Mon attention se focalise sur le canapé au fond de la pièce. Mélanie l'a déplié pour y installer un oreiller à petits cœurs et une couette épaisse. À cet instant, je n'ai jamais vu plus beau lit. Le temps de passer à la salle de bains, de me brosser les dents et d'enfiler un pyjama, je m'écroule littéralement sur le lit. Et alors que j'aurais cru ne pas pouvoir fermer l'œil de la nuit, je sombre aussitôt dans un sommeil profond.

## 2. *Home, Sweet Home*

Je me réveille au son du violon. Désorientée, je cligne des yeux, cherchant à me rappeler où je suis. Mes rêves furent peuplés de sombres forêts et de mystérieux princes qui, par quelque tour obscur de mon subconscient, avaient tous le visage de Colin. Un son diffus semble filtrer à travers les murs, de la même façon qu'un faible soleil d'hiver se glisse à travers les volets. Je cherche le réveil du regard. Puis, la conscience me revient d'un coup. Je ne suis pas chez moi. La tentation de tirer la couette par-dessus ma tête et de continuer à dormir pour oublier les événements de la veille me traverse mais je sais qu'une fois réveillée, je ne ferai que ruminer. Le drap s'est sournoisement entortillé autour de mes jambes durant la nuit. Je me débats un moment pour m'en extraire. Enfin debout, je me traîne à travers la pièce, direction la cuisine à l'américaine.

– Café ? bredouillé-je.

Pas de cafetière en vue. Dépitée, je me laisse tomber sur un tabouret à côté du comptoir. J'avais oublié que Mélanie ne boit que du thé. Si je veux ma dose quotidienne de caféine, je vais devoir descendre à ce bar où Colin m'a invitée hier. Ou aller sonner directement chez Colin... Je repousse cette hypothèse. À mon arrivée, j'étais encore engourdie, sous le choc. À présent, la conscience de la trahison de Daniel et du choix que j'ai fait me reviennent avec une acuité coupante comme un rasoir. Utiliser le beau voisin comme dérivatif ne me mènera nulle part. Je dois affronter la réalité.

Je me risque jusqu'à la porte de Mélanie. L'entendre ronfler légèrement me rassure. Au moins, elle est bien rentrée même si cela semble mal parti pour qu'elle se réveille de sitôt. Il ne me reste plus qu'à me débrouiller par mes propres moyens pour affronter cette première journée d'après le tremblement de terre. Je tire de ma valise de quoi m'habiller et disparaiss dans la salle de bains.

J'en sors à peine quand plusieurs coups retentissent à la porte. Un doigt sur les lèvres, je m'empresse d'aller ouvrir.

– Chut, Colin ! Mélanie dort encore.

– Ce n'est que Rose, m'informe une voix grêle. Votre voisine du dessous.

Confuse, je recule pour mieux dévisager la nouvelle venue. Rose mesure bien trois têtes de moins que Colin. Elle fait honneur à son prénom en n'arborant que cette couleur de la tête (cheveux argentés aux reflets magenta) aux pieds (bottines fuchsia). Les joues brûlantes, je bredouille.

– Euh... enchantée. Vous vouliez voir Mélanie ?

– Oh, non, me détrompe Rose avec un geste désinvolte de la main. Elle se lève rarement avant midi. Je me suis dit que vous auriez faim avant. Ça vous dirait, un café ?

– Vous êtes officiellement ma nouvelle meilleure amie, dis-je en m'écartant pour la laisser entrer.

Le parfum divin qui émane de l'énorme bouteille thermos que Rose serre contre elle vaut toutes les compromissions. Elle sort deux tasses d'un placard avec une assurance qui témoigne d'une longue habitude.

– Qui joue du violon ? demandé-je.

– Yacine, mon voisin de palier. Il vous a réveillée ? s'inquiète ma visiteuse.

Je la rassure aussitôt.

– Non, pas du tout. Mais Mélanie...

– Oh, elle, fait Rose en haussant les épaules, quand elle dort, la Chaumière pourrait bien s'écrouler qu'elle ne se réveillerait même pas.

L'odeur du café versé dans les tasses me fait monter l'eau à la bouche. Il n'est peut-être pas aussi bon que le chocolat du Cabanon mais, dans mon état, j'avalerais du jus de chaussette.

– Alors, Gwenn, commence Rose en me tendant une tasse, vous avez déjà fait la connaissance de Colin, à ce que j'ai compris ?

Je ne relève pas le fait qu'elle connaisse mon prénom. Colin ne mentait pas en affirmant que les occupants de la Chaumière pratiquent le commérage comme sport national. Raison de plus pour me mordre les doigts de l'avoir saluée d'un « Bonjour Colin ». J'entoure ma tasse de mes mains en priant pour que mes joues ne soient pas aussi rouges que ma veste en laine.

– Nous nous sommes croisés par hasard à la gare hier soir, expliqué-je. Il m'a aidée à porter mes valises.

– Vraiment ?

L'information a l'air de surprendre Rose. Soudain, elle se met à ressembler à notre chien quand il a flairé la trace d'un lapin.

– Colin est si secret, me confie-t-elle. Vous savez, c'est très familial, ici. Tout le monde se connaît.

Je bois une gorgée de café pour me donner une contenance. Il est un peu fort mais je ne vais pas m'en plaindre. Prudemment, je hoche la tête pour confirmer.

– C'est ce que Colin m'a dit.

– Eh bien, rétorque Rose du tac au tac, il ne participe guère. On jurerait qu'il a des choses à cacher.

Je me tortille sur ma chaise, soudain mal à l'aise. Colporter des ragots n'a jamais été mon sport favori. Quand de nouveaux coups retentissent à la porte, je bondis littéralement, ravie de trouver un prétexte pour échapper à la conversation. J'ouvre le battant en grand avec un joyeux :

– Bonjour !

Ce n'est toujours pas Colin mais un homme d'une quarantaine d'années, très élégant, en costume sombre. Ses lunettes à monture métallique lui donnent un petit air intellectuel, démenti par son allure de mannequin. Il me tend la main avec une courbette.

– Adam Lormières. Je suis votre voisin de palier.

Décontenancée par cette salutation désuète, autant que par sa voix basse et veloutée, je fais un pas en arrière avec un sourire poli.

– Enchantée. Désirez-vous une tasse de café ?

Il incline la tête en signe d'acceptation. Ses chaussures vernies crissent sur le parquet. Je n'ai pas le temps de refermer la porte derrière lui qu'un nouveau locataire se présente déjà. Cette fois, il s'agit de Renaud Lebriand, le visage plissé de rides joyeuses, locataire du premier étage. Il remarque derrière lui un jeune homme aux grands yeux de biche et à l'allure maladivement timide.

– Yacine Bellouche, se présente-t-il en se dandinant d'un pied sur l'autre. J'espère que le violon ne vous a pas dérangée ?

– Pas du tout, le rassuré-je, souriante. Vous jouez très bien.

Il rougit jusqu'à la racine des cheveux. Rose lui colle d'office une tasse de café entre les mains. Je me demande si se réunir ainsi chez les autres constitue une habitude ou si tout le monde est simplement curieux de voir la nouvelle. Mélanie va-t-elle piquer une crise si elle se réveille ? En tout cas, je comprends la réticence de Colin à ce sujet. Je me sens moi-même partagée entre malaise et gratitude devant cette bienveillante invasion.

– On s'y fait, me confie Adam, me voyant dévisager les visiteurs, perplexe. C'est comme une grande famille.

– Je comprends, c'est juste que... je n'ai pas une grande expérience de la famille.

Entre ma mère, envolée sans se retourner quand j'avais 7 ans, mon père, ivrogne invétéré, et ma belle-mère, qui n'a jamais pu me sentir, le modèle n'a guère été à la hauteur. J'ai passé plus de temps avec celle de Mélanie qu'avec la mienne, pour tout dire. Rose me tire de cet accès de mélancolie en repartant à la pêche aux informations.

– Vous comptez rester longtemps ?

Je serais bien en peine de lui donner une réponse. L'avenir m'apparaît encore enveloppé de sombres brumes. La porte qui s'ouvre une fois de plus me dispense de répondre. Ce n'est plus un appartement mais une auberge espagnole ! L'animal le plus laid que j'aie jamais vu entre dans la pièce. On dirait un croisement entre une serpillière moisie et une saucisse poilue.

– C'est Gamin, me souffle Adam à l'oreille. La perle de notre concierge.

De fait, derrière l'ignoble bestiole claudique un vieil homme, dont la coiffure n'est pas sans rappeler celle du « Doc » dans *Retour vers le futur*. Il porte une chemise à carreaux verts et bleus, un pantalon en velours beige ainsi qu'un énorme sac en papier dont s'échappe une odeur alléchante.

– Je parie que personne n'a apporté à manger, grogne-t-il en le jetant sur la table du salon.

Des croissants dorés et des petits pains dodus au chocolat s'en échappent. Tirailée entre un appétit soudain et la crainte que m'inspire le nouveau venu, je tente un timide « Merci ».

– Vous ! attaque-t-il en se tournant vers moi, si vous comptez rester, je vous conseille de bien lire le règlement intérieur au-dessus des boîtes aux lettres. Pas de boue dans les escaliers. Les poubelles sont sorties le mardi et le vendredi. Le recyclage, le jeudi. Container spécial pour le verre. Il faut réserver sa place pour la lingerie. Pas de fêtes après vingt-deux heures en semaine, minuit le week-end. Si vous n'en organisez pas, c'est encore mieux. Pour les colis encombrants...

Sa voix est rocailleuse comme un torrent, il bute sur les premiers mots et s'essouffle sur les derniers.

– Du calme, Aristide, fait Rose en posant une main sur son épaule. Laissez-lui le temps d'arriver.

– Mais le règlement, c'est le règlement, proteste le concierge.

– Il fait plusieurs pages, se plaint Renaud Lebriand, flottant dans son pull trop grand. Personne ne peut tout retenir.

– Je le connais, moi, rétorque Aristide. Dans les moindres détails.

Sa dernière phrase contient clairement une menace. Monsieur Lebriand tortille les manches de son pull tandis que le malheureux violoniste semble vouloir disparaître dans le sol. Je dégaine mon arme fatale : mon plus joli sourire. D'après Daniel, mon petit ami, ex-petit ami, devrais-je dire, personne ne peut y résister. J'espère de tout cœur qu'il a raison.

– Merci d'avoir apporté les croissants, dis-je.

Le concierge marmonne quelques mots inintelligibles, soudain embarrassé. Le tapis tressé semble d'un coup le passionner. Je prends un croissant dans le sac, en arrache la pointe et m'accroupis à hauteur de la « chose », censée être un chien.

– Je peux lui en donner ?

Le visage d'Aristide s'illumine d'un coup. Il minaude comme une fillette.

– Juste un petit bout, alors. Il adore mais ce n'est pas très bon pour ses intestins, à son âge.

Un voile opaque recouvre les yeux de l'animal sous les franges de la serpillière. J'ai également l'impression qu'il est dur d'oreille mais l'odorat fonctionne parfaitement. À peine lui ai-je mis le bout de croissant sous le nez qu'il manque de m'emporter la main.

– Il est tellement adorable, roucoule son maître.

Les autres lèvent les yeux au plafond dans un bel ensemble. J'étouffe un fou rire en explorant les placards à la recherche d'un saladier. Ce comité d'accueil improvisé a au moins l'avantage de m'empêcher de ruminer sur les raisons de ma présence ici.

– Alors, poursuit Rose, infatigable enquêtrice, vous cherchez un travail sur Paris ?

Je m'efforce de ne pas penser au coup de fil que je vais devoir passer à l'Auberge du puits.

– Oui. Si vous connaissez un restaurant susceptible d'embaucher une cuisinière...

– Une cuisinière, répète Renaud.

Des étoiles brillent littéralement dans ses yeux. Il tapote son ventre d'une main fébrile.

– Personne ne sait cuisiner, ici. Vous devriez nous donner des cours. J'en ai assez de manger des plats tout préparés.

– Ou bien, suggère Adam visiblement guère enthousiaste à l'idée de mettre la main à la pâte, vous pourriez monter un service de restauration à domicile. Vous auriez d'ores et déjà sept clients.

Alors, oui, ils sont curieux, intrusifs, et tout ce qu'on voudra, mais également adorables. Un service de restauration à domicile, j'y pense depuis longtemps. À Port-Doël, il existe une clientèle de personnes âgées sans moyen de locomotion, à qui je pourrais proposer mes services. À Paris, j'avance en terrain inconnu. Je ne sais même pas si je vais rester. Je suis partie avec une seule idée, fuir. Il va bien falloir que je me fixe un plan plus précis que celui-ci, mais rien que d'y penser me donne envie de me rouler en boule dans un coin pour hurler à la mort.

Je jette un coup d'œil insistant en direction de la porte de la chambre de Mélanie. Comment peut-elle continuer à dormir avec un tel brouhaha ? Pas de Colin, non plus. Je mentirais si je prétendais ne pas être déçue. Cependant, Rose ne me lâche pas.

– Moi, dit-elle, je peux vous confectionner n'importe quelle tenue. J'ai pris ma retraite de modiste il y a plusieurs années mais j'ai conservé mes machines. Cuisine contre couture, ça vous plairait ?

– Pour ma part, indique Adam, sans me laisser le temps de répondre, j'offre des conseils juridiques.

– Et moi, euh, ajoute Renaud, je peux vous montrer ma collection de trains miniatures. Sans me vanter, c'est la plus belle d'Europe.

– Il n'a même plus la place pour circuler chez lui, confirme Rose, il y en a partout. Et toi, Yacine, tu pourrais lui donner des cours de violon, non ?

– Euh, balbutie le violoniste, bien sûr, si elle veut, avec plaisir.

J'étouffe un fou rire nerveux. Je n'ai plus d'emploi, plus de foyer, plus de fiancé mais au moins, je serai habillée comme une princesse, le droit n'aura plus de secrets pour moi, je saurai jouer du violon et je pourrai me vanter d'avoir contemplé la plus belle collection de trains miniatures d'Europe.

– C'est très gentil, remercié-je à la ronde. J'y penserai.

Curieusement, cette réunion de famille un peu déjantée me remonte le moral. J'ai bien fait de partir. En réalité, j'aurais dû prendre cette décision il y a longtemps, quand Mélanie, après le Bac, est venue s'installer ici. Mais il y avait Daniel, bien trop attaché à ses terres pour bouger, et mon père, qui réagissait à tout changement dans son existence par une augmentation de sa consommation d'alcool... Bref, je me suis convaincue que je m'épanouirais à Port-Doël. N'ai-je pas été embauchée dans la meilleure auberge de la région dès mon BTS en poche ? Le patron me fait confiance pour mener la cuisine comme je l'entends. À Paris, je ne suis personne. Mais l'accueil des locataires de la Chaumière me démontre que je me suis laissée aveugler par mes craintes.

– Qu'est-ce que c'est que ce bazar ? éclate soudain une voix claire.

Nous nous retournons tous avec un bel ensemble. Mélanie vient d'émerger de sa chambre, ses cheveux châains courts pointant en tous sens, une main devant la bouche pour masquer un bâillement. « Je suis une princesse », proclame sa chemise de nuit à pois roses.

– Nous souhaitons la bienvenue à Gwenn, se défend Rose.

– Aristide vous a envoyé des invitations ou quoi ? bougonne Mélanie.

Le concierge se racle la gorge avant de se baisser pour caresser la serpillière qui lui tient lieu de chien. Les autres locataires affichent un air plus ou moins innocent.

– Gwenn avait faim, fait remarquer Adam, jouant la carte de la pitié. Et Rose a monté du café. Tu n'en as pas chez toi...

– Formidable, commente Mélanie, désabusée. Eh bien, je vous remercie tous d'être passés. C'est extrêmement gentil à vous. À présent, je vais vous demander de nous laisser. Je dois m'habiller et Gwenn et moi avons à discuter.

Je regarde les locataires sortir avec un sentiment mitigé. Leur présence joyeuse constituait un rempart contre la triste réalité. Je ne suis pas certaine d'avoir envie de discuter.

### 3. La chose la plus compliquée

Une fois la pièce vidée, un vertige me saisit. La raison de ma présence à la Chaumière me retombe dessus comme une chape de plomb.

– Désolée, je n'ai pas voulu te réveiller hier soir, s'excuse Mélanie, en s'emparant d'un pain au chocolat.

– Comment ça va, ce matin ?

– Je ne sais pas.

Je n'ai pas oublié le spectacle d'hier. Daniel et ma belle-mère enlacés sur le canapé, s'embrassant à perdre haleine. Mon estomac se contracte à l'évocation de ce souvenir, comme s'il recevait un second coup de poing. Que Fiona trompe mon père n'est pas une nouveauté. Elle éprouve le besoin pathologique de séduire tout représentant de la gent masculine passant à sa portée. En revanche, que Daniel ait succombé à son petit manège, c'est comme s'il m'avait arraché le cœur de la poitrine.

– Tu as pris la bonne décision, affirme Mélanie.

Elle a toujours pensé que je n'avais rien à faire avec Daniel. Selon elle, je reste avec lui par habitude, pas par amour. Mais alors, pourquoi sa trahison me fait-elle aussi mal ?

– Je suis partie sur un coup de tête, objecté-je. Ce n'est pas comme si j'avais un projet ou quoi que ce soit.

– Ça viendra. Avec ton talent, tu n'auras aucun mal à trouver du boulot.

– À Paris ?

– Et alors ? Aie un peu confiance en toi. C'est la recette du succès.

J'émiette un croissant sans conviction. Mes certitudes, ce sont mes racines. Ici, je ne connais rien ni personne. Exception faite de Mélanie et peut-être des excentriques locataires de la Chaumière.

– Tes colocataires sont spéciaux, non ? dis-je pour changer de sujet.

– Un peu. Mais ils ont le cœur sur la main, c'est l'essentiel.

– Ça ne t'embête pas qu'ils sachent tout de ta vie et débarquent sans prévenir ?

À l'époque où nous vivions à Port-Doël, elle défendait farouchement son espace privé. Même sa mère n'avait pas le droit d'entrer dans sa chambre.

– On s'y fait, répond Mélanie, en haussant les épaules. À l'heure où tout le monde se plaint de la solitude dans les grandes villes, c'est plutôt mignon, je trouve.

– Mignon ?... Qui êtes-vous et qu'avez-vous fait de ma meilleure amie ?

« Mignon » n'appartenait pas au vocabulaire de Mélanie. Formidable, éblouissant, extraordinaire, oui, mais « mignon »... Il ne manque plus que les chatons et les licornes. Elle renifle le thermos en

riant.

– Désolée pour le café. Le seul que je trouve presque buvable, c'est celui du Cabanon. Tu l'as déjà repéré ? Un café bar avec des néons, à deux pâtés de maisons.

– Oui. Je m'y suis arrêté avec Colin, hier soir.

Mélanie repose brusquement le thermos. Son regard me passe au laser.

– Avec Colin ?

Je lève les deux mains pour l'arrêter. Elle n'est pas devenue « wedding planner » pour rien. Ma meilleure amie prétend que le prince charmant n'existe pas mais elle passe son temps à vouloir caser les autres. Si ce n'est pas une contradiction...

– Nous nous sommes croisés par hasard dans le métro et il m'a aidée à porter mes valises. Rien de très excitant, tu vois, tenté-je pour la calmer.

– Tu rigoles ? Ce type est un sociopathe ! À peine s'il dit bonjour quand on se croise dans les couloirs. Sa vie sociale se résume à bonjour, au revoir, merci.

Elle est la deuxième personne à me décrire Colin comme un homme peu sympathique. Ce n'est pourtant pas l'image que j'ai gardée de lui.

– Tu exagères ! dis-je, en protestant. Il m'a paru tout à fait normal.

– C'est ça qui n'est pas normal.

Raisonner avec Mélanie revient souvent à se cogner la tête contre un mur. J'abandonne la partie. Après tout, je ne reverrai sans doute jamais Colin, même si cette pensée m'emplit d'une inexplicable nostalgie.

– Bon, de toute façon, je ne vais pas rester ici éternellement.

Mélanie repose brutalement le second pain au chocolat, qu'elle vient de piocher sur la table.

– Ne me dis pas que tu envisages de retourner à Port-Doël ?

Ce n'est pas tout à fait ce que j'ai en tête mais sa réaction me donne envie de la défier.

– Pourquoi pas ? Hier encore, j'étais convaincue que j'y passerais ma vie.

– Justement !

Elle se lève d'un bond pour arpenter la pièce en faisant de grands gestes des bras.

– Tu étais prisonnière d'une malédiction ! s'écrie-t-elle.

L'affirmation me fait sourire. J'adore son côté *drama queen*, sauf lorsqu'il me concerne au premier chef.

– Il ne faut pas exagérer...

– Malédiction qui t'empêche de voir Port-Doël tel qu'il est vraiment. Un trou loin de tout, sans aucun intérêt, tranche-t-elle.

Elle n'a jamais changé d'opinion sur notre village. À 6 ans déjà, elle souhaitait plus que tout en sortir. Moi, au contraire, je m'étais imaginée y vivre.

– Ce n'est pas parce qu'il n'y a pas de boîtes de nuit... rétorqué-je.

– Tu sais quoi ? poursuit-elle sans m'écouter. Tout ça, c'est la faute de Daniel. D'abord, tu n'étais même pas amoureuse de lui au collège. Tu étais simplement flattée que le plus beau garçon du coin s'intéresse à toi.

Je me sers une troisième tasse de café. Elle a peut-être raison sur ce point. Et alors ? L'amour emprunte parfois des voies inattendues.

– Tu t'es laissée enfermer dans ce couple avec un avenir tout tracé, des mêmes, la ferme que Daniel doit hériter de son père et qui ferait bien avec tes vergers, une vie tranquille et sans histoire.

Présenté comme ça, ça paraît presque sordide. Je proteste, loyale à ce que j'ai considéré comme étant ma voie jusqu'à hier encore.

– Pourquoi pas ? Plein de gens vivent comme ça et en sont très heureux.

– Mais pas toi. Sois honnête ! Quelque part, ça ne t'a pas libérée de partir, enfin ?

Je fixe le fond de ma tasse sans répondre. Je préférerais me couper la langue plutôt que de reconnaître qu'elle a raison. Port-Doël n'est pas si horrible que ça. D'accord, il ne s'y passe pas grand-chose. La fête des Pommes en septembre, la messe de Noël en décembre et on a fait le tour. Mais c'est calme. Reposant... Ennuyeux comme la pluie.

– J'avais un travail ! dis-je en cherchant un argument.

– C'est intéressant que tu cites ton boulot avant ton petit ami, commente Mélanie, ironique.

Sa remarque fait jaillir en moi une colère à fleur de peau.

– Daniel m'a trahie !

Je manque de renverser ma tasse de café dans mon indignation. Un coin de mon esprit a conscience qu'au fond, ça n'a été que la goutte qui a fait déborder un vase déjà bien plein, mais ma rancœur se cristallise autour de mon désormais ex-fiancé, même s'il l'ignore encore. En comparaison, mon patron m'apparaît comme un saint.

– Gérard, au contraire, a été le premier à me donner ma chance. Lui faire faux bond de cette manière, c'est un mauvais coup.

– Appelle-le, conseille Mélanie. Il comprendra.

– Oui, mais pour lui dire quoi ? Je prends quelques jours de vacances ? Je démissionne ?...

– Tu ne retournes pas là-bas, tranche Mélanie, catégorique. Il faudra me passer sur le corps d'abord.

J'esquisse un sourire. Tant de conviction me donne envie de m'y accrocher pour m'épargner la douloureuse nécessité de prendre moi-même une décision.

– D'accord.

Je ramasse mon téléphone, posé sur le comptoir de la cuisine, mais j'hésite au moment de composer le numéro de l'Auberge du puits. J'ai peur de me fermer définitivement la porte. Et, si je ne trouve pas de travail à Paris ? Et, si soudain Port-Doël me manque ?

– Je devrais appeler Daniel d'abord, dis-je. Je ne lui ai même pas dit que je le quittais.

– Il te prendra d'autant plus au sérieux s'il apprend que tu as démissionné.

L'argument se tient. Néanmoins, j'ai l'impression de faire les choses à l'envers.

– Je n'aurais pas dû fuir. Plaquer quelqu'un au téléphone, ce n'est pas mon genre.

– Arrête de trouver des prétextes et appelle ton futur ex-patron, gronde Mélanie. Veux-tu t'installer dans ma chambre pour être tranquille ?

Les limites de notre cohabitation me tombent dessus d'un coup. Dans un espace aussi réduit, l'intimité est toute relative. Si je reste, je devrai me trouver un appartement au plus vite. Tout cela paraît encore si irréel. La seule solution pour rendre les choses plus concrètes, c'est de démissionner. Là, j'aurai vraiment coupé les ponts. Le téléphone serré dans ma main, je pars m'enfermer dans la chambre de Mélanie.

– Alors ? interroge Mélanie, quand j'en ressors vingt minutes plus tard.

– J'ai démissionné, annoncé-je sobrement.

Pourtant, mon cœur bat la chamade. J'ai sauté sans parachute et j'ignore encore comment je vais atterrir. Gérard a été adorable. Sans poser de question, il m'a dispensée de préavis à effectuer et a même proposé de me faire une lettre de recommandation. Mon sentiment de culpabilité s'en trouve d'autant plus renforcé. Ai-je fait le bon choix ? De toute façon, il est trop tard pour regretter.

– Parfait, déclare Mélanie, satisfaite. Mets ton manteau, je t'emmène à la Tour.

– La Tour ?

– Qu'est-ce qu'on t'apprend dans ta province ? raille Mélanie. La Tour est le meilleur restaurant de Paris.

– D'après qui ? demandé-je en enfilant docilement mes chaussures.

– Tout le monde !

D'expérience, « tout le monde » signifie, pour Mélanie, aussi bien elle-même que toute la population de la ville.

– Et, nous y allons pour... ? insisté-je.

– J’y ai rendez-vous pour organiser un mariage princier, chantonne Mélanie en pirouettant autour de la table.

À mon tour, je me moque gentiment.

– « Princier », rien que ça ?...

– Parfaitement ! m’assure Mélanie. Lorenzo Battisti, ça te dit quelque chose ?

Je hausse les épaules.

– Ça devrait ?

– Si je te dis « Pomma d’Oro » ? lance Mélanie.

– Là, oui.

Pomma d’Oro est une multinationale de la restauration collective. Une camarade de BTS a été embauchée dans l’une de leurs filiales, à Rennes. Mais cela ne m’éclaire pas au sujet de Lorenzo Battisti et du mariage princier.

– Et le rapport entre les deux ?

– Lorenzo Battisti est l’héritier du groupe. Ce qui, à 32 ans, fait de lui le célibataire le plus convoité d’Europe. Quel âge a ce manteau ? s’interrompt Mélanie, en me voyant enfiler le mien.

– Euh... Je l’ai acheté l’année du Bac, je crois, pourquoi ?

Désorientée, je vérifie qu’aucun trou ne dépare le tissu. À l’époque, j’avais mis le prix pour avoir un vêtement qui dure. Depuis cinq ans, il a vaillamment résisté à tous mes déplacements. Paris ne peut lui avoir été fatal. Si la laine bleu sombre s’élimine un peu au niveau des manches et des coudes, il me paraît néanmoins aussi solide qu’au premier jour. Sobre, élégant et inusable. Mon amie lève les yeux au ciel.

– Tu sais pourquoi je t’emmène à la Tour ?

– Pas pour rencontrer le célibataire le plus convoité d’Europe, rétorqué-je, avec une pointe de malice. Si j’ai bien compris, il est déjà casé.

– En revanche, rebondit Mélanie, sans relever ma pique, La Tour est de plus en plus sollicitée pour des mariages, des communions, des Bar Mitzvah et j’en passe... Ils cherchent à développer leur activité traiteur. Or, ils n’ont personne pour le moment.

Mon cœur bondit dans ma poitrine. La mention du prince Lorenzo ne m’a pas émue le moins du monde, par contre la cuisine...

– Pigé ? conclut Mélanie, triomphale. Alors, fais-toi belle !

– Je n’ai pas emporté d’autre manteau, objecté-je. Et, depuis quand faut-il être élégante pour cuisiner ?

Mélanie soupire, mais un coup d’œil à sa montre la dissuade d’insister.

- C'est bon, grouille ! On va être à la bourre.
- Or, la ponctualité est la politesse des rois, rappelé-je.
- Très drôle. Allez, viens !

Je ne peux m'empêcher de guetter la silhouette de Colin dans les escaliers. Et même plus tard, dans le métro. En vain. Je me console en me disant que si je reste chez Mélanie, j'aurai sans doute l'occasion de le croiser. En attendant, mieux vaut me concentrer sur la Tour. Mélanie a raison, je ne sors pas assez, si j'ignore jusqu'au nom du plus prestigieux établissement parisien.

- Raconte-moi tout ce que tu sais au sujet de la Tour.

Deux changements de rames nous laissent largement le temps de faire le tour de la question. Je me cramponne à la manche de Mélanie, certaine de me perdre si je me retrouve seule. Mélanie a beau prétendre que je m'adapterai très vite à la vie dans la capitale, je regrette mon guide d'hier. Colin a été une parenthèse lumineuse dans une journée chaotique. Cela justifie bien que je pense autant à lui, n'est-ce pas ?

- Je n'ai jamais travaillé pour un traiteur, fais-je remarquer à Mélanie.
- Mais tu as l'intention de monter ta propre affaire. Donc, tu as étudié le sujet.

Elle paraît si contente d'elle que je renonce à lui expliquer la différence entre réfléchir et accomplir, en cuisine. Après tout, au pire des cas, ma candidature ne sera pas retenue et je n'aurai plus qu'à chercher un poste qui soit davantage à ma portée.

La masse imposante de la Tour des Dames emplit l'impasse Chrétien-de-Troyes, en bord de Seine, sur l'Ile-de-la-Cité. Je lui trouve une allure vaguement menaçante. La faute peut-être aux gargouilles qui surmontent le pont-levis.

- Il s'agit d'un ancien poste de garde, m'apprend Mélanie. Les murs datent du Moyen Âge. Impressionnant, non ?

Ce n'est rien de le dire... Qui peut s'offrir un bâtiment pareil en plein Paris ? Je doute d'avoir ma place ici. Mélanie doit littéralement me pousser sur le pont-levis pour me décider à entrer.

- La chance, ma vieille, c'est de se trouver au bon endroit au bon moment, m'encourage-t-elle. Saisis-la !

L'intérieur « brode » sur le thème médiéval. Tapisseries aux murs, poutres apparentes au plafond, armoiries du propriétaire au-dessus de l'imposante cheminée. L'homme qui nous accueille arbore une tunique bleu marine sur des chausses grises.

- Vous désirez ? s'enquiert-il d'une voix compassée.
- Mélanie Lagadec, se présente mon amie, sûre d'elle. J'ai rendez-vous avec Lorenzo Battisti, au sujet de l'organisation du mariage.
- Très bien, acquiesce-t-il après avoir consulté le registre posé sur le pupitre en face de l'entrée.

Veillez me suivre.

Cet endroit ressemble davantage à un musée qu'à un restaurant. Dans l'escalier, nous passons devant des peintures de style ancien, illustrant la légende arthurienne. Je révise mentalement mes plans. Si le service traiteur doit donner dans le style moyenâgeux, je ne suis pas sortie de l'auberge ! Je hume l'air, m'efforçant d'analyser le type de plats en train de mijoter. Le parfum de la sauge est nettement identifiable, de même que celui de l'oignon. Si seulement je pouvais visiter les cuisines !

Notre guide écarte de lourds rideaux pourpres et frappe à une porte en chêne sombre. Je n'entends pas répondre à travers l'épaisseur du bois mais le battant pivote pour nous laisser entrer.

– Mélanie ! s'écrie une voix chaleureuse au fort accent italien.

Je me faufile derrière mon amie tandis qu'elle salue celui que je suppose être Lorenzo, m'efforçant de devenir une petite souris. Un couple est assis sur le canapé face à la cheminée, dans laquelle brûle une énorme bûche. L'homme se penche vers les flammes, qui allument des reflets fauves dans sa chevelure blonde. La femme consulte sa tablette numérique – concession à la modernité – tout en réajustant régulièrement ses lunettes cerclées d'or. Il se dégage de ce tableau une telle impression de sérénité que ma nervosité s'évapore. Du moins, jusqu'à ce que le « prince des plats préparés » se tourne vers moi.

– À qui ai-je l'honneur, *bellissima* ? s'enquiert-il avec un accent chantant.

Cet homme ressemble à un cliché vivant, des lunettes de soleil, remontées dans ses cheveux noirs et bouclés, jusqu'à la chemise d'un blanc immaculé ouverte sur une chaîne en or. Sans oublier son sourire, digne d'une publicité pour un dentifrice. Éblouie, je baisse les yeux. Le sentiment de ne pas me trouver à ma place me revient comme un boomerang. Mélanie, elle, saute sur la perche tendue.

– Gwenn Erc'h, une amie et surtout, une exceptionnelle cuisinière ! s'exclame-t-elle, de son ton le plus commercial. Elle vient d'arriver à Paris, alors je me suis dit que c'était l'occasion ou jamais de discuter du renfort traiteur.

Le dernier mot fait dresser l'oreille du couple assis sur le canapé. Ils se lèvent à leur tour pour se présenter. Je m'efforce de ne pas rire nerveusement quand ils s'annoncent comme Arthur et Geneviève Vaillant. Un nom assorti à la décoration.

– Une cuisinière exceptionnelle... reprend Arthur, en me transperçant de son regard bleu ciel. Voyons un peu ça !

Je serre les poings. L'épreuve a commencé. Pourvu que je m'en sorte !...

## 4. Service garanti impeccable

Arthur Vaillant me bombarde de questions. Où ai-je fait mes études, chez qui ai-je travaillé, quelles techniques je maîtrise, comment je cuis une poularde aux pommes... Je garde le dos droit, les talons joints, le menton haut, les mains croisées devant moi. Professionnelle jusqu'au bout des ongles. Peu importent le décor, l'ambiance de cour arthurienne et même le futur marié, qui guette mes réponses avec autant d'attention que le propriétaire des lieux. Seul compte le métier. Quand les questions s'interrompent, je me sens physiquement déstabilisée, au point de m'appuyer au dossier en brocard du fauteuil le plus proche. Arthur se caresse la moustache.

– Qu'en dites-vous, Lorenzo ? Seriez-vous prêt à prendre le pari ?

Je retiens ma respiration. Je prends soudain cruellement conscience de mon vieux manteau râpé. Pourquoi n'en ai-je pas emprunté un à Mélanie ?

– Pour la répétition ? demande le prince italien.

– Sous la supervision de Louis, naturellement, intervient à son tour Geneviève Vaillant.

Je n'ai pas la moindre idée de ce dont ils parlent, mais Mélanie arbore l'air d'une chatte devant un bol de crème. Ce doit donc être bon signe.

– Si M. Ferris supervise, répond Lorenzo, avec une pointe de raillerie, je ne doute pas que tout soit parfait.

– Cela dépendra tout de même de cette jeune personne, souligne Geneviève. Mademoiselle, seriez-vous intéressée par un contrat de mission ?

Mon cœur s'arrête un instant de battre. J'en bafouille lamentablement.

– Euh... Quelle mission ?

– D'ici une quinzaine de jours, nous organisons une répétition de la réception de mariage, explique Arthur. À cette occasion, il vous faudra préparer un buffet pour une dizaine de personnes, susceptible d'être reproduit pour cinq mille personnes, le jour de la véritable réception.

La cuisinière en moi frémit d'excitation et commence *illico* à dresser des listes de plats. Elle parvient presque à faire taire la petite voix qui me répète que c'est trop beau, que je n'appartiens pas à ce monde et que je n'y arriverai jamais. Je m'arme d'un sourire professionnel et parviens à répondre, sinon d'un air assuré du moins sans bredouiller.

– Je pense que c'est dans mes cordes. Quel type de buffet désirez-vous ?

Lorenzo prend ma main pour m'attirer vers le canapé. Sa poigne est ferme, presque trop chaude. Je veille à m'asseoir à une distance respectable de lui. Il est mon client et je refuse de me laisser

troubler par son charme princier.

– Je vais vous expliquer... commence-t-il.

– Nous avons quelques détails administratifs à régler auparavant, le coupe Geneviève. Mademoiselle Erc'h, il me faudra votre numéro de sécurité sociale, un RIB, une attestation de formation, une recommandation de votre dernier employeur...

J'extirpe un petit carnet du fond de ma poche pour prendre des notes. Maculé de taches de beurre et accompagné d'un crayon mâchouillé, il m'accompagne depuis le début de mes études et recèle quelques secrets culinaires. Rien n'est encore gagné. Les Vaillant peuvent parfaitement décider après réflexion et au vu de mes justificatifs, ou de mon absence de justificatifs, de ne pas donner suite à leur proposition. Je m'exhorte à garder la tête froide en dépit des regards de braise du prince de la cuisine italienne.

Au moment où celui-ci nous fait part de sa conception d'un buffet de mariage simple mais raffiné, la porte de chêne sombre livre passage à une jeune femme de haute taille, vêtue d'une époustouflante robe pourpre. Le tissu est si serré qu'il semble avoir été cousu à même la peau et si souple qu'il paraît vivant. Quant aux escarpins assortis, ils m'évoquent aussitôt les pantoufles de rubis de Dorothy dans *Le Magicien d'Oz*. Je me fais aussitôt toute petite dans mon coin de canapé. La princesse vient manifestement d'arriver.

– Lara Cissian, ma fiancée, présente Lorenzo, d'un ton un peu froid.

Il a montré davantage d'enthousiasme pour les canapés à la tomate séchée. Lara possède pourtant, en plus d'une beauté à couper le souffle, une assurance qui plus encore que son allure physique attire tous les regards sur elle. D'autorité, elle s'attribue le seul fauteuil resté libre.

– Qu'ai-je manqué ? demande-t-elle, altière.

– Nous discutons de la répétition, explique Lorenzo.

– Et qu'avez-vous décidé ?

Le ton de la princesse n'est pas plus chaleureux que celui de son prince. Peut-être, à présent que la date de leur mariage est fixée, n'ont-ils plus besoin d'être dans un rapport de séduction. Ou, peut-être, est-ce un effet du stress engendré par les préparatifs. Je me tasse un peu plus dans l'angle du canapé. Mon intuition me souffle que la princesse n'est pas du genre à apprécier les débutantes. De fait, elle monte sur ses grands chevaux dès que mon nom arrive dans la conversation.

– Enfin, nous ne pouvons pas confier un événement de cette importance à une débutante !

– Je vous assure que Gwenn est parfaitement compétente, risque Mélanie.

– Vous êtes amies, permettez-moi de douter de votre objectivité, lui retourne Lara, agressive.

Je jette un coup d'œil désespéré vers la porte, avec la désagréable impression de me trouver prise au piège. Mon tempérament me pousse à éviter les conflits. Or, la pièce commence à ressembler un peu trop à une Cocotte-Minute à mon goût. Arthur intervient pour calmer les esprits.

– De toute façon, Louis aura besoin d'aide en cuisine. Celle de Gwenn ou une autre. La répétition donne justement l'occasion de tester son talent.

– J'aurais aimé avoir mon mot à dire... commence la princesse, en faisant la moue.

Arthur Vaillant se redresse de toute sa hauteur. Cliente ou pas, les manières de Lara commencent visiblement à lui porter sur les nerfs.

– Ce qui concerne le personnel est mon affaire, gronde-t-il. Contentez-vous de déguster, mademoiselle. Nous nous chargeons du reste.

Lara se tait, mouchée, ce qui semble beaucoup amuser son fiancé. Je me demande quel genre de relation entretiennent ces deux-là. Quoi qu'il en soit, je me garde bien de rendre à Lorenzo ses coups d'œil complices. Je n'ai pas besoin de ce genre de complications. Retrouver mes chers fourneaux m'intéresse bien davantage. Je fais une promesse à la princesse.

– Vous ne serez pas déçue.

Promesse risquée. Si elle est déterminée à ne pas aimer, elle n'aimera pas, quoi que je fasse. Et puis, les instructions viennent de Lorenzo. Si ça se trouve, elle ne partage pas ses désirs. Enfin, je ferai de mon mieux. Ce n'est pas tous les jours que j'ai l'occasion de cuisiner dans un endroit pareil. Autant en profiter, même si ça ne doit pas durer. Je serre les poings, déterminée. Ce buffet sera mon chef-d'œuvre.

## 5. Trois pommes, trois princes

Mélanie jubile en quittant la Tour.

– C'est dans la poche ! m'affirme-t-elle.

Je ne sais pas si je dois trouver la confiance qu'elle place en moi rassurante ou terrifiante. La scène qui vient de se produire m'apparaît à peine réelle. Tout s'est déroulé si facilement. Les candidats au poste ne doivent pourtant pas manquer.

– Ils n'avaient pas encore commencé à chercher, m'explique ma meilleure amie, en glissant son bras sous le mien. Tout est là... « Au bon endroit, au bon moment. »

– Ça ne veut pas dire qu'ils vont m'embaucher, rétorqué-je.

– Ça veut dire qu'à partir de maintenant, tu as les cartes en main. À toi de faire tes preuves.

Je frissonne dans mon manteau trop léger. L'air de Paris est plus froid que celui de ma Bretagne natale. Et les défis, plus impressionnants.

– J'ai un rendez-vous porte de Versailles, m'informe Mélanie. Je te laisse les clés. Tu sauras rentrer seule ?

J'enfonce mes mains dans mes poches d'un air désinvolte. Le plan froissé du métro y traîne toujours.

– Aucun problème, affirmé-je, avec plus d'assurance que je n'en ressens réellement.

– Je ne sais pas à quelle heure je rentrerai, ne m'attends pas. Mais garde-moi une part de quoi que ce soit que tu cuisineras, ajoute Mélanie avec un clin d'œil gourmand.

Je constate hélas rapidement que la réalité s'avère être plus compliquée que mon plan. La bouche de métro, station Ile-de-la-Cité, n'est pas la même que celle par laquelle nous sommes arrivées. Plusieurs couloirs souterrains en partent.

– Eh, mademoiselle, tu es perdue ? Viens, je vais t'aider !

Je me raidis. J'ai beau me répéter qu'il ne faut pas juger les gens sur leur apparence, l'homme qui vient de m'interpeller ne m'inspire aucune confiance, avec son pantalon ras les fesses, son tee-shirt douteux et son expression graveleuse. Je décline avec un sourire crispé.

– Non merci.

Tout en m'efforçant d'échapper au boulet qui, pas découragé par mon refus, insiste lourdement, je cherche des yeux une silhouette sur le quai. Hélas, cette fois Colin n'est pas là pour me sauver. À moi

de me dépêtrer par mes propres moyens. Je sors mon téléphone de ma poche, comme s'il avait sonné.

– Oui, dis-je dans l'écouteur, attends une minute.

Puis, je me retourne vers l'importun.

– J'aimerais téléphoner tranquille, merci.

– C'est qui ? rigole-t-il. Ton petit copain ? Tu ne veux pas plutôt que je te montre à quoi ressemble un vrai mec ?

Pour toute réponse, je brandis mon téléphone et lui envoie le flash dans les yeux.

– Eh ! Qu'est-ce que tu fais ? proteste-t-il.

– Au moins, s'il m'arrive quelque chose, ils sauront qui chercher. Je viens d'envoyer ta photo à ma copine. Je te dirais bien qu'elle est flic pour te faire peur mais je vais être honnête, c'est son mari qui bosse dans un commissariat. Je peux téléphoner tranquille, maintenant ?

Sans attendre la réponse, je plaque de nouveau l'appareil contre mon oreille.

– C'est bon, tu l'as ? OK. Non, juste un mec un peu lourd...

– Woh, c'est bon, mademoiselle, faut pas le prendre comme ça, grogne le lourd en question. Pétasse ! ajoute-t-il avant de s'éloigner, sans doute à la recherche d'une autre victime.

La rame arrive au même moment. Je m'y engouffre, toujours cramponnée à mon téléphone. Sauvée ! Du moins, momentanément. Le métro doit regorger de ce genre d'individus. Je regrette soudain mon village. Dire que je devrais être en train de préparer le repas de midi à l'Auberge du puits. Le mal du pays me saisit avec une force poignante. Je n'ai toujours pas appelé Daniel. Peut-être est-il encore temps de tout effacer. Mon reflet dans la vitre du wagon me jette un regard affolé. Si Mélanie m'entendait penser, elle me secouerait comme un prunier. Peut-être, devrais-je aller sonner chez Colin. Sa compagnie s'est avérée assez efficace pour tenir mes idées noires à distance, la veille.

– Vous ne vous asseyez pas ? demande une femme entre deux âges, me désignant le siège vacant devant moi.

Son parfum est si fort que je recule d'un pas, à demi asphyxiée. Je secoue la tête, m'arrachant à la fois à mon spleen et à mes fantasmes.

– Non merci, je descends à la prochaine station.

Du moins, il me semble. Vérification faite sur le plan, j'ai pris la rame dans le mauvais sens. Je réprime un gémissement et pour calmer mon stress, je commence à dresser mentalement le futur menu du buffet. Compte tenu des indications données par Lorenzo, que pourrais-je bien proposer ? La liste m'occupe si bien que j'y pense encore en arrivant à l'arrêt qui dessert la Chaumière. J'ai hâte de me mettre au travail pour de bon.

Une délicieuse odeur de café me cueille au vol alors que je passe devant le Cabanon. Attirée par ce parfum comme les rats par la mélodie du joueur de flûte de Hamelin, je pousse la porte du café bar. Il n'y a personne derrière le comptoir. Quelques clients en salle m'ignorent royalement. Je m'empare d'une carte crasseuse. La liste des différents crus de café occupe une page et demie, celle des en-cas à peine un carré dans le coin en bas à droite. Y a-t-il vraiment marqué « sandwich à l'anguille » ?...

Une ombre jaillit soudain de derrière le comptoir comme un clown hors de sa boîte. La surprise m'arrache un cri aigu. La serveuse, car il s'agit manifestement d'une personne de sexe féminin même si j'ai du mal à déterminer s'il s'agit d'une femme, d'une tortue ou d'une extraterrestre, cligne lentement des yeux tout en m'examinant comme une bête curieuse.

- Désolée, vous m'avez fait peur, dis-je.
- Vous voulez quelque chose ?

Même sa voix me parvient au ralenti. Je me demande où est passé le géant de l'autre soir, sans oser poser la question. À la place, je commande un cappuccino avant d'aller m'asseoir dans un coin, au calme, sur une chaise en aluminium planquée derrière un énorme pot de bambous. J'en profite pour noter sur mon carnet mes idées pour le buffet du mariage.

– J'm'appelle Rita, m'annonce la serveuse cinq minutes plus tard en posant devant moi une tasse de café de la taille d'une soupière.

On dirait qu'elle mâche ses mots. Je m'empare de ma tasse en vitesse avant qu'elle ne postillonne dedans. Elle s'attarde pourtant devant moi en se dandinant d'une jambe sur l'autre comme si elle hésitait à ajouter quelque chose. J'en ai la chair de poule.

- Si vous avez besoin d'un service, se décide-t-elle enfin, vous m'trouvrez là, toute la journée.

Mais de quoi parle-t-elle ? Comme elle semble attendre une réponse, je me risque.

- Euh... Quel genre de service ?
- Vous savez... recherche de personnes disparues, charmes, retour du grand amour... Ce genre de trucs.
- Ce genre de trucs, répété-je.

Au moins, il ne s'agit pas de drogue. Quant au retour du grand amour, je souhaite plutôt le contraire. Pour me débarrasser de la serveuse, je promets néanmoins.

- C'est noté, merci.

Rita passe un coup de chiffon sale sur ma table avant de s'éloigner en grommelant. Il me semble l'entendre dire : « Ils y viennent tous un jour ou l'autre » ou quelque chose de ce genre.

- Ne jugez pas selon les apparences, intervient une voix chaude, qui fait rouler les « r » et chanter

les « l ». Rita est vraiment efficace dans sa partie.

Je me retourne. Une porte, invisible quand elle est fermée, s'est ouverte dans le mur derrière moi. Une femme d'âge indéterminé se tient debout sur le seuil, un plateau de pommes d'amour entre les mains. Sa peau sombre et lisse contraste avec le gris argenté de sa chevelure. Elle porte une jupe à carreaux orange, un pull angora vert sapin, un tablier noir et les plus grandes créoles que j'aie jamais vues. Quand elle s'avance vers le comptoir, je constate qu'elle boite de la jambe gauche. Son plateau posé, elle revient vers moi, une pomme à la main.

– Cadeau de la maison ! annonce-t-elle.

– Oh ! Merci.

Je pose l'offrande collante sur la coupelle de ma tasse de café en me demandant ce qui me vaut ce traitement de faveur. Une façon de fidéliser la clientèle ?

– Je m'appelle Ondine, se présente ma bienfaitrice, en prenant place face à moi. Ce lieu m'appartient.

Ses créoles miroitent à la lumière des spots. Une bouffée de parfum épicé me parvient. Vanille et cannelle ? Les fragrances artificielles, surtout aussi fortes, sont difficiles à analyser pour moi. Je bredouille un « ravie » peu convaincant. J'aimerais surtout déguster mon café en paix.

– Croquez dans cette pomme, dit-elle.

Je tente de m'en sortir par une pirouette.

– Je préfère la garder pour plus tard.

Mon interlocutrice ne se décourage pas pour autant.

– Croquez, que je puisse lire votre avenir.

L'improbabilité de sa réponse me fait rire.

– Vous dites la bonne aventure à partir des marques de dents dans une pomme d'amour ?

– Pourquoi pas ? répond-elle, flegmatique. Cela vaut bien le marc de café.

Je n'y crois pas un instant mais la curiosité me pousse à obéir. Et puis, mon avenir me paraît si incertain en ce moment que je suis prête à écouter n'importe qui. La pomme est délicieuse. Ondine la récupère religieusement, amputée d'une grande bouchée. Elle passe sa main dessus puis ferme les yeux tandis que j'avale mon café à petites gorgées, pour ne pas rire.

– Je vois trois princes sur ta route, annonce finalement la pseudo-voyante.

Trois princes ? Je suis gâtée, moi qui n'en veux plus un seul... Je préférerais qu'elle me parle de mon avenir dans la restauration.

– Le premier, poursuit Ondine, imperturbable, t'offrira une belle pomme, fade et farineuse. Le second, une pomme précieuse mais dure comme le diamant. La pomme du dernier ne paiera peut-être pas de mine mais c'est la seule qui te nourrira vraiment.

Je hausse les épaules. Elle me sert une version ampoulée de « la seule beauté qui compte vraiment, c'est celle du cœur ». En gros, ça peut s'appliquer à n'importe qui. Comme tous les horoscopes du monde. Ondine rouvre les yeux pour m'observer. Un sourire étire ses lèvres, peintes du même vert que son pull.

– Un jour, tout cela fera parfaitement sens pour toi.

Mon expérience à l'Auberge du puits m'a appris qu'il ne faut pas contrarier les gens affligés de convictions bizarres. Par exemple, qu'on ne doit jamais mettre de fromage sur une crêpe ou que l'eau du robinet est toxique. Aller dans leur sens coûte bien moins d'énergie et de salive. Ondine se relève en s'appuyant lourdement sur la table.

– Je te laisse finir ton café, jeune fille. Nous nous reverrons.

– À bientôt.

Le Cabanon compte décidément de drôles de zèbres, mais je dois reconnaître qu'ils préparent le meilleur café que j'aie jamais goûté. Je le savoure jusqu'à la dernière goutte avant de reprendre le chemin de la Chaumière.

## 6. Le retour du chasseur

Mon téléphone indique presque quatorze heures au moment où je regagne la Chaumière. J'accélère le pas ; mieux vaut que je me dépêche si je veux réunir tous les documents demandés par Geneviève Vaillant. Arrivée sur le palier du premier étage, j'hésite pourtant. Sonner chez Colin, ou pas ? Finalement, je me dégonfle. Quand ma situation sera plus claire, peut-être. Je gravis presque en courant les dernières marches avant de m'immobiliser, foudroyée sur place.

- Daniel !
- Je dois te parler, annonce mon fiancé.

Il décolle sa haute stature du chambranle de la porte sur lequel il est appuyé. Son menton est couvert d'une barbe blonde naissante. De grands cernes soulignent ses yeux bleus. Malgré tout, il a toujours l'air aussi séduisant, dans un style plus rustique que le prince italien. Je serre la clé dans ma main jusqu'à la sentir s'incruster dans ma paume.

- Comment m'as-tu retrouvée ?

L'ombre d'un sourire creuse une fossette sur sa joue.

- Tu ne pouvais aller qu'à un seul endroit. Il m'a suffi de demander l'adresse de Mélanie.

Suis-je si prévisible ? Vexée, je prends un ton glacial.

- Nous n'avons plus rien à nous dire. Laisse-moi passer.

J'ai formulé la rupture à voix haute. Une vague de soulagement me fait vaciller, suivie aussitôt d'une bouffée d'angoisse. Comment Daniel va-t-il réagir ?

Il demeure droit dans ses bottes tout en plaidant sa cause.

- J'ai roulé toute la nuit pour te voir ! Et, je t'ai apporté des pommes, regarde. Tes préférées.

Je baisse les yeux en direction de l'immense panier en osier à ses pieds. L'eau me monte à la bouche devant les fruits ronds et charnus. Depuis toujours, les pommes sont mon péché mignon. Mais, si Daniel compte m'avoir de cette façon, il se trompe lourdement.

- Tu comptes te faire pardonner avec des pommes ? demandé-je, incrédule.
- Je voulais juste te faire plaisir, se défend-il. Pouvons-nous entrer, maintenant ?
- Pas question. Nous deux, c'est fini. Et, je n'ai rien à ajouter.

À ma grande surprise et pour mon plus grand embarras, il se laisse tomber à genoux à mes pieds.

– Arrête ! ordonné-je, horrifiée.

Pour toute réponse, il entonne « Please Forgive Me » de Bryan Adams. J'aimerais rentrer sous terre. Daniel se prend pour un crooner depuis qu'un bar karaoké a ouvert à Plouviac, en pleine campagne, à quelques kilomètres de Port-Doël. L'endroit draine la jeunesse du coin, faute de concurrence, et l'alcool y fait oublier les piètres performances des chanteurs. En ce qui concerne Daniel, son physique de jeune premier est son meilleur atout. Contrairement à ce qu'il imagine, il n'a aucun talent d'acteur, encore moins de chanteur.

– Tu chantes faux, dis-je, en sifflant entre mes dents.

Cela ne l'arrête hélas pas. Une porte s'ouvre à l'étage inférieur. Au supplice, je me mets à trépigner. Plutôt mourir que d'être surprise dans une posture aussi ridicule. En même temps, je refuse de laisser entrer Daniel. Je redoute qu'il ne me convainque trop facilement de l'écouter. La voix de Rose me parvient.

– Tout va bien, Gwenn ?

Je jette un coup d'œil par-dessus la rambarde. Mon souffle gèle sur-le-champ dans ma poitrine. Quatre locataires me dévisagent à travers les barreaux, dont Colin ! Une subite envie me prend d'étrangler Daniel pour m'avoir mise dans une position pareille. Je l'écarte sans ménagement pour déverrouiller la serrure et le pousse à l'intérieur de l'appartement, en lançant à l'adresse de Rose :

– Ce sera vite réglé !

Daniel, vil calculateur, cesse de chanter dès qu'il se retrouve à l'intérieur. Je le foudroie du regard en refermant la porte derrière moi.

– Je vais te tuer !

– Pardon, répond-il, en baissant la tête. Gwenn, je ne sais pas ce qui m'a pris, je te jure. Je t'aime. Je n'ai jamais aimé que toi. Fiona, c'est une erreur... Elle m'a ensorcelé !

s'exclame-t-il, avec des accents de sincérité dans la voix.

Pourtant, à ma propre surprise, cela me laisse froide. Peut-être Mélanie n'a-t-elle pas tort de penser que nous étions ensemble davantage par habitude que par amour.

– Tu es surtout désolé que je vous aie surpris. Depuis combien de temps durait votre petit manège ? dis-je d'un ton railleur.

– Une seule fois, Gwenn... Je le jure !

Je lui tourne le dos pour fouiller dans les poches de mon sac, tandis qu'il continue à me supplier.

– Gwenn, écoute-moi.

Si je pouvais me boucher les oreilles, je le ferais. Pourquoi ne veut-il pas comprendre que c'est fini ? Insister ne sert qu'à nous faire du mal à tous les deux. Une coupure franche et nette, voilà ce dont nous avons besoin. La nervosité fait trembler mes doigts.

– Tu sais ce qui était une erreur ? Nous deux !

– Nous sommes ensemble depuis toujours, me rappelle-t-il. Tu ne peux pas tout abandonner sur un coup de tête pour une simple erreur de parcours.

Une simple erreur de parcours ? La colère m'enflamme, réduisant en cendres l'émotion que ses paroles tentent de soulever en moi. Oui, nous sommes ensemble depuis toujours et oui, ça fait mal de mettre un terme à tout ça. Mais non, ce n'est pas une raison suffisante pour rester.

Mes doigts rencontrent enfin la fine chaîne du pendentif qui ne m'a pas quittée depuis mes 15 ans. Je l'ai arraché en partant de Port-Doël, hier ; la fermeture est brisée... tout un symbole. Je le fourre dans la main de Daniel.

– Reprends ça, ordonné-je d'une voix à peine tremblante.

Daniel contemple le bijou argenté en forme de pomme, d'un air hébété, puis secoue la tête.

– Je refuse.

– Alors jette-le, je n'en ai plus besoin, rétorqué-je, le cœur battant.

– Écoute, reprend-il d'un ton doux et patient, je comprends que tu sois furieuse mais nous sommes faits l'un pour l'autre.

Sa force de conviction commence à m'ébranler. Après tout, hier à la même heure, je croyais encore que nous allions passer notre vie ensemble. Mes perspectives d'avenir ont radicalement changé en l'espace de vingt-quatre heures. Peut-être suis-je allée trop vite ? Et, si demain, je regrettais ma décision ?

– Tu as besoin de réfléchir, me dit Daniel, poussant son avantage.

Je recule d'un pas, les bras croisés.

– J'ai besoin de changer d'air !

– Bien sûr, approuve-t-il d'un ton dégoulinant de condescendance. Prends quelques vacances. Je suis sûr que Gérard...

– J'ai démissionné, coupé-je sèchement.

Ses doigts se crispent sur la chaîne du pendentif. Je sens la colère affleurer sous la surface policée. Un muscle tressaute sur sa joue au moment où il s'écrie :

– Mais comment vas-tu... ?

Il s'interrompt, prend une grande inspiration et redresse les épaules.

- Peu importe ! Je peux subvenir à nos besoins.
- Je n'ai pas besoin de toi, Daniel, rétorqué-je.

Si le drame a bien eu un avantage, c'est celui de m'ouvrir les yeux sur notre relation. Une part de moi aime encore Daniel et l'aimera probablement toujours, mais je refuse de dépendre de lui. Les dirigeants de La Tour m'ont jugée capable d'organiser un mariage princier. J'ai hâte de faire mes preuves, pas de retourner à Port-Doël, tandis que Daniel subviendrait à nos besoins.

Mon ex-fiancé me fixe d'un air sérieux. Mille souvenirs bouillonnent à la frontière de mon esprit. Notre premier baiser, le jour où il m'a offert la chaîne, les jours d'été où nous nous cachions dans la grange, notre première fois, tous les matins où nous arrivions au lycée main dans la main... Il a toujours été un petit ami tendre, attentionné, parfait, en somme. Dois-je le rejeter au premier faux pas ? Je secoue la tête. Allez savoir pourquoi, les prédictions d'Ondine se rappellent à mon souvenir. Daniel ressemble à la belle pomme fade. Il a l'air parfait mais au fond de moi, je sais qu'il n'est pas vraiment celui qu'il me faut. Je tente un coup de bluff.

- Je reste à Paris. Si tu tiens vraiment à moi, suis-moi !

Daniel se décompose.

- Tu ne peux pas me demander ça. Il y a la ferme et...
- Elle compte davantage que moi ?

C'est un coup bas, j'en ai bien conscience. Daniel à Paris ne serait plus vraiment Daniel. Si je lui ai suggéré de me suivre, c'est avec la certitude qu'il refusera. Personne ne devrait jamais abandonner ses rêves pour quelqu'un d'autre. Il se gratte furieusement la nuque avant de protester.

- Non, bien sûr que non ! Mais j'ai des responsabilités. Que penserais-tu de moi si j'abandonnais tous ceux qui comptent sur moi ?

C'est un prétexte. Il ne veut pas reconnaître que, oui, la vie qu'il mène à Port-Doël a plus d'importance que moi à ses yeux. Pourtant, je ne lui en veux pas. Ma voix s'adoucit.

- Je dirais que tu as tort. Excuse-moi. Je n'aurais pas dû suggérer une chose pareille. Mais moi, je ne veux pas retourner à Port-Doël. J'ai besoin d'autre chose.
- Tu t'en contentais parfaitement jusqu'à hier ! proteste Daniel.

C'est déjà le siècle dernier. Je tente de l'expliquer à Daniel.

- Disons que le choc m'a fait prendre conscience de certaines choses. Au fond, je devrais sans doute te remercier pour ça.
- Je crois plutôt que tu as pris ta décision sur un coup de tête, me contredit-il, l'air renfrogné. Peut-être que l'excitation de la nouveauté te plaît, mais à long terme, tu regretteras Port-Doël.

Possible. Tout est allé si vite depuis hier que je ne sais plus vraiment où j'en suis. Daniel appuie

trop bien sur mes incertitudes. Voilà pourquoi j'hésitais à lui parler. Cependant, je ne regrette pas de l'avoir fait. Au moins, les choses sont claires à présent. Je me dirige vers la porte pour lui signifier que l'entretien est terminé.

– Si tu crois avoir raison, attends-moi, dis-je, en guise de conclusion. Mais je ne prendrai pas la responsabilité de te le demander.

Je me traite mentalement de lâche. D'un autre côté, Daniel n'a pas voulu accepter un « non » pour réponse. Un « peut-être » lui permet de sortir la tête haute. Il me rejoint et, parvenu à ma hauteur, se penche pour poser un baiser rapide sur mes lèvres, trop vite pour me laisser le temps de protester.

– Je t'attendrai, mon amour, lance-t-il, en filant hors de ma portée, avant que je ne me sois ressaisie.

Frustrée, je claque la porte derrière lui et me laisse glisser au sol, le dos contre la porte. En moins de vingt-quatre heures, ma vie est devenue vraiment très compliquée.

## 7. Il en faut peu pour être heureux

Je demeure assise un long moment sur le parquet froid devant la porte. Quand je relève enfin la tête, je tombe nez à nez avec le panier de pommes. L'idée de les manger me fait grimacer. J'ai beau adorer ces fruits, la provenance de celles-ci me répugne. Elles me resteraient sur l'estomac. Saisissant l'anse du panier, je sors de l'appartement pour aller frapper à la porte en face. Adam vient m'ouvrir tout de suite.

– Est-ce que tout va bien ? s'inquiète-t-il.

– Très bien, le rassuré-je, affichant plus d'assurance que je n'en ressens. Désolée pour le dérangement. Puis-je vous offrir des pommes en guise d'excuse ?

Le sourcil de mon interlocuteur s'arque en signe de surprise, mais il est trop bien élevé pour l'exprimer à voix haute.

– Volontiers ! Si vous acceptez un café en échange. Vous semblez en avoir besoin.

Je n'ose lui avouer que j'en ai déjà pris au Cabanon. En réalité, il a raison. J'en ai besoin.

Deux heures plus tard, j'ai bu deux cafés, deux thés, un chocolat et un sirop de coquelicot et je m'apprête enfin à sonner à la dernière porte, celle de Colin. Nerveuse, j'hésite, le poing au-dessus du battant. Va-t-il me rejeter comme les autres me l'ont prédit ? Est-ce une bonne idée d'aller le voir alors que je me trouve encore sous le choc de ma discussion avec Daniel ? La porte s'ouvre avant que je n'aie eu le temps de décider.

– Est-ce que tout va bien ?

Pourquoi tout le monde se sent-il obligé de me poser la question ? Je souris, brandis mon panier et débite mon petit discours au sujet des pommes. Mon cœur bat un peu trop vite. Décidément, Colin me trouble. Quand il s'efface pour me laisser passer, je respire une bouffée de son parfum : café, cèdre et musc. Les parfums en disent long sur la personnalité de ceux qui les portent. Le sien me parle d'un homme mystérieux mais profond et sincère.

À sa suite, je pénètre dans un appartement de même configuration que tous les autres, mais à la touche indubitablement masculine. Ici, le cuir et le bois règnent en maîtres. Je m'attends presque à trouver une pipe posée sur la table basse, à côté des télécommandes, mais nulle odeur de tabac ne flotte dans l'air. Des reproductions de cartes anciennes sont suspendues aux murs.

– Voulez-vous boire quelque chose ? s'enquiert Colin. Café ?

J'acquiesce pour me donner une contenance. Tant pis si je ne dors pas de la nuit. Colin éternue avant d'insérer deux capsules dans la machine à café.

- Comment se passe votre première journée à Paris ? demande-t-il, en se retournant vers moi.
- Plutôt bien.

Je ne veux surtout pas qu'il garde en tête le pitoyable spectacle offert par Daniel, aussi j'aiguille la conversation vers ma visite matinale à la Tour. Hélas, l'annonce de mon nouveau poste ne produit pas l'effet escompté. Au contraire, Colin se crispe nettement au nom de Lorenzo Battisti.

- Félicitations pour avoir décroché le poste, déclare-t-il néanmoins, en posant une tasse devant moi. Vous ne commencez pas par le plus facile.
- Je sais, mais j'aime les défis.
- Vous savez, insiste-t-il, les personnes d'un certain milieu peuvent avoir des exigences démesurées.

La remarque me prend par surprise. Je pense qu'il fait allusion à la réputation de la Tour, pas à mon client. Je riposte par une taquinerie.

- Vous parlez d'expérience ?

Il avale son café de travers, tousse puis éternue avant de répondre.

- Pas directement. Mes moyens ne me permettent pas...

Un nouvel éternuement l'empêche de poursuivre.

- ... d'évoluer dans ces sphères, conclut-il.

Je sirote mon café sans répondre. Pourquoi ai-je l'impression qu'il me ment ? Les locataires de la Chaumière, sans être millionnaires, ne sont pas non plus pauvres.

- Je suis passée au Cabanon à midi, dis-je, pour changer de sujet. Le personnel est un peu spécial, non ?

Colin sourit. La fossette sur sa joue creuse également un trou dans mon estomac. Décidément, je ne sais plus où j'en suis. Mais ce n'est pas désagréable.

- Très spécial, je dois le reconnaître, admet-il. Ce sont pourtant de bons amis.

Des amis ? Les locataires de la Chaumière m'ont pourtant affirmé qu'il n'en avait aucun. Je tente, sur le ton de la plaisanterie :

- Moi qui m'imaginai que les écrivains habitaient une tour d'ivoire...

Colin laisse échapper un rire nerveux.

- Ne prenez pas trop au pied de la lettre ce que vous racontent les locataires de la Chaumière.

Le rouge me monte aux joues. Manifestement, il n'a pas été dupe de ma remarque.

– Ils sont adorables, ajoute-t-il devant mon embarras. Mais ils devraient se trouver un autre sport national que le commérage.

Me souvenant de l'esclandre provoqué par Daniel, je hoche la tête. J'aurais préféré que cette scène se déroule sans spectateur, même si tout partait d'un bon sentiment. Revenant au sujet principal, j'évoque ma visite au Cabanon.

– La propriétaire m'a offert une pomme d'amour. On dirait bien que c'est la journée des pommes !  
– C'est un privilège dont peu de personnes peuvent se vanter, répond gravement Colin.

Il se penche vers moi ; sa chemise bâille à l'encolure et je ne peux m'empêcher de deviner son torse. N'est-il pas un peu trop musclé pour quelqu'un qui passe sa vie devant un clavier ?

– Vous a-t-elle également dit la bonne aventure ? poursuit-il.  
– Cela fait-il partie des habitudes de la maison ? relevé-je, curieuse.

Colin se recule pour m'adresser un clin d'œil qui fait accélérer mon pouls.

– Uniquement pour certains privilégiés.  
– Alors, vous en avez bénéficié également ?  
– Oui, admet-il, en éternuant.

Nous nous dévisageons durant quelques secondes sur le mode « le premier qui parle ». Avec le recul, je trouve cette histoire de pommes ridicule. Colin croit-il vraiment aux élucubrations d'Ondine ou feint-il par amitié ? J'élude rapidement.

– Une sombre histoire de pommes... Quand je vous dis qu'elles me poursuivent !  
– Ondine aime beaucoup les pommes, approuve Colin. C'est un fruit symbolique.

Il se lève pour aller rincer nos tasses et j'en profite pour examiner la pièce. Un paquet de céréales est ouvert sur le bureau, à côté de l'ordinateur. La panier de fruits, posée sur le bar, n'a pas dû voir la couleur d'une pomme depuis des mois et une plaquette de chocolat entamée traîne sur la table basse. Aucun ustensile de cuisine en vue, noté-je, par déformation professionnelle. Le plan de travail de la cuisine à l'américaine ne doit pas servir souvent, à en juger par la fine couche de poussière que je récolte sur mon index. Trois pauvres cuillères traînent dans le tiroir à couverts. Quant au réfrigérateur...

– C'est une inspection en règle ? réagit Colin, mi-taquin mi-irrité.

Je cache mes mains derrière mon dos, comme une enfant prise en faute. Je ne me suis pas rendu compte que je m'étais levée pour ouvrir les placards.

– Désolée, m'excusé-je, piteuse. Inspecter les cuisines est une seconde nature pour moi.

Il me sourit à nouveau et mon estomac repart pour un tour de Grand huit.

– Je doute que vous trouviez grand-chose dans la mienne, me confie-t-il. Elle sert rarement.

Mon cœur se serre à cette affirmation. Voilà qui me paraît contre nature. Même Renaud a sorti un saucisson de son réfrigérateur pour le couper en tranches.

– Vous ne savez pas cuisiner ? demandé-je, inquiète.

– Je n'en ai pas envie, rectifie-t-il, en posant les tasses sur le bord de l'évier.

Je trouve ça encore plus triste. Il ne se nourrit quand même pas de café et de céréales... Manger constitue, selon moi, l'un des grands plaisirs de la vie. Impossible d'envisager que l'on puisse s'en priver volontairement.

– Je prends souvent mes repas à l'extérieur, me confie Colin, devant mon expression défaite. Rien d'aussi prestigieux que la Tour, mais il y a beaucoup de restaurants sympathiques et bon marché dans le coin.

– Je pense essayer de lancer un service traiteur, dis-je.

L'instant d'avant, je n'avais encore rien décidé mais cela m'apparaît d'un coup comme une évidence. Je ne peux pas laisser Colin continuer à manger n'importe comment. Celui-ci me fixe comme s'il venait de me pousser une paire d'oreilles de lapin.

– En plus de votre emploi à la Tour ? lâche-t-il incrédule, en réprimant un éternuement.

– C'est un poste à temps partiel, pour épauler le chef. Du coup, je termine assez tôt, en milieu d'après-midi. Ça me laisse du temps pour le reste. Pas trop de clients, bien sûr, mais commencer par la Chaumière serait une bonne façon de me lancer.

Alors que je parle, je réalise que je n'en ai pas encore discuté avec Mélanie. Il me faut son accord pour utiliser sa cuisine tant que je loge chez elle. Colin se frotte le menton, pensif. J'en profite pour admirer à la dérobée la courbe virile de sa mâchoire, adoucie par une fossette au menton, ainsi que ses pommettes hautes, ombrées par de longs cils. Il est bien trop beau pour quelqu'un qui mène une existence aussi solitaire.

– Et que proposerez-vous ? demande-t-il, en me regardant enfin.

– Je dois y réfléchir. Selon le nombre de personnes intéressées, mes sources d'approvisionnement, le matériel à ma disposition...

Mon esprit tourne déjà à plein régime. Que pourrais-je proposer comme menu simple, susceptible de plaire à tous les locataires, équilibré, pas trop onéreux ?... J'ai hâte de m'y mettre.

– Je vous prête bien volontiers ma cuisine, dit Colin, en souriant.

Je manque de tomber du tabouret sur lequel je me suis perchée.

– Vraiment ? Mais je... enfin...

– Ce n'est pas comme si j'en avais l'usage moi-même, précise-t-il, railleur. En revanche, il vous faudra apporter vos ustensiles.

– Je ne voudrais pas que ma présence vous dérange, dis-je, retrouvant ma langue.

Sa proposition va à l'encontre de ce qu'on m'a raconté à son sujet. En même temps, elle est très tentante. D'une part, Mélanie se montre plutôt tatillonne quant à la propreté de son appartement. Or, la cuisine est une activité salissante. D'autre part, cela me permettrait de mieux connaître Colin et d'éclaircir le mystère que cet homme représente à mes yeux.

– Elle ne me dérangera pas, m'assure-t-il. Disons qu'en échange de l'usage de ma cuisine, vous m'offrirez un repas. Cela vous semble-t-il équitable ?

– Parfaitement.

Les plans bouillonnent de plus belle sous mon crâne. La liste des ustensiles nécessaires vient s'ajouter à celle des ingrédients. Je souris à Colin. Ses yeux sont sombres, son expression impénétrable.

– Je reviendrai vous voir quand j'aurai mis tous les détails au point.

– Avec plaisir, Gwenn.

J'en aurais presque envie de danser dans ma future cuisine. Cette « tournée des pommes », en particulier dans sa dernière étape, a parfaitement atteint son but : me changer les idées, après la visite de Daniel. L'avenir m'apparaît à présent sous des couleurs plus radieuses. Raison de plus pour prolonger ma visite chez Colin. Je suis en train de le cuisiner sur ses goûts en matière culinaire, qui se bornent apparemment aux céréales et aux chips, quand trois coups pressés retentissent à la porte.

– Voilà Mélanie, commenté-je.

Je reconnais mon amie rien qu'à sa manière de frapper. Colin se renfrogne. Soit il n'aime pas Mélanie, soit il n'aime pas les visites en général ; en dehors de la mienne... Il va ouvrir, de mauvaise grâce.

– Bonjour, je cherche Gwenn, annonce mon amie, comme on agite un drapeau blanc.

Colin me désigne d'un geste du menton. Je m'extirpe à regret du confortable canapé en cuir.

– Salut, Mél, la salué-je, en lui adressant un petit signe de la main.

– Tu as envoyé les papiers à Geneviève Vaillant ? attaque-t-elle en retour.

Mon état d'esprit passe aussitôt de légèrement euphorique à complètement paniqué. Un juron, inhabituel pour moi tant je m'efforce de ne pas suivre l'exemple de mon père, m'échappe.

– Merde !

J'attrape mon panier de pommes vide, affolée.

– J'y vais tout de suite ! Désolée, Colin. Je reviens dès que possible.

– Prenez tout le temps qu'il vous faudra.

S'agit-il d'une formule de politesse ou d'un rejet poli ? J'ai du mal à savoir à quoi m'en tenir avec lui. Raison de plus pour m'efforcer de creuser la question.

– Comment fais-tu ça ? demande Mélanie, soupçonneuse, dès que la porte s'est refermée derrière nous.

– Comment je fais quoi ?

– Colin, explique-t-elle, en inclinant la tête vers la porte. Je crois que je ne l'avais jamais vu sourire.

J'ai du mal à le croire. Le Colin dont j'ai fait la connaissance semble être un tout autre homme que celui dont me parlent les habitants de la Chaumière. J'opte pour la dérision.

– Eh bien, je cuisine. Ce n'est pas ta mère, qui prétend que le chemin vers le cœur d'un homme passe par son estomac ?

Mélanie lève les yeux au ciel. Elle a beau adorer sa mère, leurs opinions en matière de cuisine et de féminisme divergent sensiblement.

– Allez viens, dit-elle, en me prenant le bras. Nous avons du pain sur la planche.

## 8. C'est la fête !

Mélanie m'offre une brillante démonstration de ses redoutables capacités d'organisation. Il est huit heures du soir, nous avons réuni tous les éléments demandés par Geneviève. Si mon dossier est validé, je pourrai commencer à la Tour après-demain. Tout mon corps fourmille d'excitation à cette perspective. L'afflux soudain de projets me donne l'impression d'avoir avalé plusieurs flûtes de champagne d'affilée.

– Je suis crevée, bâille Mélanie, en s'étirant.

Je culpabilise aussitôt. En plus de m'héberger, elle se démène pour moi en prenant sur le temps qu'elle consacre à ses clients.

– Va te coucher, lui conseillé-je, en rassemblant les papiers épars sur la table. Je rangerai.

Mélanie proteste d'une voix éteinte, la tête entre les bras.

– Je ne veux pas aller me coucher. Pour une fois qu'on peut discuter entre copines !

J'éprouve un pincement au cœur. Au lycée, nous étions inséparables. Elle m'a beaucoup manqué quand elle est partie. Personne ne l'a remplacée. Je me suis d'autant plus raccrochée à Daniel.

– On aura le temps de discuter demain, dis-je, en lui serrant la main.

– Ouais, approuve-t-elle en bâillant de plus belle. On a de la marge, avant que tu trouves un appartement. Au prix de l'immobilier dans le coin...

– Je ne compte pas m'incruster non plus. Tu finirais par en avoir marre.

– Ça ne me dérange pas, tu sais, fait-elle, en chassant une mèche de cheveux devant son visage. Que voulait Daniel, au fait ?

Ma nuque s'emperle de sueur. Naïve que je suis, j'ai cru pouvoir éviter le sujet. Mais toute la Chaumière étant au courant, Mélanie l'est forcément aussi. Je cherche du regard le panier de pommes, désormais presque vide, dans un coin de la pièce.

– S'excuser, répondis-je, sobrement.

– Tu l'as envoyé balader, j'espère.

Je hausse les épaules.

– Je lui ai dit que tout est fini entre nous, oui. Je lui ai même rendu le pendentif qu'il m'avait offert.

– Bien, fait Mélanie avec satisfaction.

– L'ennui, dis-je, embarrassée, c'est qu'il ne voit pas les choses du même œil.

– On s’en fout de ce qu’il pense, lance Mélanie, en propulsant à travers la pièce une feuille pliée en avion de papier. Tant qu’il te fiche la paix !

Tout le problème est là. Je doute que Daniel renonce aussi facilement. Or, chacune de ses tentatives est destinée à faire remonter en moi le magma complexe de remords, de souvenirs et d’affection latente que j’éprouve à son égard.

– Avant-hier, je croyais encore qu’il était l’homme de ma vie, rappelé-je. Ça fait bizarre, quand même. J’avais un avenir tout tracé et d’un coup, tout a disparu.

– Et, regarde le chemin parcouru en quarante-huit heures, s’exclame Mélanie, en écartant les bras. Un contrat avec le restaurant le plus prisé de Paris et un sourire de M. Mystère. Joli palmarès.

Son enthousiasme m’arrache un sourire.

– Tu vois tout en rose.

– Déformation professionnelle, riposte-t-elle, d’un ton léger.

– Je ne suis pas encore engagée à la Tour, lui rappelé-je. Rien ne dit qu’ils seront convaincus par mon dossier.

Mélanie hausse les épaules.

– Eh bien, tu trouveras autre chose. Tu as de l’or dans les mains, Gwenn, les propositions ne manqueront pas.

Je fais nerveusement tourner un crayon entre mes doigts. J’aimerais avoir la même certitude. Mélanie attrape une pomme dans le panier posé sur la table, la lance en l’air et la rattrape au vol.

– Et puis, ajoute-t-elle, avec un sourire malicieux, tu dois encore trouver ton prince porteur de la pomme de vie.

Je grimace. Jamais, je n’aurais dû lui parler de l’épisode de la diseuse de bonne aventure. Elle n’a pas fini de me charrier avec ça. Parler du prince charmant à une organisatrice de mariages, c’est agiter un chiffon rouge sous le nez d’un taureau. Elle bondit soudain sur ses pieds.

– Je sais ! s’exclame-t-elle avec un enthousiasme qui chasse toute trace de fatigue de ses traits. Nous allons organiser une fête !

Je laisse échapper un soupir. Je n’ai jamais partagé la conviction de Mélanie que tout peut se régler en dansant.

– Une fête ? répété-je, sceptique. Où ça ?

– Ici. Il faut fêter dignement ton emménagement.

– Je n’emménage pas, dis-je, en protestant. C’est un hébergement temporaire.

– Ça va être génial, me coupe-t-elle. Disons, demain vers vingt heures. Ça te laisse largement le temps de préparer le buffet.

Autant lutter contre le vent. Je répète bêtement :

– Préparer le buffet ?

– Cela te fera un bon entraînement, affirme-t-elle gaiement. Ne t'inquiète pas, je m'occupe des invitations et de tout le reste.

Je ferme les yeux. Ma tête tourne. Le tourbillon continue de m'emporter à son rythme infernal. Tant mieux, au fond. Je n'ai pas envie de me poser ni de réfléchir. Me confronter à de nouveaux défis m'empêche de m'appesantir sur ce que je laisse derrière moi. Je décoche un sourire à mon amie.

– Ça va être génial...

Je n'ai encore jamais organisé de fête dans une laverie. Comme quoi, il existe un début à tout. Il faut dire que la pièce, pratiquement vide, offre suffisamment d'espace pour que tous les locataires y tiennent à l'aise. Tout en disposant mes plats sur les planches à tréteaux recouvertes de nappes en dentelle, généreusement prêtées par Rose, je questionne Mélanie.

– Pourquoi y a-t-il une seule machine à laver ? Il y aurait largement la place pour en installer autant que de locataires.

– Et où ferions-nous la fête ? riposte-t-elle. Sans compter qu'il faut bien pouvoir accéder aux fils à linge.

Lesdits fils traversent la pièce sur toute sa longueur. Mélanie est occupée à les recouvrir de guirlandes et de lanternes en papier. Elle prend visiblement la fête très au sérieux. Pour ma part, je me préoccupe surtout de ce que les locataires vont penser de mes plats. Si je veux les convaincre du bien-fondé d'un service traiteur, c'est ce soir ou jamais. Bien sûr, en vingt-quatre heures, je n'ai pas pu accomplir de miracle. D'autant que je ne connais pas encore assez la ville pour savoir où m'approvisionner en produits frais et en matières premières de qualité. Quant à la cuisine de Colin, disons que si je persiste dans cette voie, je vais devoir investir dans un certain nombre d'ustensiles.

Comme promis, Colin m'a laissé le libre accès à son appartement mais, à ma grande déception, il était absent quand je me suis lancée dans mon entreprise culinaire. Côté bonnes nouvelles, Geneviève Vaillant a téléphoné dans l'après-midi pour m'avertir que je pouvais commencer le lendemain. J'ignore si cette perspective me terrifie ou me ravit.

Adam me tend un verre rempli d'un vin aux reflets pourpres. Son goût fruité, franc et nerveux me surprend agréablement. Je tire même mon petit carnet pour noter ses références. Retranché derrière la chaîne audio, Yacine soigne sa timidité en s'occupant de la programmation musicale. Rose s'efforce de convaincre Renaud d'oublier ses rhumatismes et de lui accorder une valse. L'ambiance est charmante, même en comptant Aristide qui nous observe depuis un coin, les bras croisés sur la poitrine, son horrible chien à ses pieds, guettant d'un œil d'aigle la première infraction au règlement. Il s'adoucit à peine quand je lui porte une assiette de chaussons au bœuf et curry. Sourcils froncés, il assène de petits coups de fourchette au contenu de son assiette, comme si je cherchais à l'empoisonner. Puis, il se décide à goûter. L'effet est miraculeux.

– Quand comptez-vous commencer votre activité de traiteur ? me demande-t-il avec un soudain intérêt.

Comme d’habitude, la nouvelle s’est répandue avant même que je n’aie eu le temps de réfléchir aux détails. Aristide, lui, a manifestement creusé la question.

– Le règlement interdit l’exercice d’une activité professionnelle, souligne-t-il, sa fourchette brandie comme un anathème. Cependant, si vous ne cuisinez que pour les locataires... Sept personnes, cela ne constitue pas vraiment une activité professionnelle, je suppose.

Je me mords la joue pour ne pas sourire à ce sophisme. Il doit vraiment apprécier ma cuisine, pour passer ainsi outre le règlement. Je le prends comme un immense compliment.

– Après tout, que je cuisine pour deux ou pour huit, approuvé-je, cela ne change pas grand-chose. Et puis, tout le monde ne souhaite peut-être pas bénéficier du service.

– Moi, si ! intervient Rose, la bouche pleine. Ces chaussons sont à se damner.

– À notre âge, renchérit Renaud, nous n’avons plus l’énergie pour cuisiner.

– Moi, je n’ai pas le temps, avec mes préparations de cours, assure Adam, pince-sans-rire.

Il ne manque qu’une voix à ce concert. Colin n’est pas reparu depuis la matinée. Pourquoi m’avoir invitée à utiliser sa cuisine, si c’est pour me fuir ? J’ai beau me raconter que cela n’a aucune importance, j’ai l’impression qu’une pierre pèse sur mon estomac.

Au moment où nous abordons le dessert, une odeur de café chatouille mes narines. Je n’ai pourtant pas encore lancé la machine. La voix de Rose me fait sursauter.

– Colin, minaude-t-elle. C’est si gentil de vous joindre à nous.

– J’ai apporté le café, répond-il d’un ton plat.

Il s’avance dans la pièce, un grand carton dans les bras. L’arôme qui s’en dégage me fait venir l’eau à la bouche.

– Du café du Cabanon, se réjouit Renaud. Voilà un homme qui sait soigner son entrée.

Je me reproche de ne pas avoir pensé moi-même à m’adresser à nos voisins. Plus onéreux mais plus facile pour obtenir du café en grande quantité. Je note mentalement de me renseigner sur un éventuel accord tarifaire pour des commandes régulières. Colin distribue les gobelets en carton à la ronde. Mélanie me pousse du coude.

– Invite-le à danser. Je vais dire à Yacine de nous mettre un slow.

– Surtout pas !

Même si je suis bonne danseuse – avec Daniel, nous suivions les cours de M<sup>me</sup> Dorin à Port-Doël, depuis nos 16 ans –, ni le lieu ni l’instant ne me paraissent adéquats. Colin me tire d’embarras en annonçant qu’il ne peut s’attarder en raison de son travail.

– Vous n’avez rien mangé !

Mon cri du cœur le fait sourire. Il s’empare d’une madeleine sur le plateau le plus proche et me lance un « merci », accompagné d’un clin d’œil. L’instant d’après, il disparaît dans l’escalier.

– Toujours aussi sauvage, commente Rose.

– Je me demande... murmure Adam, songeur.

Je retiens ma langue de toutes mes forces. Colin a raison. Les locataires sont adorables mais un peu trop enclins à mettre leur nez dans les affaires qui ne les regardent pas. Moi, j’ai un avantage sur eux. Il ne pourra pas sans cesse s’absenter de chez lui quand j’y serai pour cuisiner.

Nous terminons la soirée par une partie de cartes. Rose nous bat tous à plate couture. Je ne suis pas certaine qu’elle n’ajuste pas les règles au fur et à mesure. Le jeu à peine terminé, Aristide nous prévient qu’il faut ranger le matériel. Et surtout, laisser la salle impeccable.

Nous nous attelons au rangement dans la bonne humeur. Renaud se laisse même aller à siffloter. Je réquisitionne tous les contenants disponibles pour ranger les restes, que je redistribue au gré des demandes. J’ai vu un peu large pour une première fois. En même temps, je voulais proposer le plus vaste choix possible. Pour le quotidien, je proposerai un menu unique, plus facile à cuisiner. Tous les locataires se sont d’ores et déjà inscrits sur ma liste.

– Je monte ces boîtes à Colin, dis-je à Mélanie, alors qu’elle se dirige vers l’ascenseur. Je te rejoins plus tard à l’appartement.

Elle ne répond pas mais son sourire en coin en dit long. Je l’ignore avec dignité. J’ai promis un repas à Colin en échange de l’usage de sa cuisine, je ne fais que tenir ma parole. La lumière s’éteint juste avant que je n’atteigne le palier du premier étage. Je jure entre mes dents. Les autres locataires ayant regagné leur appartement depuis un moment, aucune chance que quelqu’un ne rallume. Or, j’ai les deux mains prises par les boîtes et une confiance très limitée dans les marches irrégulières de l’escalier. Je m’immobilise, hésitant entre appeler pour signaler ma présence et chercher le bouton à tâtons. C’est alors que la porte de Colin s’ouvre. Je m’apprête à l’interpeller quand des intonations féminines me parviennent. Je fronce les sourcils. Cette voix n’est pas celle d’un locataire. Est-ce la raison pour laquelle Colin a séché la fête ? En tout cas, le moment semble mal venu pour une distribution de repas. Je m’adosse donc au mur pour attendre le départ de la visiteuse. Impossible de comprendre ce qu’elle dit tant elle parle bas. Colin répond d’un « au revoir » laconique. Ils ont l’air de se connaître, en tout cas.

C’est le parfum de la visiteuse, plus que sa voix, qui éveille en moi un souvenir. Je serre les boîtes contre moi dans un geste de défense, quand elle s’élance vers l’escalier, dédaignant l’ascenseur. Une main sur la rambarde, elle ne me voit pas dans l’obscurité. Moi, je distingue très bien ses traits dans le rai de lumière qui filtre de la porte de Colin. Qu’est-ce que la future épouse de Lorenzo Battisti peut bien faire ici, à une heure aussi tardive ?

## 9. Siffler en travaillant

La cuisine de la Tour réussit l'exploit de conserver une allure ancienne tout en offrant un confort ultramoderne. J'insère mes carottes dans un coupe-légumes cuivré. Cuivré ! Pour obtenir une couleur pareille, au lieu de l'inox de base, sans parler des rivets apparents, façon premières locomotives, il a dû être commandé sur-mesure. N'est-ce pas pousser le sens du détail un peu loin ? Les clients ne mettent jamais le nez en cuisine, de toute façon.

– Passe-moi le tranchoir, demande Léo.

Le chef cuisinier de la Tour me laisse une large autonomie pour travailler à la préparation du buffet, tout en gardant un œil sur ce que je suis en train de faire. J'attends son verdict avec un peu d'angoisse. Quinze années à la tête de la Tour lui a donné une expérience dont je n'ose même pas rêver. Il est capable, rien qu'à l'odeur, de dire si une sauce tourne mal. Par ailleurs, il gère ses employés de main de maître. Si certains se plaignent parfois du rythme qu'il leur impose ou de son niveau d'exigence, personne ne remet en cause son autorité, ses qualités ou sa conscience professionnelle. Moi, en revanche, tout le monde me regarde de travers. L'équipe ne comprend pas pourquoi Arthur et Geneviève ont embauché une personne extérieure, de surcroît aussi peu expérimentée, pour monter leur nouveau projet. Raison de plus pour faire mes preuves.

– Est-ce que tu connais bien Lara Cissian ?

Ma question, sortie de nulle part, déstabilise Léo. Trop tard pour la ravalier, cependant. Elle me tourne dans la tête depuis que j'ai vu la future mariée sortir de chez Colin, il y a trois jours. Je n'ai pas osé en parler à Mélanie. En tant qu'organisatrice du mariage, apprendre qu'il y a de l'eau dans le gaz ne l'aurait pas ravie. Rose, interrogée, m'a affirmé que Colin, tout comme Adam, reçoit régulièrement de la visite féminine.

– Deux jeunes hommes célibataires, tu penses ! C'est bien normal. À vrai dire, c'est Yacine qui m'inquiète. Ce garçon est d'une timidité malade.

J'ai dû l'écouter discourir pendant plus de dix minutes avant de réussir à m'échapper, pas plus avancée.

– Je la connais en tant que cliente, répond finalement Léo, prudent. Pourquoi ?

– J'ai l'impression...

Je ne peux pas dire « qu'elle trompe son mari ». D'abord, je n'ai aucune preuve. Ensuite, Léo n'est pas du genre à colporter ce genre de ragot, lui qui n'ouvre jamais la bouche sans raison.

– ... qu'elle n'apprécie pas que je sois chargée du buffet, dis-je.

Cela, au moins, c'est la vérité. Les oreilles de Léo virent à l'écarlate sous sa toque.

– Elle espérait que je m'en chargerais, m'avoue-t-il. Mais je ne doute pas qu'elle change d'avis après avoir goûté tes préparations.

Sa confiance me fait chaud au ventre. Loin de me considérer avec suspicion comme le reste de l'équipe ou de me reprocher de lui avoir volé une partie de son travail, il n'a de cesse de me rassurer et de me pousser en avant. Cet homme est un saint. D'après l'équipe, il n'a pas de vie en dehors de la Tour, mais personne n'est parfait.

– Je n'en doute pas non plus, prononce une voix chaude, teintée d'un accent italien, depuis l'entrée.

Léo se raidit. Il déteste que des étrangers, surtout n'ayant pas enfilé la tenue réglementaire, entrent dans sa cuisine. À chaque fois, il nous oblige à désinfecter le sol après leur passage. Et s'ils touchent quoi que ce soit, c'est le drame.

J'esquisse un sourire crispé. Lorenzo est charmant, mais en tant qu'héritier d'un empire comme Pomma d'Oro, je trouve qu'il a beaucoup de temps libre. Il passe me voir tous les jours depuis que j'ai commencé. S'inquiète-t-il à ce point pour le buffet ou, comme sa fiancée, papillonne-t-il avant le mariage ?

– Puis-je vous enlever ? poursuit-il, un beau sourire ultra-blanc aux lèvres.

J'adresse un regard de détresse à Léo mais celui-ci s'acharne sur son morceau de viande, le dos tourné. Sans doute se félicite-t-il de ne pas avoir à gérer les exigences du prince italien.

– Je n'ai pas tout à fait terminé, commencé-je.

– Léo s'en chargera. J'en suis certain, coupe-t-il.

L'assurance de Lorenzo fait davantage que friser l'arrogance, par moments. En même temps, pourquoi hésiterait-il ? Tout le monde se met en quatre pour accomplir ses volontés. Magie de la fortune ! Léo se retourne avec un sourire forcé.

– Vas-y, Gwenn.

Je le déteste de me pousser ainsi dans les bras du grand méchant loup. En même temps, nous travaillons tous deux dans un métier de service où le client est roi. Or, Lorenzo Battisti est un *gros* client. Tant qu'il n'outrepasse pas les bornes, je me dois de sourire et d'écouter ses demandes. Je prends toutefois mon temps pour me changer, espérant, sans y croire vraiment, que Lorenzo se sera lassé dans l'intervalle. Mais il est bel et bien là quand je sors du vestiaire, appuyé contre le mur dans son costume sur-mesure, les yeux rivés à son téléphone portable. Il range toutefois l'appareil dès qu'il me voit.

– Merci de me consacrer un peu de votre temps, me salue-t-il chaleureusement. Puis-je vous

inviter à prendre le thé pour me faire pardonner ?

Mes mains se crispent sur la lanière de mon sac à main. Une invitation à prendre un verre s'approche un peu trop, selon moi, de la limite du cadre professionnel. Mon trouble n'échappe hélas pas à mon interlocuteur. J'ai déjà pu constater que sous ses dehors de play-boy, il dissimule un sens aigu de l'observation et un don certain pour manipuler ses interlocuteurs.

– Vous n'avez pas peur de moi, j'espère ? Je vous jure que je ne mords pas.

De cela, je suis moins sûre. Diriger un empire financier de la taille de Pomma d'Oro, à son âge, ne doit pas être une sinécure. Même s'il en a hérité, il a dû faire ses preuves et dans ce genre de milieu, il faut forcément sortir les crocs. Mon estomac décide soudain de me trahir en grondant. Ma punition pour avoir sauté le déjeuner. Lorenzo éclate de rire.

– Je connais un charmant salon de thé où ils servent du chocolat chaud à se damner.

Mon estomac approuve de nouveau bruyamment. Lorenzo en profite pour s'emparer de mon bras, comme s'il avait peur que je m'effondre soudain d'inanition.

– Je dois vous apporter quelques précisions par rapport au mariage, indique-t-il afin de me rassurer quant au caractère professionnel de notre sortie.

Vaincue, je le suis jusqu'au salon de thé, à trois rues seulement de la Tour. Celui-ci n'étant pas sur mon trajet, je ne l'avais pas encore remarqué. Je ne sors pas assez. À ma décharge, entre mon travail à la Tour et mon activité de traiteur pour la Chaumière, je n'ai pas une minute à moi. L'endroit, tout comme la Tour, joue sur un registre désuet. Mais, alors que la Tour s'inspire des temps médiévaux, le Boudoir d'Alice évoque davantage la Belle Époque, avec ses boiseries claires, ses appliques en forme de clochettes de muguet et ses chromes dorés. Lorenzo me guide d'autorité jusqu'à une table au fond, abritée dans une encoignure.

– Deux formules « Alice », Barbara, s'il vous plaît, lance-t-il à la serveuse avec l'assurance d'un habitué.

Frustrée, je regrette de ne pas avoir pu étudier la carte. C'est ce que je préfère quand je vais au restaurant. Pour me consoler, je me dis que je n'aurai qu'à inviter Mélanie, dans les prochains jours, pour la remercier de m'héberger.

– Voyez-vous, commence Lorenzo en dépliant sa serviette en forme de fleur, il s'agit d'un mariage officiel. Tout ce que nous mettons en place pour ce jour-là relève d'une opération de communication.

Je hoche la tête. Je comprends. Mélanie me rebat les oreilles à propos de l'art délicat de placer les sommités à table sans froisser personne.

– À vrai dire, le mariage tout entier est une opération de communication, poursuit mon interlocuteur. Ma relation avec Lara relève plus de l'accord d'intérêts mutuels que de la passion

dévorante, comprenez-vous ?

Je me concentre sur ma serviette, étudiant avec soin la façon dont elle a été pliée. Je ne suis pas sûre de vouloir comprendre ce que cherche à me dire mon interlocuteur.

- En clair, nous conservons chacun notre liberté sentimentale, conclut-il.
- Fort bien mais en quoi cela me concerne-t-il ? demandé-je, les paumes moites.

Quoi qu'il en dise, ces confidences ne me paraissent pas très professionnelles. La serveuse, habillée en reine de cœur, nous apporte un pichet de chocolat chaud à l'arôme ensorcelant, lui épargnant ainsi de répondre. Lorenzo verse le chocolat avec élégance dans nos tasses ornées de fleurs. Servi juste à température, celui-ci tient toutes ses promesses. Je n'en ai jamais bu d'aussi bon, même au Cabanon. Alors que je m'interroge sur la meilleure façon de soutirer la recette à la cuisinière, la reine de cœur pose devant nous deux chaussons aux pommes dorés.

- Des chaussons aux pommes ? relevé-je.
- Vous n'aimez pas les pommes ? s'inquiète mon chevalier servant.

Cela serait trop long et trop embarrassant de devoir lui expliquer que, depuis la prédiction d'Ondine, le seul fait de prononcer le mot « pomme » me fait aussitôt penser au prince charmant. Quel genre de prince est Lorenzo ? Beau, riche et bien élevé, c'est certain. Trop, pour être vrai ? J'embraye sur la question des chaussons aux pommes car à tout prendre, je la trouve moins risquée que celle de leur mariage.

- C'est original. Je n'en avais encore jamais vu dans un salon de thé.
- N'est-ce pas, approuve Lorenzo. Je suis tombé amoureux de cet endroit la première fois que j'y ai mis les pieds. Je suis heureux qu'il vous plaise également.
- Connaissez-vous bien la propriétaire ? demandé-je, curieuse.

Peut-être qu'il pourrait lui demander la recette pour moi. Après tout, il est le genre d'hommes à qui on ne refuse rien. Il m'adresse un sourire charmeur.

- C'est vous, que j'aimerais mieux connaître !

Mes doigts se crispent sur la porcelaine. Cette fois, il a bel et bien franchi la limite intangible entre vie privée et vie professionnelle. Je pose ma tasse de chocolat pour répondre, d'un ton que j'espère définitif.

- Je ne mélange jamais mes affaires avec ma vie privée, monsieur.
- « Monsieur » ? Vous m'appeliez Lorenzo !

Il feint de prendre un air blessé mais, sous le masque de l'acteur, je devine trop bien les traits de l'homme d'affaires. Que me veut-il, à la fin ? Je campe sur mes positions en priant pour que tout ceci ne finisse pas en catastrophe.

– Uniquement à votre demande. Maintenant, si vous n’avez aucune question d’ordre professionnel à aborder...

Je m’apprête à me lever pour partir mais Lorenzo proteste en désignant mon assiette.

– Vous n’allez pas abandonner votre chausson, tout de même ? Ce serait criminel.

Malheureusement, j’ai toujours l’estomac vide. Et, même s’il a passé les bornes, Lorenzo demeure mon client. L’équilibre entre « poser des limites » et « le vexer au point qu’il ne voudra plus jamais travailler avec moi » est délicat à trouver.

– Soit, dis-je, en plongeant ma cuillère dans la pâte feuilletée. Mais soyons clairs, la nature de votre relation avec votre femme ne me regarde pas.

– Si, riposte-t-il, avec assurance. Vous savez ainsi que votre cuisine devra plaire en priorité aux invités et non à la mariée.

Il se rattrape aux branches. Mais, du moment que la conversation revient sur le terrain professionnel, cela me va. J’objecte néanmoins, anticipant la réaction de Lara.

– Et si votre future épouse n’est pas du même avis ?

– Lara est une professionnelle, réplique Lorenzo, d’un ton sec. Elle sait reconnaître où est son intérêt.

– Bien, capitulé-je.

Je me concentre sur la dégustation du chausson. Parfait, comme le chocolat. La personne derrière les fourneaux est une magicienne. Je dois reconnaître une chose à Lorenzo : un goût très sûr en matière culinaire. Espérons que cela soit de bon augure pour moi !

Mon téléphone vibre deux fois avant que j’aie fini mon assiette. J’y jette un coup d’œil discret. Le premier message vient de Daniel. Rien d’original – « je t’aime, j’espère que tu reviendras bientôt ». Les mêmes mots exactement qu’hier, avant-hier et le jour d’avant. Je le soupçonne d’avoir enregistré un message-type et de l’avoir programmé pour qu’il parte tous les jours à la même heure. Le second message me fait sourire. Colin me demande quel est le menu du soir. C’est son « comment allez-vous ? » à lui. D’habitude, je demande en retour ce qu’il veut manger – point de départ à de longues conversations à demi-mot. Mais cette fois, la présence de Lorenzo me retient. J’ai presque mauvaise conscience alors qu’il ne s’est rien passé entre Lorenzo et moi et qu’a priori, c’est plutôt Colin qui entretient une relation louche avec Lara. Je n’ai pas revu celle-ci à la Chaumière ni osé demander des comptes à Colin mais...

– Vous avez beaucoup de succès, on dirait, commente mon interlocuteur, un sourire aux lèvres.

Il ne s’est pourtant pas privé, de son côté, pour consulter l’écran de son Smartphone dernière génération. Sa volonté de me séduire ne va pas jusqu’à me consacrer l’intégralité de son attention. Ou bien, il s’imagine que cela lui donne un côté « homme d’affaires très sollicité ». Je repousse mon téléphone dans mon sac.

– C'est privé, *monsieur*. Excusez-moi.

Lorenzo lève les mains en signe de reddition.

– J'ai compris, j'ai compris... Puis-je néanmoins vous suggérer de tenir nos réunions de travail ici ? Autant joindre l'utile à l'agréable, n'est-ce pas ?

J'ai encore le goût du chausson aux pommes sur la langue. Croustillant, légèrement caramélisé avec une pointe de cannelle, moelleux et fruité. La gourmandise l'emporte sur la prudence.

– Si vous le souhaitez, capitulé-je.

Après tout, il reste deux semaines avant la répétition. Autant profiter de cet endroit magique. Tant que nous restons en public, cela ne peut porter à conséquence. Lorenzo m'adresse un de ses fameux sourires à dix mille carats.

– Parfait. Demain, apportez-moi plusieurs propositions de buffet en fonction des options dont nous avons discuté.

– Demain /1/2

Je vais y passer la soirée. Je comptais faire les courses pour préparer à manger aux locataires de la Chaumière, mais le ton de Lorenzo est sans réplique. C'est celui d'un homme habitué à être obéi, même et surtout quand il le demande gentiment. Je hoche la tête. Mon esprit galope déjà à cent à l'heure.

– Très bien. Demain, même heure, donc. Merci pour l'invitation, *monsieur*.

Il m'aide à me lever et à enfiler mon manteau puis me tient la porte pour sortir. Je décline son offre de me raccompagner et m'engouffre dans la bouche de métro la plus proche. Vraiment, je ne sais que penser de Lorenzo Battisti. Se comporte-t-il ainsi avec toutes les femmes ou dois-je vraiment me méfier ? Il sait que je n'ai pas le choix, que cette réception doit être une réussite et... *Ah, arrête d'y penser !* m'ordonné-je mentalement. Je ferai de mon mieux pour que le buffet soit inoubliable. Le reste ne m'appartient pas.

## 10. Le miroir magique

Le salon Élane, situé derrière la salle principale de la Tour, peut accueillir une trentaine de personnes entre ses murs tendus de tapisseries anciennes. On y donne des réceptions privées, des anniversaires, des enterrements de vie de jeunes filles. Aujourd'hui, ce sont mes productions qui s'étalent sur les planches montées sur des tréteaux, tout autour de la pièce. Lorenzo déambule de l'une à l'autre, sans se presser, seul. Je n'ai pas revu Lara depuis le premier jour. À croire qu'elle se moque de son propre mariage. Nerveuse, je ne cesse de jeter des coups d'œil en direction de la porte. Geneviève Vaillant a promis de se joindre à nous mais elle est en retard.

– Délicieux, me lance Lorenzo avec un clin d'œil.

Pourquoi ai-je l'impression qu'il ne parle pas de ma tartelette aux tomates confites ? Avec lui, tout me paraît à double sens. Il me trouble plus que je ne le souhaiterais, sans que je ne parvienne à démêler si cela est dû à son charme naturel ou à l'idée qu'un homme qui fait régulièrement la Une des magazines people s'intéresse à moi. Le syndrome de Cendrillon a encore de beaux jours devant lui ! Cependant, il est hors de question que je me laisse prendre à ce petit jeu. Je m'occupe de son buffet de mariage, point final.

– Parfait, rétorqué-je, sur un ton professionnel. Si vous en avez terminé...

– Je peux vous inviter à dîner ?

Son ton à mi-chemin entre gentillesse et séduction, un poil moqueur, me donnerait presque des scrupules à répondre « non ». Je me contente de secouer la tête en souriant comme une idiote.

– J'aurai essayé, soupire-t-il, en feignant un sentiment de déception disproportionné. Si vous changez d'avis, vous savez où me trouver.

Je possède effectivement une collection de ses cartes de visite – une couleur différente pour chaque jour de la semaine –, qu'il insiste pour me donner à la fin de chacune de nos rencontres. Sans doute, par peur que je n'aie égaré les précédentes.

– Je m'en souviendrai, dis-je, en réarrangeant les muffins salés sur leur plateau.

– Avez-vous déjà terminé ? résonne la voix de Geneviève Vaillant depuis l'entrée de la salle.

Elle examine d'un œil critique les plateaux à peine entamés. Mes paumes se couvrent soudain de sueur. Lorenzo saisit une rose en radis sur un plateau.

– Tout est excellent mais trop copieux pour un seul homme.

– Votre fiancée ne vous accompagne pas ?

À la place de Lorenzo, je rentrerais sous terre devant le ton employé par M<sup>me</sup> Vaillant – toujours

poli, pas ouvertement réprobateur mais assez subtilement glacial pour geler le cœur d'un homme. Le prince de la restauration lui oppose un sourire étincelant.

– Lara avait hélas d'autres obligations. Elle se fie à mon jugement.

– Fort bien. Dans ce cas, si vous pouviez passer à mon bureau, j'ai quelques documents à vous faire signer.

Je retiens un soupir de soulagement. S'ils signent, alors les choses doivent être en bonne voie pour le mariage et, par conséquent, pour mon buffet. Du moins, je l'espère. Rien n'est certain tant que je n'ai pas passé l'épreuve de démonstration. Je croise discrètement les doigts de ma main gauche derrière mon dos jusqu'à ce que la porte se referme derrière eux. Ouf ! Je respire mieux en l'absence du séducteur de service. Geneviève Vaillant est l'une des rares femmes que je connaisse qui semble immunisée contre son charme. Mes collègues de travail, elles, ne parlent que de lui.

Il est temps de ranger la salle. Je jette à regret les mets non consommés afin de respecter les normes sanitaires. Si j'avais su que Lorenzo venait seul, j'aurais prévu moins. Geneviève m'avait laissé entendre qu'il y aurait plusieurs convives mais il y a dû avoir des changements de dernière minute. Ce mariage m'apparaît de plus en plus bizarre. De son côté, Mélanie n'a également que Lorenzo comme interlocuteur. Manifestement, il veut tout contrôler seul. Ni famille ni ami. Cet homme me semble bien seul. Mais après tout, me dis-je, en me dirigeant vers le métro, ce n'est pas mon problème.

En chemin, je m'arrête au Cabanon. Jérémy trône derrière le comptoir, toujours aussi massif et impressionnant. Son visage s'éclaire à ma vue, révélant une dentition bien moins blanche que celle de Lorenzo.

– Princesse, tu apportes les gâteaux ?

En moins de deux semaines, nous sommes passés du stade d'inconnus à celui de familiers. Je me fournis quotidiennement en café chez eux et en échange, je leur apporte parfois des pâtisseries, pour compléter leur carte. Toutefois, je n'ai pas revu la patronne depuis sa fameuse prédiction. Je n'ai affaire qu'à Jérémy ou à sa collègue, Rita, qui n'ont pas autorité pour décider d'un partenariat.

– Je dois d'abord passer à la Chaumière, expliqué-je à Jérémy, mais je n'y arriverai pas sans un café.

Si le chocolat au Boudoir d'Alice est délicieux, il n'a pas le pouvoir énergisant de ma boisson préférée. Or, il me reste encore beaucoup à faire. Avec un grand sourire, il pose sur le comptoir un gobelet de mon cru préféré ainsi qu'un miroir de poche. J'attrape le premier avec précaution et lance un regard interrogatif en direction du second.

– Cadeau de la patronne, m'explique Jérémy, en haussant les épaules. Si tu crois à ce genre de trucs, il se ternit en présence de ceux qui te veulent du mal.

Décidément, Ondine nourrit une étrange passion pour la divination. Je retourne le miroir entre mes

doigts. Il n'a rien d'extraordinaire. On dirait la camelote que vendent les marchands à la sauvette sur les quais. Côté face, un banal miroir ; côté pile, une pomme maladroitement gravée sur l'aluminium. S'il ne tenait qu'à moi, l'objet filerait directement à la poubelle, mais je ne veux pas vexer la maison. Je le glisse donc dans mon sac en remerciant. Puis, le gobelet de café à la main, je me dirige vers la porte.

J'occupe la plus grande partie du réfrigérateur de Colin, une étagère dans celui de Mélanie, plus un placard chez le premier pour ce qui peut se conserver à l'air ambiant. Il devient urgent que je trouve un local plus adapté à mon activité. D'un autre côté, cuisinant pour la Chaumière, me trouver sur place est bien plus pratique. Sans parler du plaisir que je tire de mes visites chez Colin. L'étrange attirance que j'éprouve pour lui, depuis le premier jour, ne se dément pas. Cependant, il ne semble rechercher que mon amitié, ce qui, aux dires de Mélanie, est déjà énorme. Ma situation étant encore précaire, je m'en contente fort bien.

Ignorant l'ascenseur, je m'engage dans l'escalier malgré l'absence de lumière. Dans un coin de ma tête, je note d'en parler à Aristide. Les ampoules semblent claquer à un rythme surnaturel. La porte palière de Colin est entrouverte. Des éclats de voix me parviennent. Je m'immobilise sur l'avant-dernière marche. Lara, encore ! Je n'ai aucune envie de croiser la future mariée. Prudemment, je fais un pas en arrière, mais une remarque de Colin accroche mon oreille.

- ... mariage de convenance.
- Ne me dis pas que tu es jaloux, rétorque Lara, méprisante.

Le cœur battant, je crispe mes doigts autour du gobelet de café. Moi non plus, je ne veux pas qu'il soit jaloux. Je ne veux pas que Lara compte pour lui.

- Tu connais le mannequinat aussi bien que moi, poursuit Lara. Mon temps est compté.
- ... d'autres solutions... répond Colin, de l'intérieur de l'appartement.
- Travailler ? Bien sûr. Mais pas sans filet de sécurité. Sans vouloir te vexer, je ne tiens pas à devoir quitter mon loft pour un immeuble obscur, peuplé de personnes louches.

Je serre le gobelet de café contre moi. Des personnes louches ? Elle parle de la Chaumière ? Les locataires sont sans doute un peu excentriques par certains côtés, mais toujours moins louches que ceux qui concluent un mariage arrangé. Cette soudaine poussée protectionniste me surprend moi-même. J'en suis venue très vite à considérer la Chaumière comme mon foyer. Je n'entends pas la réponse de Colin mais, visiblement, elle déplaît à Lara,

- Tu m'emmerdes, Coco, lance-t-elle, irritée. Je préfère quand ta bouche est occupée à autre chose qu'à parler.

Sur quoi, elle claque la porte si fort que tout l'immeuble tremble. Je n'ai pas le temps de réagir qu'elle est déjà sur moi. Nos regards se croisent dans la pénombre. Le bloc de sécurité du palier éclaire suffisamment pour que je parvienne à distinguer les traits de son visage. L'odeur sucrée de son parfum couvre celle du café. Je me cramponne au gobelet comme à une bouée de sauvetage.

– Alors, on espionne ?

J'ouvre la bouche pour protester mais ma voix reste bloquée au fond de ma gorge. Elle me fascine comme le serpent fascine la souris qu'il s'apprête à manger. Son index laqué rouge sang pointe vers ma poitrine.

– Tu crois que j'ignore ton petit jeu avec Lorenzo ?

Je referme la bouche, muette d'indignation. Elle m'accuse de draguer son fiancé ? Mais c'est *lui* qui me cherche !

– Laisse-moi te dire une bonne chose, souffle-t-elle. Il s'amuse peut-être avec toi, tout comme je m'amuse avec Coco, mais c'est moi qu'il s'apprête à épouser !

Un torrent d'émotions contradictoires traverse mon esprit. Bizarrement, c'est la plus futile qui surnage. « Coco »... Quel surnom ridicule ! Un rire silencieux secoue mes épaules. Lara se raidit puis prend une grande inspiration. Je me fige, m'attendant presque à recevoir une gifle.

– Reste à ta place, se contente-t-elle de lâcher, avant de descendre l'escalier.

J'attends que la dernière bouffée de son parfum se soit dissipée avant de me remettre à respirer. Le café tiédit entre mes doigts. Je contemple la porte fermée de Colin. L'excitation que je ressentais à l'idée de lui parler s'est évanouie en même temps que le parfum de sa visiteuse. Que fabrique-t-il au juste avec Lara ? Lorenzo sait-il ce qui se passe entre eux ? Je ne veux pas être impliquée dans cette histoire. L'attitude de Lorenzo me met déjà assez mal à l'aise comme ça. Je suis venue à Paris pour fuir un vaudeville, pas pour me lancer dans un autre. Le travail avant tout. Là, au moins, je suis dans mon élément. Je ne veux rien savoir des arrangements entre les futurs mariés. Quant à Colin... Mes doigts se crispent sur le gobelet de café. Colin me trouble depuis notre première rencontre alors que j'en sais si peu à son sujet. La voix de la raison me dicte de m'éloigner.

Sur une impulsion, je sors de mon sac le miroir offert par Jérémy.

– Miroir, mon beau miroir, Colin est-il dangereux pour moi ?

Mais la surface du miroir demeure lisse et brillante. Je le range avec un soupir. De toute façon, si ça marchait, ça se saurait... Je décide de monter boire mon café chez Mélanie. Les pâtisseries attendront. J'ai besoin de réfléchir, de laisser mes sentiments de côté et de reprendre le contrôle de mon existence. Compatissantes, les marches de l'escalier s'abstiennent de grincer tandis que je regagne mon étage.

# 11. Quel beau jour, vraiment

Je me redresse dans mon lit, droite comme un « i », à la première sonnerie du réveil. Un grognement hargneux me parvient depuis la chambre de Mélanie. Je m'empresse d'imposer le silence à l'engin. La réception-test doit avoir lieu dans la soirée. Pour Mélanie, aucune raison de se lever tôt. Moi, je me serais levée à trois heures du matin si Léo avait accepté de m'ouvrir les portes de la Tour à cette heure-là. Je n'ai pas droit à l'erreur.

Après avoir enfilé le peignoir orné de pommes de Mélanie sur l'unique pyjama que j'ai emporté avec moi, je me dirige vers la lingerie pour y récupérer ma tenue de travail. N'en ayant qu'une, je n'ai d'autre choix que de la laver chaque soir en rentrant. Mélanie me serine qu'une partie de shopping s'impose, mais je n'ai pas une minute à moi, avec la préparation du buffet. Après le mariage, peut-être. Je me rends compte que je repousse le moment fatidique, tout comme celui de me chercher un appartement. Un jour, il faudra bien que je me pose pour dresser le bilan. Mais pas tout de suite.

À cinq heures du matin, je ne compte pas croiser quelqu'un dans les escaliers. Je démêle vaguement mes cheveux en passant les doigts dedans et bâille à m'en décrocher la mâchoire en entrant dans la lingerie. Au même instant, le caniche du concierge sort de derrière la machine comme un diable de sa boîte pour m'aboyer dessus. Je dérape sur la serpillière posée devant la porte, me rattrape de justesse au mur et suis soudain retenue par une main secourable, celle de la dernière personne que j'ai envie de croiser en pareille tenue.

– Bonjour Gwenn, me salue chaleureusement Colin. Te voilà bien matinale.

Sur la défensive, je serre ma robe de chambre pelée contre moi.

– Je me lève tous les jours à la même heure. Et toi ?

Il hausse les épaules, faisant rouler ses muscles sous le simple tee-shirt blanc qu'il porte. Je concentre mon attention sur la machine à laver pour ne pas me laisser distraire. Le chien a cessé d'aboyer mais tourne autour de nos mollets en grondant.

– Insomnie, commente brièvement Colin, repoussant l'animal du bout de son chausson, qui, je le constate avec plaisir, est troué au bout.

– Désolée, dis-je, compatissante. Pas de soucis, j'espère ?

En même temps, nous nous voyons tous les jours. Il m'en aurait parlé... Ou pas. Je n'ai jamais abordé la question de Lara, par exemple. Et, de son côté, il m'a confié très peu de choses sur sa vie privée. Je connais sa couleur préférée, le vert, ses séries favorites – il éprouve un penchant étrange pour tout ce qui se déroule dans le milieu médical –, ses petites manies, comme empiler ses livres en

tours branlantes au lieu de les ranger sur des étagères, et son sens de l'humour très *british*, mais rien au sujet de sa famille, de son enfance ou de ses amis, si toutefois il en a. J'ignore même quel genre de livres il écrit. Il éternue avant de me rassurer d'un sourire.

– Tout va bien. Au fait, c'est le grand jour pour toi, aujourd'hui, non ?

Il n'a pas oublié. Ce constat me fait chaud au cœur. J'ai beau lui en avoir parlé, j'ignorais s'il avait enregistré l'information. Il semble parfois être tellement ailleurs. Je hoche la tête en souriant.

– J'ai une idée, poursuit-il, en abandonnant son chausson au chien, lequel se retranche derrière la machine à laver avec son butin. Et, si je t'invitais à dîner quelque part pour fêter ça ? Tu l'as bien mérité, il me semble.

Je manque de lâcher les vêtements que je viens de récupérer sur le fil. Colin, m'invite à dîner ? S'ils l'apprennent, les locataires de la Chaumière en feront des gorges chaudes durant des semaines entières. D'un autre côté, je préfère largement sa compagnie à celle de Lorenzo. Évoquer le prince italien m'amène fatalement à penser à sa future femme. Mon euphorie retombe comme un soufflé. Quel rôle joue Lara dans tout cela ? Elle m'a bien fait comprendre que je n'ai pas intérêt à marcher sur ses plates-bandes. Et, Colin... ma foi, c'est l'occasion de lui poser la question en face. Je me suis assez caché la tête dans le sable.

– C'est très gentil, le mercié-je. Je ne sais pas à quelle heure je termine mais...

Colin pose une main sur mon bras. La chaleur de sa peau irradie à travers le tissu de mon peignoir. La mienne se met aussitôt à crépiter d'énergie sexuelle. J'en oublie de respirer.

– Gwenn, nous devons parler, déclare-t-il d'un ton grave. De Lara, notamment.

Mes joues se mettent à chauffer. Lara a dû évoquer notre accrochage dans l'escalier, l'autre jour. La cafardeuse ! Peut-être me suis-je réjouie trop tôt de cette invitation. Vise-t-elle à acheter mon silence ?

– Je... euh...

– Mademoiselle Erc'h !

Je sursaute en poussant un petit cri. Cette histoire me met les nerfs en pelote. Néanmoins, la distraction arrive à point nommé. Je me tourne vers notre concierge. Ses rares cheveux gris dressés sur la tête, vêtu d'une robe de chambre à gros carreaux bruns et jaunes enfilée de travers sur son pyjama, l'air plus maussade que jamais, il me ferait peur si je le croisais seule dans l'escalier.

– Oui ? couiné-je.

– Vos pommes sont arrivées ! lance-t-il en mâchant ses mots.

Colin est saisi d'une crise d'éternuements. Je me frotte les yeux avant de répéter.

- Pardon, j'ai cru entendre « pommes ».
- C'est exactement ce que j'ai dit, postillonne Aristide. Elles encombrant le hall.

Cette conversation n'a ni queue ni tête. Je me défends mollement.

- Mais, je n'ai pas commandé de pommes !
- Ben, elles sont là, en tout cas.
- Qu'est-ce que c'est que cette histoire, encore ?

Je suis Aristide jusqu'au hall de l'immeuble. Son caniche râpé renifle effectivement un empilement de cagettes. Une odeur familière me fait monter l'eau à la bouche. Elle me renseigne également sur la provenance des fruits : Daniel. J'hésite entre admirer sa persévérance et déposer plainte pour harcèlement. Attrapant au hasard une pomme dans le premier cageot, j'en croque un morceau. Sa saveur, fraîche et sucrée, me donne soudain la nostalgie de Port-Doël, de la vie douce et paisible dont j'ai toujours rêvé. Me lever avec le soleil, marcher pieds nus dans le jardin pour aller chercher mes œufs, prendre mon temps pour préparer le petit-déjeuner, embrasser mon amoureux au saut du lit... Je repose la pomme comme si je m'étais brûlée.

- Le camion de livraison est reparti ? demandé-je.
- Oui, grogne Aristide, et moi je vais me recoucher. Débrouillez-vous pour débarrasser mon hall.

La porte de la loge me claque au nez.

- Charmant.
- Ceci t'est adressé, me dit Colin, en me tendant une enveloppe, un mouchoir sous le nez pour contenir un nouvel éternuement.

Son visage s'est refermé pour m'opposer les mêmes traits impassibles que ceux qu'il offre au monde. Je soupire intérieurement en m'emparant du courrier. Daniel utilise le même papier à lettres depuis le lycée, preuve qu'il n'écrit pas souvent. En même temps, quel besoin aurait-il eu de m'écrire lorsque nous habitons à quelques centaines de mètres l'un de l'autre ? Agacée, je glisse l'enveloppe bordée de petites pommes stylisées dans la poche de mon peignoir. Mon ex-fiancé se fait une idée très particulière d'un cadeau de réconciliation. En même temps, je trouve ça mignon. Enfin, je trouverai ça mignon quand j'aurai trouvé qu'en faire.

- Il n'y a qu'à les mettre dans la lingerie, propose Colin, devant mon embarras. Il y a la place.

Au moins, il ne me plante pas là comme Aristide, même s'il n'a toujours pas l'air ravi. J'acquiesce à sa proposition avec reconnaissance. Porter plusieurs cagettes de pommes n'entre pas dans mon programme de la matinée. Je suis en sueur quand nous terminons et plutôt en colère contre Daniel. Subtilisant la craie que nous utilisons pour remplir le tableau d'utilisation de la lingerie, j'écris en grandes lettres sur le carrelage au mur, au-dessus des fruits maudits : « Servez-vous ! » Aristide va râler parce qu'on ne doit pas écrire sur les murs mais tant pis.

- Au moins, nous n'aurons pas besoin d'acheter des pommes avant un moment, commente Colin.

Il s'efforce de garder l'air impassible mais quand nos regards se croisent, une fossette creuse sa joue. Soulagée, j'éclate de rire. Je retrouve ce sens de l'humour que j'apprécie tant chez lui.

– Attends-toi à retrouver des pommes dans les prochains menus traiteurs, l'avertis-je.

Le coucou posé sur le mur du fond jaillit de sa boîte pour nous informer qu'il est cinq heures et demie. Je vais vraiment être en retard. Je cherche ma tenue de travail du regard. Ne me dites pas que je l'ai posée sous un cageot... Non, elle se trouve sur le lave-linge. Je m'en empare comme si elle allait prendre feu.

– Pas de panique, la Tour ne va pas se changer en citrouille, s'amuse Colin, devant mon affolement.

– Facile à dire, toi tu travailles chez toi, lui fais-je remarquer.

– Gwenn, tout va bien se passer, affirme-t-il d'un ton rassurant. Depuis que je te vois cuisiner, tu n'as jamais raté un seul plat.

– Il suffit d'une fois. Un fournisseur en rupture de stock, une panne d'électricité, une sauce qui refuse de prendre... Et puis, c'est un banquet de luxe.

M'attrapant le bras, il me serre brièvement contre lui. Je respire assez longuement son odeur pour que tout le reste devienne flou dans mon esprit. Pourquoi ai-je paniqué, déjà ?...

– Je passe te chercher à dix-neuf heures, chez Mélanie, dit-il, en me relâchant.

J'ai l'impression de sortir d'une longue douche chaude et délassante. Je hoche la tête, l'esprit encore embrumé. Colin a raison, tout va bien se passer.

– Écœurant, commente Lana, en rejetant le canapé de pain d'épices à la méditerranéenne, qu'elle n'a fait qu'effleurer du bout des lèvres.

– Délicieux, la contredit Lorenzo, en léchant son index ostensiblement.

Autour d'eux, les invités hésitent à prendre parti. Si j'en juge par la façon dont ils ont pillé le buffet, je parierais qu'ils penchent plutôt du côté de Lorenzo. Seulement, Lara incarne le bon goût. Il ne faudrait pas paraître trop *vulgaire* en appréciant des mets populaires. Je serre les poings. Depuis le début de la répétition, le même schéma se répète. Lara critique absolument tout tandis que Lorenzo juge tout merveilleux. Léo pose la main sur mon épaule.

– Respire, me conseille-t-il, apaisant. Ça se passe toujours comme ça. Les futures mariées sont nerveuses, rien ne trouve grâce à leurs yeux. Et encore, celle-ci n'est pas accompagnée de sa mère. Je crois que ce sont les pires.

– N'empêche, protesté-je, elle va nous faire perdre le contrat, comme elle y va.

– Son futur époux apprécie. Et, c'est lui qui paye.

Je n'ai pas l'habitude d'entendre ce genre de remarques cyniques dans la bouche de Léo. A-t-il raison ? Lorenzo peut-il imposer son choix contre l'avis de sa fiancée ? Cela augurerait mal de leur mariage. Justement, la confrontation est en train de virer au vinaigre.

– Tu es de mauvaise foi, accuse Lorenzo.

– Et toi, tu biaises. Ose prétendre que tu ne t'intéresses pas davantage à la plastique de la cuisinière qu'à ses plats !

Mon visage s'empourpre. Léo s'empresse de me tirer en arrière pour me soustraire à la vue des invités. Lara a parlé assez fort pour que toute la salle l'entende. Un silence inconfortable plane durant quelques secondes avant que les conversations ne reprennent, ponctuées de rires forcés. Les futurs mariés poursuivent la leur à l'écart, assez près de l'entrée de la salle pour que leurs voix me parviennent clairement. J'essuie mes mains moites à mon tablier. Si Lara me prend encore à écouter en douce... mais, pour rejoindre la cuisine, il faudrait que je passe devant la porte et je n'ai aucune envie d'être prise à partie dans la dispute.

– Écoute, commence Lorenzo, d'un ton froid, bien éloigné de ses habituelles intonations charmeuses. J'ai passé suffisamment de temps comme ça à l'organisation de ce mariage.

– Tu veux dire à draguer la cuisinière, lui renvoie Lara sans désarmer.

– Et quand bien même ? admet-il avec une légèreté qui me donne des sueurs froides. Nous avons un accord à ce sujet, non ? Je ne te demande pas qui tu vas rejoindre chaque soir.

– C'est le mélange des genres qui me gêne, explique Lara, d'un ton pincé.

– Je ne vois pas pourquoi. D'ailleurs, pour ta gouverne, je ne couche pas avec elle.

Heureusement, Léo a pu rejoindre la cuisine après m'avoir abandonnée dans mon recoin, à côté des toilettes. Je suis tellement rouge que je brille dans le noir.

– La cuisine est parfaite, reprend Lorenzo, du même ton sec, bizarrement dépourvu d'accent. Changer maintenant prendrait trop de temps, pour un résultat incertain.

– Alors, demande que le chef se charge du buffet, comme c'était prévu à la base.

– Je n'ai pas à me mêler de l'organisation interne de la Tour, rappelle-t-il sèchement. Et, le chef n'est pas un spécialiste des buffets, contrairement à Gwenn.

– *Gwenn*, relève Lara, méprisante. Tu l'appelles par son petit nom ?

– Ne sois pas stupide. Qu'est-ce qui te prend ? s'agace Lorenzo. Il me semble pourtant que les bases de notre arrangement sont claires. Si tel n'est pas le cas, nous pouvons encore annuler.

Un silence pesant écrase le hall. Je me fais toute petite derrière la plante en pot et prie de toutes mes forces pour que personne n'ait envie d'aller aux toilettes pendant la dispute.

– Annuler ? répète enfin Lara d'une voix sourde. Il est un peu tard. Nos invités n'apprécieraient pas. Sans parler d'un certain nombre d'engagements ultérieurs.

– Je suis d'accord avec toi, réplique son fiancé, glacial. Alors, pourrions-nous, s'il te plaît, éviter de nous focaliser sur un détail ?

C'est peut-être un détail pour lui mais moi, je joue ma place. Je serre si fort les dents que ma mâchoire me fait mal. Lara hausse les épaules.

– Un détail sans doute, mais susceptible de tout faire capoter. Cette fille est une débutante. De

plus, persister à t'afficher avec elle risque de générer un « bad buzz » à propos du mariage.

- M'afficher... s'offusque Lorenzo, parce que nous sommes allés discuter dans un salon de thé ?
- Allons, Lo ! Tu sais très bien comment ça marche.

De derrière la plante verte, je retiens un rire nerveux. Décidément, Lara a un goût prononcé pour les surnoms ridicules. Lorenzo tire sur les pans de sa veste d'un geste qui trahit un certain agacement.

- Si tu avais daigné participer aux réunions préparatoires, il n'y aurait nulle ambiguïté.

Lara porte une main à sa bouche comme pour se ronger les ongles, mais elle s'arrête au dernier instant en voyant son vernis laqué.

- Je te l'accorde. Je me suis laissé déborder par mes obligations. Cela n'arrivera plus.

– Bien, se réjouit Lorenzo, une pointe d'accent réapparaissant dans sa voix. Nous sommes donc d'accord ?

- Nous le sommes, concède Lara.

Lorenzo la prend par le bras pour la ramener dans la salle. J'en profite pour me glisser discrètement dans les toilettes, histoire de me fournir un alibi. Mon cœur bat très fort. Je pourrai remercier Lorenzo si je suis définitivement engagée. Il a habilement manœuvré sa fiancée... ou l'inverse. En réalité, je ne comprends toujours rien à leur relation. Au fond, peu importe. Ils vont rentrer en Italie après le mariage et je n'entendrai plus parler d'eux.

En sortant des toilettes, je tombe sur Arthur Vaillant, tout sourire. Il broie ma main droite entre les siennes tout en secouant mon bras de haut en bas.

- Mes félicitations, Gwenn. Bienvenue dans l'équipe !

- Vous passerez me voir demain afin que nous mettions les papiers à jour, me demande sa femme.

Je suis engagée. J'ai soudain l'impression de respirer de l'oxygène pur. La tête me tourne. Il va me falloir du temps pour réaliser. Après le coup du sort qui m'a fait quitter ma ville natale, on dirait que ma vie s'est transformée d'un coup de baguette magique. Avec Mélanie dans le rôle de la bonne fée. C'est dans un état second que j'accompagne mes patrons pour saluer les invités et recueillir les félicitations générales, hormis celles de Lara. J'ai l'impression de vivre un conte de fées. Au fond, qui a besoin d'un prince ? Il suffit de travailler dur pour obtenir un *happy end*.

## 12. Un homme comme les autres

Dix-neuf heures dix. Je tourne en rond comme une lionne dans l'appartement. J'ai eu le temps de me changer, de prendre une douche, d'établir le menu traiteur de la semaine prochaine, de contacter trois fournisseurs et d'envoyer un message de remerciement à Daniel au sujet des pommes, tout en le priant fermement de ne plus m'envoyer de livraison non sollicitée. Mélanie a laissé un mot pour m'avertir qu'elle rentrera tard. Elle ignore que je dois sortir avec Colin. Du moins, je l'espère car si quelqu'un, à la Chaumière, est au courant, c'est qu'il a écouté aux portes. Dix-neuf heures quinze. Je me demande s'il n'a pas laissé tomber. Cela serait bien dans son caractère réfractaire à quitter son cocon douillet. À quoi est-ce que je m'attendais, aussi ?... La sonnerie de la porte interrompt mes réflexions. Je sursaute si fort que la pomme que je triturais machinalement m'échappe des mains pour rouler sous le canapé. Je l'y abandonne pour courir ouvrir.

– Colin, je suis presque prête, je...

Un coup d'œil à son costume coupe net la suite de ma réplique. Rasé de près, chemise blanche et veste noire, il ressemble à un mannequin. Je regrette aussitôt de ne pas m'être achetée une robe neuve plutôt que d'enfiler celle que je ressors à chaque grande occasion depuis mon Bac. Il m'enveloppe pourtant d'un regard appréciateur.

– Tu es parfaite, affirme-t-il d'une voix vibrante.

Mon cœur part aussitôt à cent à l'heure. Je me répète qu'il se montre simplement poli, dans l'espoir de me calmer.

– Félicitations pour le poste, au fait, ajoute-t-il, en me tendant un bouquet.

Toute la Chaumière était au courant avant même que je ne fusse rentrée. L'écho a dû lui en parvenir. J'attrape les fleurs à deux mains, l'émotion me rendant maladroite. L'arrangement rond, piqué de rouge et blanc, ressemble à un bouquet de mariée. Je dissimule mon trouble en me mettant en quête d'un vase.

– Où va-t-on, au fait ? demandé-je par-dessus mon épaule. Je ne suis pas très habillée.

– Ne t'inquiète pas, me rassure-t-il. Rien à voir avec la Tour. Ça va te plaire.

Je prends une grande inspiration avant d'enfiler mon manteau et mes chaussures.

– Tu as conscience que tous les locataires vont nous observer dans les escaliers ? demandé-je, nerveuse.

– Ils auront de quoi discuter un moment, répond Colin, insouciant. Il faut bien qu'ils s'occupent.

Il me fait passer devant lui pour descendre l'escalier. Ma peau fourmille sous les regards

inquisiteurs que je devine derrière les portes closes. Demain, la tournée de distribution des plats traiteur risque de donner lieu à de nombreuses questions. Rose a accepté de s'en charger pour ce soir mais elle espère un compte-rendu complet en échange.

Comme s'il sentait ma nervosité, Colin fait rouler la conversation en terrain léger durant le trajet, jusqu'à notre destination à trois arrêts de métro. Nous rions ensemble des affiches publicitaires placardées dans les couloirs. Nous nous arrêtons pour écouter un jeune guitariste plutôt doué et comparons le contenu de nos playlists. Colin a un don pour rendre passionnant n'importe quel sujet, y compris la campagne de stérilisation des pigeons menée par la Ville de Paris. Pas étonnant qu'il soit devenu écrivain.

Nous sortons du métro par une de ces bouches style Art Nouveau dont je raffole. À quelques pas de là, une rotonde en fer forgé se blottit sous les platanes en bourgeons. Un vent froid me balaie les jambes. Je frissonne, peu habituée à porter une robe. Colin éternue à plusieurs reprises. Alors que nous approchons, un chaud parfum d'épices fait gronder mon estomac. Colin glisse son bras sous le mien pour me guider. Des lettres déliées, encadrées de deux jeunes femmes en tenues résolument florales, annoncent « Chez Odile ».

– Je ne connais pas du tout, dis-je, en m'accrochant à mon cavalier.

– La clientèle est essentiellement constituée d'habitues, qui gardent jalousement le secret de l'adresse, m'explique Colin avec un clin d'œil complice.

– C'est quel style de cuisine ? Ça sent bon, en tout cas, m'exclamé-je.

J'ai pourtant baigné dans les odeurs de nourriture toute la journée mais je me sens soudain revigorée... et curieuse.

– Je crois que la patronne mélange un peu toutes les influences, répond Colin, en m'ouvrant la porte. Le résultat en vaut la peine, crois-moi.

Des plantes grimpantes s'élancent à la conquête de chaque pilier de la salle. Elles se rejoignent sous la voûte arrondie pour former une tonnelle verte féerique. Au fond de la salle, l'eau d'une fontaine rebondit de vasque en vasque avant de rejoindre une grande cuve en cuivre. Des lumières tamisées illuminent les vitraux extérieurs. À l'intérieur, chaque table est isolée par des paravents peints de style Art nouveau. Colin se dirige vers l'une d'elle sans attendre que quelqu'un vienne nous placer.

– J'ai mes habitudes, me confie-t-il, en pressant doucement mon bras.

J'ai l'impression de pénétrer dans un univers parallèle. Mes poumons se remplissent d'un air dans lequel se mêlent des parfums de cuisine et de fleurs. Un sourire étire mes lèvres. Cet endroit est pile ce dont j'avais besoin pour me changer les idées.

– En fait, continue Colin, en prenant place face à moi, je viens souvent travailler ici. C'est paisible, ils servent un thé et des pâtisseries à tomber et surtout personne ne me pose de questions.

Je lisse du bout du doigt les plis de la serviette posée devant moi, artistiquement arrangée en forme de lotus.

– Tu n’aimes pas les questions, remarqué-je.

Il éternue avant de répondre.

– J’ai mes raisons.

Son regard cherche le mien puis le retient captif. Il me sourit avec une pointe de gravité qui fait battre mon cœur un peu plus vite.

– Sais-tu garder un secret ?

Mes doigts se crispent sur la serviette. Un secret, quel secret ? Je n’aime pas les secrets mais il s’agit de Colin... Je hoche la tête, brûlant d’en savoir plus à son sujet.

– Eh bien, commence-t-il, tu as probablement déjà lu l’un de mes livres.

J’écarque les yeux. Jusqu’à présent, il s’est montré très évasif au sujet de ce qu’il écrit. Il prétend que cela le gêne dans le processus d’en parler avant d’avoir fini le manuscrit.

– Je ne crois pas, le contredis-je. Je m’en souviendrais. Colin Tournesol n’est pas un nom si courant.

Il secoue la tête.

– Je publie sous un pseudonyme, naturellement.

– Ah...

Je me sens stupide de ne pas y avoir pensé plus tôt. Si tel n’était pas le cas, les locataires de la Chaumière auraient affiché sa bibliographie complète dans le hall de l’immeuble.

– Mon nom de plume, commence-t-il d’un ton empathique.

Nous sommes interrompus par une serveuse qui dépose devant nous deux verres dont les bords sont ourlés de sucre vert. Je lui demande timidement où sont les menus.

– Il n’y en a pas, explique-t-elle. Ce soir, vous avez le choix entre un gombo de poisson et un sauté de dinde au curry.

Je fais tourner la rondelle de citron sur le rebord de mon verre. Pas de carte, c’est culotté, mais si Colin adore cet endroit, il doit bien y avoir une raison.

– Alors, je prendrai un gombo de poisson, décidé-je.

– Et moi, un sauté de dinde, dit Colin. Avec votre cuvée 2011, s’il vous plaît. Ils produisent leur

propre vin, ajoute-t-il en se tournant vers moi. C'est l'une des dernières vignes de Paris.

Je hoche la tête, dûment impressionnée. En même temps, je passe mentalement en revue les patronymes d'auteurs contemporains français relativement connus. Sans grand succès car je lis peu et n'ai jamais eu la mémoire des noms. J'attends donc que la serveuse se soit éloignée pour reprendre prudemment.

- Donc, ton nom de plume...
- Curieuse ? me provoque-t-il.
- Maintenant que tu as commencé à m'en parler, oui.

Il avale une gorgée de cocktail avant de continuer. Nerveux ? Il le cache bien, alors !

- J'écris sous le nom de Nicky Harrisson, avoue-t-il.

Mes yeux s'écarquillent. Nicky Harrisson ? *Tout le monde* connaît ce nom. On trouve ses livres partout et, oui, j'en ai lu quelques-uns. Des romans « feel good », le genre qui vous met le sourire aux lèvres même quand vous avez passé une journée pourrie.

- Pourquoi le caches-tu ? demandé-je spontanément.

À sa place, je serais fière de ce que j'écris. Et puis, il doit être très riche si j'en juge par le succès de ses romans. Que fait-il à la Chaumière ? Colin éternue avant de répondre, un sourire au coin des lèvres.

- J'apprécie de pouvoir sortir m'acheter un café sans provoquer une émeute.

Je m'abstiens de lui faire remarquer que, le plus souvent, c'est moi qui lui monte son café. Au lieu de ça, je m'enquiers :

- Alors, personne ne sait qui est vraiment Nicky Harrisson ?

Mon pouls s'accélère à cette idée. Qu'il ait décidé de me le dire est une grande marque de confiance.

- Personne, en dehors de mon éditeur et de Lara, confirme-t-il.

Mon excitation retombe aussitôt. J'avais oublié Lara. Pour me donner une contenance, j'avale à mon tour une gorgée de cocktail. Il est parfait, à la fois fort et parfumé.

- Je connais Lara depuis très longtemps, poursuit Colin. Avant même de devenir Nicky.
- Vous sortez ensemble ?

Je ne peux pas m'empêcher de poser la question. Pourtant, je n'ai pas envie de connaître la réponse. C'est idiot, je sais bien. Moi, il y a trois semaines, je croyais encore que j'allais épouser Daniel. Et puis, il ne s'est rien passé entre Colin et moi. La jalousie n'a pas lieu d'être. Il hoche la

tête.

– Nous nous voyons toujours, de temps en temps.

– Mais elle va se marier !

Je ne sais pas si c'est ce détail qui me choque le plus ou le fait qu'elle se montre infecte avec moi. Quoi qu'il en soit, je préférerais la savoir à des années-lumière de Colin et ne plus jamais avoir affaire à elle après le mariage.

– C'est un mariage d'affaire, réplique Colin, en haussant les épaules. Tu es au courant, non ?

Est-ce que je rêve ou est-ce qu'une pointe de sécheresse traverse sa voix ? Lara lui a-t-elle tenu les mêmes propos qu'à Lorenzo, m'accusant de draguer son futur mari ? Je fais tourner le pied du verre entre mes doigts.

– Je ne veux pas le savoir, lancé-je. Ce qu'ils font de leur vie privée ne me regarde absolument pas.

– Lorenzo ne te plaît pas ?

Je cligne des yeux. Je ne m'étais pas trompée mais je ne sais pas comment prendre la question. Jusqu'à présent, Colin et moi n'avons jamais franchi les limites de l'amitié. Dois-je comprendre qu'il souhaite davantage ? Et moi, que voudrais-je vraiment ? Rêver du prince charmant de loin ne porte pas à conséquence, mais m'engager dans une relation... Je n'ai pas encore eu le temps d'oublier Daniel. Après une autre gorgée de cocktail, réchauffée par l'alcool, je décide de jouer cartes sur table.

– Si je devais sortir avec quelqu'un, je dis bien si, ce serait avec toi.

Il accuse le coup en buvant le reste de son verre d'une traite. Ses doigts pianotent nerveusement sur la nappe.

– Je ne nie pas que tu m'attires, confesse-t-il à son tour. Cependant, je ne suis pas certain de pouvoir t'offrir la relation dont tu rêves.

– Je ne rêve plus à rien, le détrompé-je. Daniel m'a vaccinée contre les histoires d'amour pour un moment.

– Ondine t'a pourtant prévenue au sujet des princes et de leurs pommes, me rappelle-t-il.

Je regrette encore de le lui avoir raconté.

– Je pense que Daniel est la pomme fade et farineuse, réfléchit-il à voix haute. Et Lorenzo, la pomme clinquante, dure comme du diamant.

– Ça se discute, dis-je pour le taquiner. Nicky Harrison est sûrement riche aussi, non ?

Colin se renverse contre son dossier, visiblement mal à l'aise.

– Sûrement, répète-t-il. C'est pour ça que je préfère être Colin Tournesol.

La serveuse a amené nos plats. Je pique un morceau de poisson sur ma fourchette.

– Un problème avec l'argent ?

– Je ne suis pas une fille vénale. Jamais je ne sortirais avec un homme pour sa fortune. Néanmoins, si moi j'en avais une, je saurais très bien ce que j'en ferais. Me trouver un local pour cuisiner, développer mon activité de traiteur et, pour commencer, prendre mon propre appartement car mon séjour chez Mélanie commence à s'éterniser.

– Je te parle de l'aspect médiatique de la chose, m'explique Colin. Les gens comme Lorenzo s'accommodent de vivre sans cesse sous le feu des projecteurs. Ils en jouent même, à en juger par son arrangement avec Lara. C'est quelque chose auquel je me refuse.

Je hoche la tête. Ça, je peux le comprendre. Je ne me sens moi-même pas très à mon aise quand des journalistes passent à la Tour dans le sillage de Lorenzo. Une question pourtant me taraude l'esprit. Si Lorenzo est la pomme dure comme le diamant, Colin serait-il celle qui me nourrira ? Lâchement, je préfère changer de sujet de conversation.

– Alors, tu connais la patronne, tu crois que tu pourrais lui soutirer des renseignements sur ses recettes ?

La Chaumière est plongée dans l'ombre quand nous rentrons à pied pour prolonger la magie. Pourtant, je suis prête à parier que des paires d'yeux indiscrets nous guettent dans l'obscurité. Colin s'arrête devant sa porte puis se tourne vers moi.

– Eh bien voilà.

Il hésite. Ma peau se couvre de la chair de poule. Bien que nous ayons évité le sujet durant le reste de la soirée, nous savons très bien que nous en sommes arrivés au tournant de notre relation.

– Veux-tu entrer ? se décide Colin.

Cette fois, il ne me parle pas de faire la cuisine. La voix de la raison me souffle de poursuivre mon chemin jusqu'à l'appartement de Mélanie. Trop peu de temps est passé depuis ma rupture avec Daniel. Et puis, Colin sort toujours avec Lara. Céder à la passion d'un soir m'entraînerait dans toutes sortes de complications dont je n'ai pas besoin. Je pose une main sur la rampe d'escalier, prête à prendre congé. L'immeuble retient sa respiration, dans le noir. Et, les mots qui sortent de ma bouche trahissent ma volonté.

– Volontiers, je prendrais bien une infusion.

Colin ayant ouvert la porte entre-temps, il n'a qu'à me prendre par le bras pour m'attirer à l'intérieur. À peine le battant refermé, il éclate de rire.

– Une infusion ?

- Ça se fait, après un bon repas, rétorqué-je, vexée.
- Tu te doutes bien que personne n'est dupe, raille-t-il, en désignant la porte du menton.

Mes joues chauffent si fort qu'elles doivent être écarlates. Colin dissimule un éclat de rire sous un étternement. Je m'appuie contre le battant, les bras croisés et je me lance à l'eau.

- Je ne veux pas être en concurrence avec Lara.
- Je ne sors pas avec plusieurs filles à la fois, me rassure aussitôt Colin, ni avec les femmes mariées. Ma relation avec Lara est terminée. Mais je ne peux pas t'offrir davantage que ce que j'avais avec elle.

J'ai beau le savoir et m'être répété que ça n'a aucune importance, ça picote un peu. Je réponds pourtant.

- Je ne cherche ni petit ami ni époux. C'est trop tôt.
- Tu es sûre de ça ? demande Colin.

Ses yeux sombres me scrutent à la lumière chiche du vestibule. Un sourire sans joie étire ses lèvres.

- Tu le penses peut-être maintenant mais quand ta situation se sera stabilisée, tu changeras d'avis.
- Alors, je te le dirai, répliqué-je, agacée. Ce qui compte pour l'instant, c'est ce soir.

Il me regarde avec une telle intensité que ma peau fourmille comme s'il me touchait déjà. Non, je ne veux pas faire demi-tour. Ma décision s'est nouée au moment où j'ai franchi le seuil de l'appartement. Quand bien même il n'y aurait que cette nuit, elle est à moi. Les lèvres de Colin s'approchent peu à peu des miennes. Son souffle chaud me fait frémir de la tête aux pieds. C'est moi qui comble les deux millimètres qui nous séparent encore. Sa bouche est chaude sous la mienne, tendre et encore chargée des épices de notre dîner. Il m'embrasse avec douceur et tendresse, comme si j'étais infiniment précieuse. Mes bras glissent autour de son cou. Colin me soulève comme si je ne pesais rien et m'emporte jusqu'à la salle de bains sans cesser de m'embrasser. Le monde tourne autour de nous. J'ai l'impression d'avoir pénétré dans un monde parallèle où l'air serait plus pur et où tout deviendrait possible. Ce soir, je suis prête à croire aux contes de fées.

- Tu peux y aller en premier, m'indique Colin, en me relâchant à court d'oxygène.

Il respire fort et ma main contre son torse sent battre son cœur affolé. Rompre notre étreinte est une torture. J'expédie ma toilette le plus vite possible, flottant toujours dans l'irréalité. Ma peau brûle de sentir sa présence derrière la porte. Mes vêtements abandonnés dans un coin, je m'enroule dans le drap de bain pour le rejoindre. Il me reprend aussitôt dans ses bras et couvre de baisers mes épaules nues. Ma peau s'enflamme tandis qu'à l'intérieur, je fonds de plaisir. Me soulevant une fois de plus dans ses bras, il me porte jusqu'à sa chambre et me dépose sur le lit.

- Je reviens tout de suite, promet-il après un dernier baiser qui m'ôte toute capacité à lui répondre.

Je demeure étendue sur le dos, chaque centimètre carré de mon corps appelant sa présence. C'est la première fois que j'entre dans sa chambre. La configuration est la même que chez Mélanie mais la décoration porte sa marque : des piles de livres entassés contre les murs, une commode, dont le tiroir ouvert laisse dépasser quelques chaussettes et, à la place de la télévision, un poster représentant un paysage exotique. Le plus personnel dans tout ça reste son odeur, dont les draps sont imprégnés. Je m'y roule avec un gémissement avide. Si je pouvais la synthétiser pour l'utiliser en cuisine, je ferais fortune en vendant des gâteaux aphrodisiaques.

Le bruit de ses pas dans le couloir affole mon cœur. Je serre le drap de bain contre moi, soudain nerveuse. Et, s'il a réfléchi, s'il regrette... ? Je ne suis pas mannequin comme Lara. À vrai dire, mon physique n'a jamais été mon principal souci, jusqu'à ce soir. Parvenu sur le seuil de la chambre, il me contemple comme si on venait de lui faire un cadeau magnifique et inattendu. Des frissons de désir courent sur ma peau. Mon corps se moque bien de mes états d'âme, il veut celui de Colin, tout de suite. D'autant que lui ne s'est pas embarrassé d'un drap de bain. Son corps s'offre à ma vue dans toute sa nudité. Et, comme je m'en suis déjà fait la réflexion, il n'a pas du tout le physique d'un homme qui passe ses journées devant un clavier. Je ne me rends compte qu'il se lèche les lèvres que lorsqu'il éclate de rire.

– Tu aimes ce que tu vois, on dirait, me taquine-t-il.

Le matelas s'affaisse légèrement sous son poids quand il me rejoint. Ses mains suivent mes courbes sous le drap de bain.

– Moi aussi, je veux voir, réclame-t-il, les yeux brillants.

Mon sang bout déjà dans mes veines alors qu'il ne m'a touchée qu'à travers le tissu. La gorge sèche, je hoche la tête, sans briser le fil invisible qui semble unir nos regards. D'une main, il tire sur le drap de bain. Un souffle froid balaie ma peau encore humide, vite remplacé par la chaleur de ses lèvres. Je pousse un petit cri quand elles se posent sur mon sein. Mon ventre s'alourdit de désir.

– Tu es magnifique, me dit-il d'un ton grave, en relevant la tête.

– Alors, continue, supplié-je, en posant ma main sur sa nuque.

Son rire me chatouille la peau. Il écarte complètement le drap de bain pour laisser ses mains courir sur mon corps. Je le laisse faire en le dévorant des yeux. Même si nous n'avons que cette nuit, je m'en souviendrai jusqu'à la fin de ma vie, j'en ai la conviction. Ses gestes sont doux et lents. À intervalles réguliers, il me regarde comme pour me demander la permission de poursuivre.

– Ne t'arrête pas, soufflé-je.

Mais il persiste à prendre son temps, dessinant chaque courbe de mon corps, comme si lui aussi voulait les graver dans sa mémoire. Une émotion douce-amère gonfle ma poitrine. Je me redresse pour l'attirer plus fermement contre moi. Nos bouches se retrouvent, délivrant un message brûlant que nous nous refusons à traduire en paroles. Les bras de Colin se nouent autour de ma taille, les miens se croisent derrière sa nuque et nous nous étreignons comme pour nous fondre l'un dans l'autre. Colin

recule la tête comme s'il voulait me dire quelque chose mais ses lèvres retrouvent aussitôt mon cou, mon oreille, la courbe de mon épaule, comme aimantées.

– J'ai envie de toi à un point que tu n'imagines pas, murmure-t-il entre deux baisers.

Mes ongles s'enfoncent dans sa peau comme s'ils pouvaient le retenir à jamais. Je réponds d'une voix que je ne reconnais pas, lourde de désir.

– Je crois que si.

Jamais je n'ai éprouvé une telle impatience, une telle faim. L'incendie qui s'est allumé en moi ne peut se rassasier que de lui. Ses lèvres glissent jusqu'à mes tétons durcis. Je gémiss quand il commence à les sucer. Mes ongles s'enfoncent plus fort, lui arrachant un sursaut suivi d'un soupir rauque. Ses mains englobent mes fesses puis ses doigts peu à peu dérivent vers mon sexe humide. Je me cambre contre lui, vibrante.

– Tu es déjà trempée, constate-t-il.

– Alors, viens.

Je tente de m'arracher à son étreinte mais l'un de ses bras me retient fermement tandis que ses doigts jouent sur mon clitoris gonflé. Un cri m'échappe.

– Colin.

Ma main dérape le long de son dos, de ses fesses. Moi aussi, je peux jouer à ce jeu. Ses lèvres délaissent alors ma poitrine pour me faire taire d'un baiser. Nous nous retrouvons face à face et j'en profite pour me presser contre lui, mes cuisses encadrant ses hanches. Son érection frotte contre ma fente humide. Sans cesser de l'embrasser, j'imprime à mon bassin un léger mouvement de va-et-vient. Il grogne contre ma bouche quelque chose de primitif, qui allume des étincelles dans chacune de mes terminaisons nerveuses. Le contact de son sexe, dur comme l'acier, contre mon clitoris m'amène à chaque mouvement un peu plus près du paradis.

Soudain, il me repousse. J'ouvre la bouche pour protester.

– Doucement, princesse, me lance-t-il, mi-tendre mi-affamé. Je ne suis pas en marbre.

Ses lèvres sont gonflées de nos baisers, ses cheveux complètement décoiffés. Il est encore plus beau que je ne l'aurais cru, plus proche que je ne l'aurais rêvé. Il caresse tendrement ma joue avant de se pencher pour attraper quelque chose dans un tiroir de la table de chevet. L'étui métallique me fait l'effet d'une douche froide. *Je n'y avais pas pensé.*

Avec Daniel, nous avons fait le test, il y a longtemps. Et puis, nous nous pensions fidèles. Les aventures d'un soir n'étaient pas mon genre. Tandis que Colin, lui, conserve toujours des préservatifs à portée de main. Percevant ma soudaine hésitation, il tend la main pour m'attirer contre lui.

– Qu'est-ce qu'il y a ? chuchote-t-il contre mon oreille. Tu ne veux plus ?

Malgré son évidente excitation, je le sens prêt à tout arrêter. Et, ce n'est pas ce que je souhaite. Je secoue la tête.

– Non. C'est juste que je n'ai pas l'habitude. Enfin, Daniel était le seul homme dans ma vie jusqu'à présent et...

... et il ne m'a jamais fait ressentir le quart de ce que Colin me fait découvrir ce soir. Nous avons appris la sexualité ensemble et, au fond, aucun de nous n'est très à l'aise sur le sujet. Colin, si. L'expérience a du bon. Il caresse doucement mes cheveux.

– Il n'y a aucun problème. C'est toi qui décides.

– Alors, n'arrête pas.

Son étreinte se resserre, chassant mes doutes. Qu'importe demain, ce soir il est à moi. J'aspire son odeur à pleins poumons. Orange, cèdre et ce petit quelque chose qui rend chacun de nous unique et qui chez lui m'enivre. Ma bouche s'ouvre pour savourer sa peau. Je mordille son cou tandis que ses mains parcourent mon dos, chaudes, rassurantes, électrisantes. Il a un goût de liberté. Doucement, il m'allonge sur le matelas. Je m'accroche à ses épaules tandis que ses lèvres glissent le long de ma poitrine, de mon ventre, de mes cuisses. Un « oui » impatient m'échappe avant même qu'il n'ait posé la question.

Colin écarte doucement mes cuisses. Quand sa bouche se pose sur mon clitoris, une vague de chaleur embrase mon corps. À l'aveuglette, je tends les mains pour caresser une épaule nue, une chevelure humide de sueur. Je perds le contact avec la réalité, emportée par des sensations que je n'avais encore jamais ressenties. Je me trouve à sa merci et j'adore ça. Quand deux de ses doigts s'introduisent en moi, je répète son nom comme une prière. L'orgasme me prend par surprise, si puissant que je hurle. La bouche de Colin retrace le trajet inverse sur mon ventre. Il m'attire contre lui, accompagnant de ses caresses les dernières vagues de plaisir.

Cette fois, je ne cille pas en le voyant attraper le préservatif. Au contraire, je me prends à l'encourager.

– Colin, j'ai envie de toi, s'il te plaît, viens.

Mes doigts paraissent aimantés par sa peau. Je ne parviens pas à me rassasier de son corps. Le préservatif enfilé, il m'attire sur lui, m'incitant à le chevaucher.

– J'ai tellement envie de toi, déclare-t-il d'une voix rauque.

Son sexe s'enfonce en moi. Je suis si trempée qu'il pénètre du premier coup jusqu'au fond. Mon désir à peine assouvi renaît instantanément, si fort que la tête me tourne. J'appuie mon front contre son épaule tandis qu'il empoigne mes fesses pour trouver l'angle idéal.

– À toi de choisir le rythme, chuchote-t-il à mon oreille.

Je n'avais jamais fait ça mais mon corps semble avoir compris de lui-même la mécanique. Le premier mouvement de va-et-vient nous fait tous deux haleter. Je redresse la tête pour voir son regard s'assombrir, sa bouche s'entrouvrir sur un cri muet. Avoir ce genre de pouvoir sur lui me rend folle. J'accélère les mouvements de mon bassin, suivant le plaisir qui se répand en moi comme une traînée de lave. Les doigts de Colin se crispent sur mes hanches. Je le sens prêt à perdre le contrôle. Soudain, il glisse une main entre nous pour agacer de son pouce mon clitoris gonflé. Cela suffit à me faire voler en éclats. Je n'aurais jamais cru qu'un orgasme pouvait être aussi fort. Le corps de Colin se bande sous le mien. Le regarder jouir provoque en moi un second séisme charnel, presque plus puissant que le précédent.

Quand Colin se retire pour nous allonger sur le matelas, je grogne de frustration. Je ne suis pas prête à me sevrer de son corps. Pourquoi ai-je pensé qu'une nuit suffirait alors que je suis déjà accro ?

– Ça va ? me demande-t-il d'un ton tendre, qui achève de me liquéfier.

Ma réponse ressemble à un ronronnement. Il éclate de rire et m'embrasse sur la tempe. Le monde devient flou autour de nous. Je sombre dans le sommeil sans le lâcher.

## 13. La pomme d'or

La force de l'habitude me réveille à l'aube. Colin dort encore à poings fermés. Une délicieuse fatigue engourdit mon corps. Je serais bien restée sous la couette, lovée dans la chaleur de Colin mais on m'attend à la Tour et je ne peux pas arriver en retard pour mon premier jour officiel. Je m'accorde deux bonnes minutes pour admirer Colin endormi puis je prends mon courage à deux mains et je m'extirpe du lit.

Le carrelage de la salle de bains est froid sous mes pieds. Je fais une toilette rapide avant d'enfiler ma robe froissée. Mon sac est resté dans l'entrée mais impossible de remettre la main sur mes clés. En désespoir de cause, j'en renverse le contenu sur le sol. Un miroir de poche au dos laqué de rouge s'en échappe. En le retournant, je constate qu'il est couvert de buée. Une sueur froide empoisse la paume de mes mains. « Si tu crois à ce genre de trucs, il se ternit en présence de ceux qui te veulent du mal », m'avait dit Jérémy. Or, je me trouve seule dans l'appartement avec Colin. Absurde ! D'ailleurs, je ne crois absolument pas à ce genre de choses, j'aurais dû jeter ce miroir depuis longtemps. Cependant, un reste de superstition me fait le remettre dans mon sac. Mes chaussures à la main, j'ouvre la porte avec un maximum de précautions pour ne pas réveiller Colin. Soudain, je me sens mal à l'aise. Notre discussion au sujet des pommes me revient en tête. Il a avoué lui-même ne pas être le prince charmant, mais alors... qui est-il ?

Certes, il m'a fait confiance en me révélant son pseudonyme d'écrivain. Cela me fait d'ailleurs bizarre de me dire que les histoires que j'ai tant aimé lire sont sorties de l'esprit de l'homme dont je viens de partager le lit. Mais, au fond, je n'en sais pas davantage à son sujet. Pourquoi vit-il quasiment reclus ? Pourquoi refuse-t-il toute idée d'engagement ? Il ne m'a pas tout dit, j'en mettrais ma main au feu. Et moi, j'ai menti, y compris à moi-même, en affirmant que je pouvais me contenter d'une relation superficielle. J'ai sincèrement cru que c'était ce qui me fallait après des années avec Daniel. Mais, après cette nuit, je dois me rendre à l'évidence, je ne suis pas faite pour ça. Déjà, je me prends à rêver d'un avenir avec Colin. Les larmes me montent aux yeux alors que j'ouvre la porte de l'appartement de Mélanie. Je me sens soudain stupide et déboussolée. Seule la vue de ma tenue de travail suspendue à un cintre me rassérène un peu. Ça, au moins, je l'ai réussi !

Mélanie dort toujours, heureusement. Je ne suis pas d'humeur à faire le compte rendu de ma soirée. D'abord, j'ai besoin de faire du ménage dans ma tête. J'attrape mon téléphone portable pour vérifier l'heure. « Vous avez un nouveau message. » Mon cœur bondit en découvrant le nom de Lorenzo. Il m'a soutiré mon numéro en prétextant devoir être en mesure de me joindre pour discuter du buffet mais je redoute qu'il n'en fasse pas qu'un usage professionnel.

[Je vous dois des excuses pour la scène d'hier.  
Rendez-vous au Boudoir après votre service  
pour mettre les choses au clair.]

Il ne me demande même pas mon accord. Je range le téléphone sans répondre. Je vais pouvoir y réfléchir dans le métro.

Cette journée derrière les fourneaux m'aide à relativiser. Ni Colin ni Lorenzo ne me rappellent. Je n'ai même pas un message de Daniel. Se lasse-t-il ? Quoi qu'il en soit, ma ligne de conduite est claire : me concentrer sur le travail avant tout, garder les affaires de cœur pour quand ma vie sera plus stable.

Aussi, je prends le chemin du Boudoir d'Alice d'un pas décidé. Lorenzo veut mettre les choses au clair ? Parfait ! Moi aussi, je vais mettre les points sur les « i ».

- J'ai une proposition à vous faire, annonce-t-il, à peine me suis-je assise.
- Je croyais que nous devions discuter de l'incident d'hier, lui rappelé-je, déconcertée.
- Oui, c'est vrai, dit-il en glissant une main dans sa poche. Voilà, ajoute-t-il en me tendant un écrin de velours noir. Vous l'avez bien mérité.

Je fixe l'écrin comme s'il allait se métamorphoser en serpent. La surprise me fait bégayer.

– Quoi /1/2 Mais non, ce n'est pas ce que je voulais... Le problème n'est pas... Enfin, je veux dire...

– Je ne suis pas en train d'acheter votre silence, affirme Lorenzo, avec un sourire taquin. Vous vous êtes montrée très professionnelle dans un contexte difficile et j'estime que cela mérite une marque de reconnaissance.

Il pousse l'écrin vers moi, de sorte que, par réflexe, je l'ouvre pour regarder à l'intérieur. J'éclate d'un rire nerveux en découvrant une pomme d'or au bout d'un pendentif. Décidément, je n'échappe pas au fruit de la tentation. D'un geste sec, je referme l'écrin pour le rendre à son propriétaire.

– Comme vous venez de le faire remarquer, je tiens à demeurer professionnelle. Et, ceci me semble déborder du cadre.

– Très bien, capitule mon interlocuteur.

Il empoche le bijou sans un battement de cil. Heureusement, mon refus ne paraît pas le froisser. Mais, à quoi s'attendait-il et dans quel monde vit-il ?

– Passons donc à ma proposition, continue-t-il, les mains croisées devant lui dans la plus parfaite attitude de l'homme d'affaires.

Il a beau afficher un air détendu, j'ai appris à me méfier de ce pli calculateur au coin de ses paupières. Je me cramponne à la tasse de thé que la serveuse vient de déposer devant moi, comme pour m'en faire un rempart.

– J'ambitionne, annonce-t-il, avec des effets dignes d'un présentateur de télévision, de lancer une chaîne de traiteurs de luxe.

Je manque de renverser mon thé. Traiteur de luxe... ça, c'est un scoop ! Adossé à un groupe comme Pomma d'Oro, le projet disposera de moyens considérables. Mais, les moyens ne font pas tout !

– C'est ambitieux, fais-je remarquer prudemment. Mais la place est déjà bien occupée et une réputation ne se bâtit pas en un jour.

– Voilà pourquoi nous devons être les meilleurs, répond Lorenzo, en décroisant les mains pour souligner l'évidence. Et, c'est ici que vous intervenez.

L'air s'échappe de mes poumons quand je comprends ce qu'il a en tête. Je secoue frénétiquement la mienne.

– Moi ? Oh, non ! Je débute tout juste.

– Mais j'ai eu l'occasion de tester ce que vous savez faire, me rappelle-t-il. Et, je suis convaincu que vous irez très loin.

– Je suis flattée mais vos clients, eux, préféreront sans doute un nom connu aux fourneaux.

– Ou peut-être qu'ils seront attirés par la nouveauté, contre-t-il aussitôt. Ne cherchiez-vous pas des prétextes parce que vous avez peur ?

La remarque me pique au vif. Moi, peur ? Mais, naturellement ! Le mois dernier, j'officialisais encore dans une auberge qui fait douze tables les soirs fastes. Et lui, il me parle d'international !

– Réfléchissez-y quand même, me conseille-t-il, en ajoutant un sucre en forme de trèfle dans son thé. Vous disposeriez de moyens quasiment illimités ainsi que d'une large autonomie. Et, bien entendu, je suis disposé à vous rémunérer à la hauteur du défi.

Je tourne ma cuillère dans ma tasse. Il m'offre un rêve. Même si je sais que la réalité n'est jamais telle qu'on l'a imaginée, personne ne refuserait une telle opportunité.

– Je viens juste d'être embauchée à la Tour, lui rappelé-je. Je ne peux pas les abandonner comme ça.

– Bien sûr que non, approuve Lorenzo. Le projet est en cours de gestation. Nous ne commencerons pas avant l'année prochaine. Cependant, vous pourriez être dès à présent associée à la réflexion.

Il a décidément réponse à tout. Nerveuse, je repose ma cuillère sur la table.

– Je suis extrêmement flattée que vous ayez pensé à moi. C'est une offre formidable et... J'ai besoin d'un peu de temps pour réfléchir. Vous me prenez au dépourvu.

– Eh bien, répond Lorenzo, serein, je reste en France un mois pour le mariage. Cela vous paraît-il un délai raisonnable pour me donner votre réponse ?

– Euh... Oui, bien sûr.

– Alors, nous avons un accord.

Il me tend sa main par-dessus la table. Je la serre, encore étourdie. Ses doigts sont chauds, fermes et lisses. Je n'arrive décidément pas à le cerner. Lorenzo est un homme d'affaires avisé. Il ne

m'offrirait pas le poste simplement pour me draguer. Mais, il m'a offert cette pomme d'or juste avant, ce qui n'est pas du tout professionnel. Je ne sais pas sur quel pied danser avec lui. Un mois ne sera pas de trop pour me décider.

## 14. Oublie l'amour !

À quel moment une fête peut-elle être considérée comme une tradition ? Nous en sommes au quatrième vendredi de festin à la Chaumière et j'ai l'impression de l'avoir connue toute ma vie. Les tables sont dressées sur des tréteaux, les nappes propres et repassées, Yacine a récupéré je ne sais où des guirlandes de crépon qui s'enroulent le long des fils à linge. Le caniche du concierge a regagné sa place habituelle sous les tables, à l'affût de la moindre miette qui tombe à sa portée. Je dépose un plateau de mini-quiches à côté des trois bouteilles de vin fournies par Adam.

– Elles ont l'air délicieuses, se réjouit Renaud, en se frottant les mains.

J'espère en avoir prévu assez. Les pensionnaires de la Chaumière se moquent visiblement des régimes. Alors que les premiers se ruent sur le buffet, je jette un coup d'œil nerveux vers la cage d'escalier.

– Si tu tiens vraiment à ce que Colin descende, commente Mélanie, en croquant dans un radis coupé en forme de fleur, tu ferais mieux d'aller le lui suggérer toi-même.

– Euh... Il est très occupé, tu sais.

Même à mes propres oreilles, l'excuse sonne comme un ballon crevé. Colin est très occupé, oui, quand ça l'arrange. Il peut se montrer si tendre que toutes mes bonnes résolutions fondent dès qu'il ouvre la bouche puis, le jour suivant, aussi fuyant qu'un poisson, évitant l'appartement quand je m'y trouve, sous des prétextes aussi vagues que nébuleux. Comme pour me rappeler qu'il ne veut pas de relation. Aujourd'hui est l'un de ces jours.

– Franchement, soupire Mélanie. Je ne vois pas ce que tu lui trouves. Tu as réfléchi à la proposition de Lorenzo ?

– Je ne fais que ça !

Le prince de la restauration italienne mène pour sa part une cour discrète frôlant constamment la limite entre le professionnel et la vie privée, sans que je ne parvienne à décider s'il me drague réellement ou si je me fais des idées. Sa fiancée, elle, a tranché sans hésitation. À ses yeux, je ne suis qu'une intrigante qui ferait mieux de rester dans sa cuisine. Quant à Daniel, après une période d'accalmie, il est revenu à un message par jour pour me rappeler que ma vie m'attend à Port-Doël. Selon lui, mon père a besoin de moi et Fiona tente de me spolier de mon héritage. Le fait que je ne réponde pas ne semble pas le décourager.

– C'est une sacrée opportunité, insiste Mélanie.

– Je suis déjà très contente de mon travail actuel.

Arthur et Geneviève se disent très satisfaits de mon travail. En cuisine, le personnel commence à

revenir sur ses préjugés initiaux. Je trouve peu à peu ma place, tandis que Léo me traite comme son égale. Chaque matin, je pars travailler le sourire aux lèvres. Puis, à peine rentrée, j'entame ma seconde journée : confectionner des pâtisseries pour le Cabanon, avec qui j'ai passé un accord, et des repas pour les pensionnaires de la Chaumière qui le souhaitent. Je dors peu mais je suis heureuse de constater le succès de mes productions. Tant de possibilités s'offrent à moi ! Dois-je vraiment retenir la plus brillante, au risque de tout perdre si les choses devaient dégénérer entre Lorenzo et moi ?

Yacine me tend un plateau en rougissant. Je me sers un roulé au jambon, que je déguste d'une dent critique. N'ai-je pas un peu forcé sur les herbes ? Au même moment, des coups énergiques retentissent à la porte.

– Tapez pas si fort, beugle Aristide. Vous allez abîmer la peinture.

Je m'empresse d'aller ouvrir à Rita, qui, malgré les récriminations de notre concierge, ne semble pas désireuse de changer sa façon de s'annoncer. Après tout, elle m'épargne le trajet jusqu'au Cabanon pour aller chercher le café. On peut bien tolérer cette légère excentricité de sa part.

– Attention, c'est chaud, m'avertit-elle en me fourrant deux cartons sur les bras.

Renaud vole aussitôt à mon secours, persuadé que je risque de m'effondrer sous la charge. Je m'apprête à remercier Rita, quand celle-ci me coupe l'herbe sous les pieds.

– Alors, tu as choisi ta pomme ? demande-t-elle, en fixant mon cou avec insistance.

Par réflexe, je porte la main à mon cou comme pour chercher un collier que je ne porte plus depuis longtemps. Je ne l'ai pas remplacé. Je n'ai pas besoin de porter des bijoux quand je cuisine.

– Quelle pomme ? demandé-je, jouant les innocentes.

– Tu devrais prendre les prédictions un peu plus au sérieux, me répond-elle, maussade.

– Et, pourquoi Gwenn devrait-elle obligatoirement choisir une pomme ? interroge Mélanie, matérialisée à mes côtés comme une fée venue m'arracher aux griffes de la méchante sorcière. Elle pourrait préférer les bananes.

Je ne suis pas certaine d'apprécier la métaphore fruitière. Rita la regarde comme s'il venait de lui pousser une paire de cornes.

– C'est dépassé, les pommes, de nos jours, poursuit Mélanie, sûre d'elle. Des tas de femmes n'en mangent jamais. Gwenn a accompli beaucoup de choses dont elle peut être fière depuis son arrivée. Regardez, fait-elle, en désignant derrière nous les locataires qui papotent autour d'assiettes bien pleines, ça n'existait pas avant, ça ! Les pêches, les prunes, les cerises valent bien les pommes.

Rita émet une sorte d'aboiement qui fait sortir le caniche de sa cachette, ses quelques poils hérissés sur l'échine. Puis, elle tourne les talons sans daigner nous répondre.

– Elle a de la chance de faire le meilleur café de la ville, soupire Mélanie, en en dégustant une gorgée.

Je ne l’écoute déjà plus. Colin, comme s’il avait senti que la voie était libre, vient enfin de faire son apparition. Il porte son tee-shirt à l’envers sur son jean tout chiffonné, mais un sourire rayonnant éclaire son visage. Il se dirige droit vers moi sans prêter attention aux chuchotages qui s’élèvent sur son passage.

– Gwenn ! s’écrie-t-il, en emprisonnant l’une de mes mains dans les siennes. J’ai bien réfléchi et je crois que...

Au même instant, plusieurs événements se produisent simultanément. Le caniche se jette féroce sur la chaussure de Colin, qui s’interrompt avec un cri de surprise. Aristide, cherchant à stopper sa bestiole, dérape sur une serviette en papier et, dans sa chute, entraîne la nappe de la table la plus proche, avec tout son chargement. Enfin, Daniel apparaît sur le seuil de la pièce. Il cligne deux fois des paupières comme s’il cherchait à comprendre quelque chose au tableau. Puis, avec un haussement d’épaules, il décide de l’ignorer.

– Gwenn, me dit-il d’un ton pressant, ton père vient d’être hospitalisé. Les médecins disent que c’est très sérieux. Il faut que tu rentres tout de suite si tu veux le voir avant... Enfin, bref, je suis venu te chercher.

## 15. Écoute ton cœur

Après le fracas de la vaisselle, un silence épais comme une tranche de pâté tombe sur la salle. Seuls les grognements du caniche le troublent encore. Au bout de quelques secondes, je parviens à articuler un « quoi ? » affolé. De tous les retournements de situation que j'ai envisagés, je n'ai jamais pensé à celui-ci. Mon père est un chêne. Certes, il boit beaucoup trop mais...

– Qu'est-ce qu'il a ? réagit Mélanie, l'esprit plus vif que le mien.

– Un AVC, explique Daniel. Il est tombé d'un coup, d'après Fiona, et... Enfin, ce sont des affaires privées. Gwenn, monte faire ton sac.

Je déteste qu'il me donne des ordres. Presque autant que le fait qu'il ne doute pas un instant que je vais le suivre. Pourtant, ai-je le choix ? Si l'état de mon père est aussi grave qu'il le dit... Et, la Tour /1/2 Je ne peux pas abandonner mon travail comme ça, surtout aussi près du mariage.

– Bon, décrète Mélanie, je t'accompagne. On va faire l'aller-retour aussi vite que possible.

– Quoi ? proteste Daniel.

– Prenons ma voiture, intervient à son tour Colin.

– Hein ? sursaute Daniel, à qui le contrôle de la situation échappe de plus en plus. Mais, j'ai la fourgonnette...

– La mienne est plus rapide, affirme Colin, tranquille mais ferme. Et puis, je pourrai ramener Gwenn ensuite ; ça vous évitera un trajet supplémentaire.

Le visage de Daniel s'empourpre, signe infaillible chez lui d'une colère rentrée. Si elle explose, ça risque de faire des dégâts.

– Et moi, personne ne me demande mon avis ? hurlé-je soudain. Taisez-vous !

Tout le monde me dévisage d'un air abasourdi. Je ne me mets définitivement pas assez souvent en colère.

– Il s'agit de mon père, c'est à moi de décider, décrété-je, les idées plus claires à mesure que je reprends les choses en main. Daniel, peux-tu me donner les coordonnées de l'hôpital et du service dans lequel il est hospitalisé ?

– Mais, je...

– S'il te plaît.

À contrecœur, il me tend un papier chiffonné sur lequel il a griffonné les coordonnées.

– On perd du temps, là, me fait-il remarquer. Si nous partons tout de suite...

– C'est toi qui nous as fait perdre du temps en sautant dans ta voiture au lieu de simplement me téléphoner.

– Comme si tu répondais à mes appels, lâche-t-il, amer.

Il n'a pas tout à fait tort mais l'heure n'est pas à la discussion. Je plante là tout le monde pour remonter l'escalier quatre à quatre. Les pensées se télescopent dans mon esprit.

*Est-ce que c'est grave ? Mon père va-t-il mourir ? Que dois-je faire ? Que s'apprêtait à me dire Colin avant que nous ne soyons interrompus ?*

D'une main, je lance mes affaires dans ma valise ; de l'autre, je compose le numéro de l'hôpital. Obtenir un médecin au téléphone me prend plus de temps que de faire mes bagages. Tout ça pour une réponse évasive : oui, c'est grave ; non, ils ne peuvent pas se prononcer sur les séquelles et, peut-être, vaudrait-il effectivement mieux que je me déplace. Cela ne m'avance guère. J'appelle la Tour pour les prévenir. Geneviève me répond qu'ils peuvent gérer une journée d'absence mais que davantage les mettrait en difficulté. Je promets de faire l'aller-retour le plus vite possible. Mon cœur bat trop fort et j'ai l'impression d'évoluer dans une réalité parallèle. Je ne suis même pas sûre de ce que j'éprouve vis-à-vis de mon père. Nous n'avons jamais été proches mais c'est mon père. Je ne peux pas juste l'ignorer comme j'ignore Daniel depuis notre rupture.

Quand je redescends dans le hall, Daniel et Colin m'attendent côte à côte, les clés de leur voiture en main.

– Il n'a rien à faire à Port-Doël, attaque Daniel, en jetant un regard féroce à son voisin.

– Ça ne me dérange pas, affirme Colin, avec un sourire éblouissant. Mon emploi du temps est très souple. Et, ma voiture, rapide.

Daniel se renfrogne. Lui ne possède qu'une vieille camionnette qui sent la pomme. Massés dans le hall, devant les boîtes aux lettres, les pensionnaires de la Chaumière ne perdent pas une miette du spectacle. Encore mieux qu'une série télé !

– Allons-y, décrète Mélanie, en me prenant le bras.

– Tu ne prends pas de bagages ? dis-je.

– Te connaissant, ta valise doit contenir largement ce qu'il faut pour trois personnes, répond mon amie avec insouciance. Allons, plus vite nous partirons, plus vite nous serons revenus.

– Mais, et ton travail ? objecté-je, tandis qu'elle me traîne dehors.

– Rien de critique, ça attendra.

Elle jette un coup d'œil par-dessus son épaule aux deux hommes qui marchent derrière nous, déterminés à remporter la bataille des transports.

– Une meilleure amie doit être là pour vous soutenir dans l'épreuve, poursuit-elle.

– Tu as peur que je reste à Port-Doël, deviné-je soudain.

– Une meilleure amie doit aussi savoir vous aider à prendre les bonnes décisions, réplique-t-elle, sans chercher à nier. Colin, où est ta voiture ?

Daniel grimace, tandis que son rival triomphe.

- Le parking privé rue de la Miroiterie, indique-t-il.
- On se retrouve à l'hôpital, crache Daniel, en tournant les talons.

J'ai presque pitié de lui mais Mélanie tient mon bras d'une poigne de fer, du moins jusqu'à ce qu'elle voie la voiture de Colin.

- Tu as une Ferrari ?

Peu de choses parviennent à impressionner Mélanie. Je rajoute mentalement les voitures de luxe à la liste. Personnellement, je n'aurais même pas fait attention à la marque, juste remarqué qu'elle est un peu petite pour trois. Ma valise tient à peine dans le coffre.

- Plaisir coupable, répond Colin, désinvolte. Je m'en sers peu, à vrai dire.
- Tant que tu respectes les limitations de vitesse... lui rappelé-je, un peu nerveuse.

Je suis certes pressée mais pas au point de vouloir finir contre un arbre ou au poste de police. Il rit avant d'effleurer mes lèvres d'un baiser.

- Fais-moi confiance. Je t'amènerai à bon port.
- Allons-y, lance Mélanie, qui s'est faufilée tant bien que mal à l'arrière. J'ai hâte de voir ce que ce « bébé » a dans le ventre.

À l'avant, j'ai l'impression d'être assise directement sur le sol. Colin rit de mon angoisse et pose une main rassurante sur ma cuisse.

- Tout va bien se passer.

Et, d'une façon tout à fait irrationnelle, je le crois. Nous arrivons à l'hôpital bien avant Daniel. Colin ne mentait pas sur la rapidité de sa voiture. Et, conformément à sa promesse, il a respecté toutes les règles de conduite. Finalement, j'aime bien la Ferrari. Le trajet m'a beaucoup moins fatiguée que je ne le redoutais et je me sens presque prête à voir mon père lorsque je me présente dans le service de réanimation où il a été admis.

- Une seule personne, nous dit l'infirmière.

Coup de chance, Fiona vient de partir. J'ignore si elle est au courant de ma présence ni comment elle le prendra. Une chose à la fois. Colin et Mélanie me disent qu'ils vont prendre un verre en m'attendant. J'éprouve un pincement au cœur. Ils ont fait la conversation durant tout le trajet, pendant que je me rongerais les ongles. Mélanie semble avoir abandonné ses préventions envers Colin, tandis que lui accepte de s'ouvrir un peu plus. Il n'en faut pas davantage pour raviver le vieux complexe que je traîne depuis toujours envers ma meilleure amie. Enfin, ce n'est pas le sujet. D'abord, il me faut affronter mon père.

Les jambes en coton, je suis l'infirmière jusqu'à sa chambre. Il y a des machines partout et une forte odeur de désinfectant. Mes semelles crissent sur le sol trop lisse. Mon père est allongé sur un

lit, les barrières dressées de chaque côté, la tête légèrement relevée. Le teint gris, les joues creuses, les yeux injectés de sang et une perfusion dans le bras, il paraît soudain petit et fragile. Ma gorge se noue. Je déteste le voir comme ça. Mon père est une force de la nature. Il passe son temps dehors. À l'hôpital, il se retrouve comme un poisson hors de l'eau.

– Gwenn, ma chérie, tu es venue, dit-il d'une voix rauque, affaiblie.

Plus que tout le reste, ce surnom affectueux démontre qu'il n'est pas dans son assiette. Jamais mon père ne m'a appelée chérie, pas plus que par tout autre mot tendre. La plupart du temps, il me considère d'un air aussi perplexe qu'une poule qui aurait pondu une brique. Il ferme les yeux comme pour reprendre des forces. Un rictus déforme le coin de ses lèvres.

– Ce n'est pas passé loin, cette fois.

– Tu vas vite te rétablir, dis-je, avec une assurance que je suis loin d'éprouver.

– Oh, oui, acquiesce-t-il. J'ai compris la leçon, cette fois. Je vais me soigner, tu vas voir. Plus une goutte d'alcool, promis. Tu seras là pour m'aider, hein, ma fille ?

Il referme les yeux, ce qui l'empêche de voir mon expression.

*Tu seras là pour m'aider ? Sérieusement ?*

Il n'a jamais été là pour moi – pas une fête d'école, pas un rendez-vous médical, pas une rencontre avec les profs. Fiona s'est davantage occupée de moi que lui, c'est tout dire. Au nom de quoi réclame-t-il mon aide ? En même temps, la petite voix de la conscience me souffle qu'il reste mon père malgré tout. Et puis, il a l'air décidé à s'en sortir. Sobre, peut-être le redécouvrirai-je ?

– Tu as besoin de te reposer, dis-je pour l'apaiser. Je reviens... dès que possible.

J'ai failli dire « demain ». Mais demain, je dois être de retour à Paris. Geneviève l'a clairement stipulé. Que faire ? Mes doigts tremblent quand je referme la porte.

– Mademoiselle Erc'h ?

Je me retourne pour faire face à une femme en blouse blanche. « Docteur Allain » indique sa plaque. Son sourire est rassurant, presque maternel.

– Si vous voulez bien me suivre, je dois vous parler de votre père.

J'acquiesce d'un signe de tête, pas trop sûre d'être capable de parler sans éclater en sanglots. Le bureau, petit, encombré de dossiers et de cartes sent le café froid. Le docteur Allain allume son écran avant de vérifier mon identité puis il m'expose le cas de mon père. Les nouvelles sont plus rassurantes que ce qu'on m'avait dit au téléphone. Il pourra sortir dans deux ou trois jours et entreprendre sa convalescence, sans garder trop de séquelles.

– Il va lui falloir de l'aide, dis-je, hésitante.

– Votre belle-mère a déjà tout organisé, me rassure le médecin.

*Fiona ? Ça m'étonnerait !*

– Mais, il vaudrait mieux que je reste ?

– Cette décision vous appartient, répond mon interlocutrice, un peu raide. Je dis simplement que nous ne sommes plus en situation d'urgence et qu'il faut réfléchir à moyen terme. Discutez-en avec votre belle-mère. C'est elle que votre père a nommée personne référente.

*Ah.*

Je ne devrais pas m'en étonner mais, dans ce cas, pourquoi insister pour que je reste ? Que dois-je faire ? Ma tête tourne au point que j'en oublie presque de remercier le médecin avant de prendre congé.

Colin et Mélanie discutent avec animation à la cafétéria. La période où Colin ne souriait jamais semble bel et bien révolue. Au fond, si je reste ici, je ne leur manquerai sans doute pas trop, me dis-je avec amertume.

– Alors ? demande Mélanie, en me voyant arriver.

– Il n'est pas bien du tout, dis-je, en me laissant tomber sur une chaise. Je dois rester pour l'aider à sa sortie de l'hôpital. Tu connais Fiona, elle ne saura jamais s'occuper d'un malade.

– Et voilà précisément pourquoi je suis venue avec toi, riposte Mélanie, en se penchant au-dessus de la table. Il est hors de question que tu reviennes à Port-Doël. Ton père ne changera jamais et tu le sais.

– Il a l'air décidé. Cet AVC l'a fait réfléchir.

Ma voix sonne bien peu convaincante à mes oreilles.

– Mélanie a raison, intervient Colin. La seule solution raisonnable face à ce genre de personne, c'est la fuite.

– Mais, c'est mon père, m'exclamé-je d'une voix aiguë. Je ne peux pas le laisser tomber.

– Oh ! Si, tu peux, me contredit Colin, glacial. Je l'ai bien fait, moi. Et, je le referais sans hésiter, si je devais choisir.

Je demeure bouche bée. Il me dévoile un pan de sa personnalité que je ne connais pas. Un goût amer me remonte dans la gorge.

– On ne peut pas fuir ses responsabilités comme ça, protesté-je. La famille, c'est important.

– Pas pour moi, lâche Colin, en se levant.

Sa bonne humeur s'est évaporée. J'ai devant moi l'homme renfermé et glacial que m'avait décrit Mélanie et que je n'avais encore jamais rencontré.

– Je vais attendre dans ma voiture, lâche-t-il, avant d'éternuer. Vous avez deux heures devant vous,

si vous voulez être à temps à Paris. À vous de voir.

Il dit « vous », mais l'avertissement s'adresse clairement à moi. Ma gorge se noue si fort qu'elle me fait mal. Je n'ose cligner des paupières de peur que des larmes ne débordent.

– Bon, fait Mélanie, en prenant son sac. En parlant de responsabilités, je crois qu'il est temps d'avoir un entretien avec ta charmante belle-mère.

## 16. Oser ses rêves

J'avais 13 ans quand mon père s'est remarié avec Fiona. Avec ma belle-mère, nous avons toujours pratiqué la politique de l'évitement ; moins nous nous parlons, mieux nous nous portons. Je suis certaine que si Fiona pouvait m'effacer de sa vie d'un trait de pinceau, elle le ferait sans hésiter.

- Elle est la femme de ton père, dit Mélanie, en s'accrochant pour résister aux cahots de l'autobus. C'est à elle de s'en occuper.
- Elle ne saura pas.

Fiona est une femme superficielle et égocentrique. Lui confier un malade revient à l'abandonner sur le bord d'une route.

- Elle n'aura qu'à apprendre, réplique froidement Mélanie.
- Mais c'est mon père !
- Il n'a jamais rien fait pour toi, Gwenn. Tu saisis le premier prétexte pour rentrer au bercail la queue entre les jambes.

Je sais à quel point ma meilleure amie peut se montrer impitoyable mais jusqu'à présent, je n'en avais pas encore fait les frais. Avisant une place qui se libère, je m'assieds, les bras croisés. Si sa remarque fait aussi mal, c'est sans doute qu'elle contient un fond de vérité. J'ai beau me féliciter de mes succès à Paris, au fond, je m'attends toujours à ce qu'ils ouvrent les yeux et découvrent mon imposture. La confiance en moi n'est pas mon point fort. Mon téléphone vibre dans mon sac.

*Colin !*

Je m'en saisis, les doigts fébriles, mais il affiche hélas le numéro de Daniel. Je me souviens, avec une pointe de remords, que nous devons le retrouver à l'hôpital. Lâchement, je bloque son appel. J'ai besoin de toutes mes forces pour affronter Fiona.

- Tu crois que tu peux revenir comme ça et t'attribuer le beau rôle ?

L'indignation me fait suffoquer. Je me lève pour faire face à ma belle-mère. Debout devant la cheminée du salon, elle me domine de sa haute silhouette surmontée d'un chignon impeccable. Quelles que soient les circonstances, Fiona a toujours l'air de sortir des pages d'un magazine de mode.

- Ce n'est pas ça. Je veux juste aider papa.
- Il fallait peut-être y penser avant de t'enfuir comme une voleuse, lâche Fiona, glaciale.
- Vous savez très bien pourquoi je suis partie.

Pour la première fois, ses lèvres parfaitement peintes esquissent un léger sourire.

– Daniel n’est pas un homme pour toi.

– Et, pour vous ?... Vous trompez mon père, comment pourrais-je vous faire confiance ? C’est lui qui m’a demandé de rester.

– Typique, soupire Fiona. Il ne s’est jamais occupé de toi et, pourtant, il refuse de te laisser partir. Pourquoi crois-tu qu’il t’ait poussée à fréquenter Daniel ? Il était sûr qu’ainsi, tu resterais dans le coin.

Un poing compresse ma poitrine. Si mon père traite parfois mon fiancé de bon à rien et de benêt lorsqu’il a un coup dans le nez, il estime la plupart du temps que je me suis choisi un « brave homme ».

– Tu sais qu’il n’a jamais voulu adopter d’autre enfant ? poursuit Fiona d’un ton négligent, tout en contemplant ses ongles parfaitement laqués.

– Adopter ?

– Je ne peux pas avoir d’enfant, m’explique-t-elle sur le ton de la conversation. L’adoption constitue ma seule chance de devenir mère. Seulement ton père n’a jamais voulu, à cause de toi. Quel besoin aurions-nous eu d’un autre enfant, puisque tu étais là...

Cette fois, l’amertume s’est frayé un chemin dans sa voix. Une femme blessée se tient devant moi. Je me laisse de nouveau tomber dans le canapé. L’ameublement du salon n’a pas changé depuis des années. Fiona a-t-elle souffert de ne pouvoir y imposer sa marque ? Je n’y avais jamais pensé.

– Je suis désolée, dis-je, avec sincérité.

La voix de Mélanie me parvient depuis la cuisine où elle s’est repliée pour nous laisser parler. Elle discute couleurs de dragées et pièce montée. Fiona prend une grande inspiration.

– Tu as eu raison de partir, déclare-t-elle abruptement. Cet endroit t’étouffait autant que ton père.

– Et vous, non ?

On ne peut pourtant pas dire qu’elle se fonde dans la population locale. Je me suis toujours demandé comment mon père et elle ont pu s’accorder. Fiona travaille comme chargée de développement local pour la région. Elle passe encore moins de temps que moi au domaine.

– Cela va peut-être t’étonner mais, oui, j’ai de grands projets pour cet endroit, répond-elle, en écartant un rideau.

Du salon, on a vue directement sur les vergers. À cette époque de l’année, les premières feuilles pointent à peine mais, dans quelques semaines, le spectacle deviendra féerique.

– De grands projets ? répété-je, comme un perroquet.

– Sois honnête. Ton père laisse vivoter le domaine. Je compte demander un mi-temps pour pouvoir l’assister. Ainsi, je serai davantage présente à la maison. Avec des infirmières et ce qu’il faudra comme soignants pour compléter, ton père se portera très bien.

En gros, elle me demande de lui laisser la voie libre. Je recommence à jouer avec mon téléphone. Ce domaine est mon héritage mais, d'un autre côté, ai-je vraiment envie de le traîner comme un boulet ? Je me sens déchirée.

– Papa sera fâché que je reparte, fais-je remarquer, d'une petite voix.

– Laisse-moi me charger de ça, décrète Fiona. Tu aimes ta vie à Paris, non ? Tu ne veux pas vraiment revenir t'enterrer ici...

Elle me manipule, j'en ai bien conscience. Cependant, je ne peux nier que cela m'arrange bien qu'elle s'occupe de mon père et du domaine. Après tout, tant mieux si elle y trouve son compte. Je ne peux toutefois m'empêcher de rebondir sur la crise qui a été la cause de mon départ.

– C'est pour me pousser à partir que vous avez séduit Daniel ?

– Non, ça, c'était juste pour m'amuser, répond Fiona avec l'ombre d'un sourire.

– Mon père le sait ?

– Il sait que j'ai besoin de tester de temps en temps mon pouvoir de séduction. Il sait aussi que je lui ai toujours été fidèle. Embrasser n'est pas tromper, ajoute-t-elle devant mon expression scandalisée.

Nous pourrions débattre longtemps de cette position mais Mélanie m'appelle en me signalant que si je veux rentrer à Paris, il ne faut pas trop traîner. Fiona prend la pose devant la cheminée.

– Alors, que décides-tu ? demande-t-elle, comme si elle s'amusait de mon dilemme.

En repoussant mon téléphone dans mon sac, mes doigts rencontrent le miroir de poche rouge. J'y jette un œil, par réflexe. Aucune buée sur la glace. Fiona est-elle sincère à sa façon ? Je me lève d'un bloc.

– Je dois partir mais je téléphonerai tous les jours, annoncé-je.

– Si ça t'amuse, commente Fiona, en haussant les épaules.

Incapable de déterminer si elle est sérieuse ou si elle se moque de moi, je serre les poings. Mélanie a raison. Revenir ici, ce serait mourir un peu. Cela ne m'empêche pas de garder un œil de loin.

– Il lui faudra une aide médicale, dis-je, et surtout de la compagnie.

– Ne t'inquiète pas, répond Fiona. Quand je fais quelque chose, je le fais bien.

– Si vous le dites. Mais, si mon père m'appelle pour me dire que ça ne va pas... Paris n'est pas si loin.

Sur cette menace, je m'autorise un rapide passage par ma chambre de jeune fille afin de prendre quelques affaires que j'ai abandonnées dans ma fuite. Je suis partie depuis quelques semaines seulement mais j'ai déjà l'impression d'être une étrangère dans ma propre maison. Mélanie me presse : si nous n'arrivons pas à temps pour retrouver Colin, nous sommes bonnes pour rentrer à Paris à pied. Hélas, nous n'avons pas fait trois pas dehors que nous nous retrouvons face à Daniel,

les oreilles rouges et l'expression maussade.

- Nous devons nous retrouver à l'hôpital, me rappelle-t-il.
- Désolée, le temps pressait. Je dois rentrer à Paris ce soir même.
- Alors, tu ne restes pas ? répond Daniel, en accusant le coup.
- Fiona m'a dit qu'elle s'occupait de tout, dis-je, en désignant la maison du menton.
- Et, depuis quand fais-tu confiance à Fiona ? relève brusquement Daniel.

Je me contente de le regarder fixement jusqu'à ce qu'il baisse les yeux.

- C'était une erreur, marmonne-t-il. Elle m'a piégé. Raison de plus pour ne pas lui laisser les rênes du domaine.
- Mais, je m'en moque...

Daniel me regarde comme si j'étais tombée sur la tête.

- ... Je m'en suis toujours moquée, continué-je, sur ma lancée. La terre est si importante pour toi. Mais, tout le monde n'est pas comme toi.
- Alors, ça ne te fait rien que Fiona impose sa marque sur ton héritage ?
- Non.

Je n'en avais pas conscience avant de partir mais le domaine familial pesait comme une entrave sur mes perspectives d'avenir. À Paris, je suis libre. Rester à la Tour, travailler pour Lorenzo, monter ma propre boîte de traiteur... Tout devient possible. Daniel secoue la tête, incrédule.

- Je ne te comprends plus, Gwenn.
- Sois honnête. La terre a toujours compté davantage à tes yeux que moi, n'est-ce pas ?

Il se dandine d'une jambe sur l'autre, mal à l'aise.

- C'est-à-dire que... C'est un tout, bredouille-t-il.
- Je ne rentrerai pas à Port-Doël, même pour mon père. Ce n'est pas la vie à laquelle j'aspire.

Ma gorge se serre pourtant à ces mots. Mon père devra aborder ce tournant de sa vie sans moi, ce qui me donne l'impression de me comporter en fille indigne. *Si je téléphone deux fois par jour... ?*

Daniel secoue de nouveau la tête, comme s'il avait de l'eau dans les oreilles.

- J'ai toujours cru que nous voulions la même chose, lâche-t-il, amer et surpris.
- J'ignorais ce que je voulais, en réalité, confessé-je. Maintenant, j'ai trouvé. Je suis désolée, Daniel.
- Pas autant que moi. Ces vergers m'ont apporté...

Il s'interrompt soudain, rougissant jusqu'aux oreilles.

– Enfin, je veux dire, si... Enfin, ce n'était pas pour...

Je réplique en souriant.

– Je crois que si, même si tu n'y penses pas de cette façon. Ne crois-tu pas que nous devrions rester amis ?

– Fiona ne connaît rien à la gestion d'un verger, proteste-t-il, en revenant à son idée de départ. Ce sera une catastrophe.

– Parce que moi, tu crois que j'y connais quelque chose ?

– Eh bien, tu es la fille de ton père, tu as grandi ici. Et puis, je t'aurais aidée, s'exclame-t-il, enthousiaste.

– Bien sûr.

Au fond, il ne cherche qu'une marionnette docile et bien dotée. Ce serait triste, si je n'avais pas déjà tourné la page. Devant le portail, Mélanie trépigne d'impatience. Je tends la main à Daniel.

– Bonne chance avec Fiona.

– Bonne chance à Paris, répond-il, avec un manque d'entrain flagrant. Si jamais tu en as marre...

– Oui, oui, je sais. Port-Doël m'attend...

Je m'enfuis enfin pour retrouver Mélanie. L'autobus s'approche dangereusement de l'arrêt. Nous nous mettons à courir. Et, soudain, je me sens légère comme une bulle de savon. Mélanie et même Fiona ont raison. Port-Doël m'étouffe. Je revis depuis que j'en suis partie.

## 17. Le cercueil de verre

Nous arrivons sur le parking au moment où Colin en sort. Sur le trajet du retour, un silence glacial règne dans l'habitacle. Mélanie pianote frénétiquement sur les touches de son téléphone. Colin semble perdu sans ses pensées. Décidément, j'ai du mal à le suivre. Par moments, je le pense sincèrement épris de moi. Mais à d'autres moments, il est si distant qu'il me faudrait une fusée pour le rejoindre. Je n'ai pas l'énergie pour relancer la conversation. Je continue de me demander si j'ai fait le bon choix. Mon père sera furieux quand je l'appellerai. Malgré tout, je suis soulagée de rentrer à Paris, retrouver mon métier, mon avenir. Et, Colin, peut-être. Ai-je besoin d'un prince ? Non, sans doute. Mais dois-je pour autant m'empêcher d'aimer ? Colin éveille en moi des sentiments que je n'ai jamais éprouvés. J'aimerais pouvoir le protéger de ce qui le rend si nerveux. Un jour, peut-être. Tout est allé si vite. Il faut savoir laisser le temps aux choses. Une pâte à pain ne lève pas en une heure. bercée par le bruit des roues, épuisée par les émotions de la journée, je m'endors peu à peu.

Je rouvre les yeux sur les lumières de la ville. À l'arrière, Mélanie s'étire, pas fâchée d'arriver. Encore deux croisements et nous serons à la Chaumière. J'éprouve le sentiment bizarre de revenir à la maison, alors que je viens juste de laisser la mienne derrière moi, avec mon père, par-dessus le marché. Puis, tout va très vite. Alors que le feu est vert pour nous, un gros camion arrive à pleine vitesse sur notre droite. Colin se rend compte trop tard qu'il ne va pas s'arrêter. Le choc intervient au moment où Colin tourne le volant. Avant de sombrer dans le néant, j'ai juste le temps d'entrevoir la pomme géante qui décore la remorque du chauffard.

Je me réveille sans me réveiller. Mon esprit est alerte, j'entends ce qui se passe autour de moi mais impossible de remuer un muscle, même pour ouvrir les paupières. Point positif : je n'ai pas mal. Mon corps semble flotter sur un nuage ouaté où rien ne peut m'atteindre. Point négatif : j'ai l'impression, terrifiante, d'être enfermée à l'intérieur de mon propre corps. Des propos d'ordre médical sont échangés autour de moi. Je n'y comprends rien. En tout cas, personne ne prononce le mot « coma ». C'est bon signe, non ?

Soudain, je panique à l'idée de ne pas être à la Tour demain. Une machine quelque part émet un bip strident. Des mains me touchent, on soulève ma paupière, je perçois un bref éclat lumineux avant que le noir ne revienne. J'aimerais demander si je pourrai me lever bientôt mais ma bouche coopère aussi peu que le reste de mon corps. D'autres voix passent. Je reconnais celle de Mélanie, qui m'ordonne de me réveiller. Si seulement je pouvais. Je ne vais quand même pas rester ainsi pour toujours. D'autres voix encore défilent. Adam vient me faire la lecture. Renaud me parler d'une nouvelle locomotive, qui doit sortir la semaine prochaine. Rose me raconte que le caniche du concierge a avalé de la lessive et qu'ils l'ont cru atteint de la rage. Impossible de leur répondre. Est-ce le genre de sensation qu'on éprouve en étant enfermé dans un cercueil de verre ? Lorenzo passe me souhaiter un prompt rétablissement. Ma chambre est devenue un hall de gare. Daniel vient aussi ; ce qui est mauvais signe parce que ça veut dire que pas mal de temps s'est écoulé depuis l'accident, assez en tout cas pour qu'il soit averti et fasse le trajet. Mais où est Colin ? Je force tellement pour

retrouver le contrôle de mes muscles, même un tout petit peu – juste pour parler ou simplement ouvrir les yeux, rien que ça – que ma tête chauffe. Puis Colin arrive enfin. Mes membres engourdis frémissent lorsqu'il prend l'une de mes mains entre les siennes.

– Je vais te raconter une histoire, commence-t-il, d'une voix lasse, éraillée. Il était une fois un tout petit royaume appelé Ligea. Une île minuscule, un confetti perdu dans la mer ionienne, entre l'Italie et la Grèce, trop insignifiante pour que les grandes puissances se donnent la peine de se la disputer. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la reine d'alors, Alexandra Melisol, décréta qu'elle en ferait la capitale mondiale de la mode.

*Elle a réussi.*

Même moi, je connais le nom de Ligea, symbole de luxe. La famille royale paye de sa personne en jouant les mannequins VRP pour les créations nationales. Ce que je ne comprends pas, en revanche, c'est la raison pour laquelle Colin me raconte cette histoire. Mais, je n'ai pas d'autre choix que de l'écouter.

– Adrien, l'actuel roi de Ligea, a épousé Victoria, un mannequin d'origine italienne, poursuit Colin, d'une voix étrangement détachée. Ensemble, ils ont eu deux enfants : Nicolas, l'aîné, et Elena, la cadette. La princesse Elena adore l'univers de la mode. Elle n'est jamais aussi heureuse que sous le feu des projecteurs, la robe d'un grand couturier ligéen sur le dos. Grâce à elle, les couleurs du royaume brillent de mille feux. Ses parents sont très fiers d'elle. Le garçon, en revanche...

J'entends Colin remuer sur son siège. Sa main se crispe sur la mienne.

– Nicolas a toujours détesté la mode, les réceptions et la foule. Il n'est jamais aussi heureux qu'enfermé dans une pièce avec son ordinateur. Les histoires, il préfère les écrire, vois-tu. Cependant, il demeure l'héritier du royaume, poursuit-il d'une voix sourde, rageuse. Ses parents attendent de lui qu'il accomplisse son devoir. Une existence remplie d'obligations officielles, de dîners interminables et de journalistes indiscrets. Alors, un jour, le prince Nicolas a décidé de prendre la clé des champs. Après avoir laissé une lettre à ses parents, il a sauté dans le premier avion à destination de la Grèce. Il a voyagé quelque temps, écrit des livres, avant de s'établir en France sous le nom de Colin Tournesol, Nicky Harrisson pour l'édition.

*Attends ! Quoi ?*

Il vient de dire qu'il est le prince de Ligea ? Que signifient ces identités à tiroir ? Un rush d'adrénaline se répand dans mes veines. Un de mes doigts de pied frémit mais pas ma langue, hélas. Colin ou Nicky ou Nicolas, je m'y perds, poursuit.

– J'ai vécu quelques années très heureux, comme quoi l'adage dit vrai. Et puis, tu es arrivée et soudain le secret est devenu trop lourd à porter. Je suis désolé, Gwenn. J'aurais dû te parler plus tôt.

*Un peu, oui.*

Un vrai prince. Je mettrais ma main au feu que même Ondine ne l'a pas vu venir, celle-là. Colin se penche pour déposer un baiser sur mon front. Et, au moment où ses lèvres touchent ma peau, je parviens enfin à soulever les paupières.

## 18. Le coût de la magie

Ils m'ont gardée dix jours à l'hôpital en observation. J'ai manqué le mariage. Enfin, pas tout à fait puisque celui-ci n'a pas eu lieu. Lorenzo a tout annulé trois jours avant la cérémonie. La presse people ne parle que de ça. Quant à Colin, fidèle à ses habitudes, il a pris la poudre d'escampette. Définitivement, semble-t-il, puisqu'il a même rendu les clés de son appartement à la Chaumière.

- Tu devrais t'installer ici, me presse Mélanie.
- Je ne sais pas encore ce que je vais faire.

Lorenzo m'a donné rendez-vous au Boudoir d'Alice. Son offre tient-elle toujours ? La fuite de Colin me laisse un goût amer dans la bouche. Il s'est confié à moi et juste après... pouf ! Disparu. Que croyait-il, que j'allais le dénoncer ? Je me sens furieuse, déçue et... toujours amoureuse. Changer d'air me sera peut-être bénéfique, au lieu de rester là où tout me rappelle Colin.

- Gwenn, m'accueille Lorenzo avec un grand sourire, c'est toujours un plaisir de vous voir. J'espère que vous êtes remise de ce terrible accident.
- Je vais très bien, l'assuré-je. Ils m'ont gardée par simple précaution.

J'en veux toujours à l'hôpital. Ma seule distraction pendant ces dix jours, outre la visite des locataires de la Chaumière, a été de téléphoner à mon père, dont le seul commentaire en apprenant l'accident fut : « Tu vois, si tu étais restée ».

Au moins, Fiona a l'air de tenir parole et de s'occuper correctement de lui. Je croise les doigts pour que ça dure.

- Tant mieux, déclare Lorenzo avec un grand sourire. Prête pour la grande aventure italienne ?

Au lieu de répondre à la question, je ne peux m'empêcher d'en lancer une à mon tour.

- Pourquoi avoir annulé le mariage ?

Tout le monde se pose la question. Les journalistes m'ont même attendue devant la Tour, à mon retour, pour savoir si j'avais la réponse. Ce qui n'est pas le cas.

- Nous avons des points de vue irréconciliables sur ce que nous attendions de cette union, répond Lorenzo, inhabituellement guindé.

Je sens qu'il ne m'en dira pas davantage. Sagement, je reviens au sujet principal.

- Qu'attendez-vous de moi, exactement ?

Le sourire de Lorenzo revient. Il me décrit à grand renfort de gestes de la main ses projets pour la Dorada, comme il a baptisé temporairement la future chaîne.

- Vous seriez l'une de mes plus proches collaboratrices, insiste-t-il avec un sourire enjôleur.
- Justement. Ce n'est pas mon monde.

*La famille royale de Ligea l'est encore moins.*

Je chasse cette pensée inopportune. Une chose après l'autre, cela devient mon refrain.

– Je suis certain que vous vous en sortirez très bien, assure Lorenzo avec chaleur. Les débuts seront difficiles, c'est certain. Mais vous apprenez vite et vous n'avez pas peur de relever les défis. Ça me plaît.

Le compliment me touche au cœur. Il a bien plus confiance en moi que moi-même. A-t-il des arrière-pensées ? Si oui, il n'en montre rien. Je pousse un grand soupir. Refuser son offre fait saigner mon âme de cuisinière.

- Je suis désolée, Lorenzo. Je ne quitterai pas la Tour.
- Pourquoi ? s'indigne-t-il. Ils ne vous emploient qu'à temps partiel. Et, Léo n'est pas près de lâcher son poste. Si vous espérez le remplacer...
- Ils m'ont donné ma chance, dis-je. Je ne veux pas les remercier en partant à la première occasion. Cependant, j'envisage également de monter ma propre affaire de traiteur.
- Seule ? s'étonne Lorenzo. Alors que je vous offre le monde ?

Il paraît à la fois ébahi et vexé. Je ne peux m'empêcher de sourire.

- J'aime procéder à ma façon.
- Mais je vous laisserai toute l'autonomie que vous souhaitez, affirme Lorenzo, en se penchant en avant dans sa fièvre à me convaincre.
- Désolée, je reste à Paris.

*J'espère qu'un jour, Colin reviendra.*

Ce n'est pas un argument que je peux mettre en avant. Néanmoins, il a pesé dans ma décision. Lorenzo pose sa main sur la mienne, l'air navré.

- Je suis sûr que nous aurions fait une équipe formidable.

Doucement, je retire ma main. Lorenzo est beau, riche et charmant. Il ne prend pas la fuite aux premiers remous mais il n'est pas Colin.

- Une dernière chose. Avez-vous l'adresse de Lara ?
- Pourquoi ? réagit aussitôt Lorenzo, les sourcils froncés.
- Je lui ai prêté des échantillons de rubans à dragées pour le mariage et elle ne me les a pas

rendus.

C'est l'excuse la plus pitoyable qu'on n'ait jamais inventée. Lorenzo me dévisage, comme s'il essayait de lire dans mon esprit, puis hausse les épaules.

– Après tout, tenez, dit-il, en griffonnant l'adresse au dos d'une de ses cartes de visite. Mais, prenez garde, elle mord.

– Je sais, oui.

Si je pouvais éviter de lui rendre visite, je le ferais avec joie. Hélas, Lara est la seule personne de ma connaissance susceptible de savoir où se trouve Colin. Alors, je n'hésiterai pas à me jeter dans la gueule du loup. Je repousse ma chaise.

– J'ai été ravie de vous connaître, dis-je à Lorenzo. Et, navrée de devoir décliner votre généreuse proposition. Je vous souhaite un grand succès avec cette initiative.

– Si vous changez d'avis, répond-il, mi-figue mi-raisin, vous connaissez mon numéro.

Mais, en quittant le Boudoir d'Alice, je sais que je ne le reverrai pas. J'éprouve un pincement au cœur mais j'ai plus urgent à faire que de me lamenter sur une occasion perdue. Je dispose d'une heure pour tirer les vers du nez de Lara avant d'enchaîner avec la préparation de mon service traiteur. Je vais devoir me montrer persuasive.

– Et pourquoi devrais-je savoir où se trouve Colin ? questionne Lara, en levant ses sourcils parfaitement épilés.

– Il m'a parlé des liens que vous entretenez.

Je serre mon sac contre moi comme un bouclier. Cela n'empêche pas Lara de me congeler du regard.

– Vraiment ?... Mais pas de l'endroit où il s'est rendu, apparemment.

– J'étais à l'hôpital, protesté-je.

Cela constitue une excuse, selon moi, très valable. Hélas, Lara ne partage pas cet avis.

– Eh bien, s'il ne vous a laissé aucun mot, je ne vois pas pourquoi je vous aiderais. Après tout, vous avez saboté mon mariage.

– Moi ? Mais j'étais à l'hôpital.

La porte me claque au nez pour tout commentaire. Charmant. Je tourne les talons, dépitée. Sans m'attendre à un accueil chaleureux, j'espérais néanmoins qu'elle me fournirait un début de piste. Mais, si ça se trouve, elle ignore elle aussi où se trouve Colin... ou Nicolas ; sait-elle qu'il est Nicolas ? Ses identités multiples me donnent mal à la tête. Et, surtout, comment vais-je faire pour le retrouver, s'il a réussi à échapper aux recherches entreprises par ses parents depuis tout ce temps.

En revenant à la Chaumière, je passe devant le Cabanon. Rita est de service. Je songe alors à ce

qu'elle m'avait dit et, sur un coup de tête, je pousse la porte.

– J'ai besoin que vous m'aidiez à retrouver quelqu'un, annoncé-je, avant même qu'elle n'ait le temps de me demander ce que je veux.

– Colin, hein ?

– Savez-vous où il se trouve ? demandé-je, en me penchant en avant, pleine d'espoir.

Après tout, Colin passe son temps au Cabanon, peut-être que... Mais Rita secoue la tête.

– Absolument pas. Mais je peux le savoir, si vous payez !

Mes yeux manquent de jaillir de leurs orbites devant la somme annoncée.

J'aurais de quoi monter mon propre restaurant. Enfin, presque. C'est peu ou prou ce que j'ai mis de côté pour ma future affaire de traiteur, si je me lance un jour. Je corne nerveusement un coin du dossier tandis que Rita, en attendant ma réponse, pose une tasse de café devant moi.

– Cadeau de la maison.

– C'est trop cher, me décidé-je, la recherche, je veux dire.

– Ça dépend à quel point tu veux le retrouver, ton prince.

Le café est si chaud que je manque de me brûler.

– Je repasserai demain, bredouillé-je.

Puis je me sauve littéralement, la question tournant sans fin dans ma tête. À quel point Colin me manque-t-il ?

## 19. Le besoin d'aimer

– Gwenn, ça suffit !

Mélanie referme la fenêtre d'un geste brusque qui fait s'envoler les moineaux perchés sur le rebord.

– Tu leur as fait peur, protesté-je.

– Et toi, tu es en train de mal tourner, rétorque Mélanie. Ces oiseaux font des saletés partout. Ce ne sont pas des animaux de compagnie.

– Il reste toujours du pain de la veille, dis-je, en haussant les épaules, mal à l'aise. Plutôt que de le laisser perdre...

– Et, si on parlait de ta soudaine obsession pour la propreté ? attaque derechef Mélanie. Cet appartement ressemble à une publicité pour un magazine de décoration. Aristide m'a dit qu'hier, il t'a surprise à récurer les escaliers.

Je me lave les mains pour me donner une contenance.

– Colin n'était pas exactement une fée du ménage.

J'ai posé mes affaires au premier étage, il y a trois jours. Colin a abandonné tous ses meubles derrière lui et je n'ai touché à rien, m'efforçant de retrouver son fantôme assis dans le fauteuil devant son bureau.

– Tu te noies dans le travail pour ne pas penser, diagnostique Mélanie, pas dupe. Ce n'est pas sain. Tu devrais tourner la page. Les pensionnaires vont tous prendre vingt kilos avec ce que tu leur cuisines pour compenser.

– Personne ne se plaint.

– Mais moi, je m'inquiète pour toi.

Je soulève le couvercle du plat dans lequel mijote un délicieux tajine. Qu'y puis-je si cuisiner m'a toujours aidée à maîtriser mon stress ?

– Laisse-moi un peu de temps pour digérer tout ça. Tant de choses se sont passées en trois mois que ma tête menace d'exploser.

Mélanie chipe un des cookies que j'ai laissés refroidir sur le plan de travail et croque dedans sans aucune honte.

– Je reconnais que tout s'est précipité, admet-elle. Mais cela t'aiderait sans doute de ne pas parler de Colin dix fois par jour.

– Je ne fais pas ça, protesté-je, le rouge aux joues.

– Alors, onze fois...

Je lui jette un torchon pour la faire taire. Pour une organisatrice de mariages, je la trouve bien insensible aux sirènes de l'amour. Ma pauvre tête aimerait bien oublier Colin, histoire d'avoir une chose en moins à gérer, mais mon cœur n'est pas d'accord.

– Surveille la cuisson, dis-je à Mélanie. Je vais chercher le café.

Rita n'a pas reparu depuis notre fameuse conversation. Impossible de lui dire que le désespoir me pousse à accepter sa proposition. Enfin, si elle n'est pas là, j'aurai au moins du café.

Mon cœur manque un battement en reconnaissant Rita derrière le comptoir. Jamais sa silhouette courtaude ne m'a paru aussi agréable. J'en perds momentanément le compte des cafés que je dois commander.

– Ah, c'est toi, grommelle-t-elle, en me voyant approcher.

Et, avant que je n'aie pu lui dire quoi que ce soit, elle me colle un magazine sous le nez. Des titres racoleurs s'étalent au-dessus de photos prises au téléobjectif. Un seul pourtant retient mon attention : « Le retour du prince prodigue de la mode ».

Je me laisse tomber sur la chaise la plus proche pour me plonger dans l'article. Colin, ou plutôt Nicolas, est tout bonnement rentré chez lui, à Ligea. Mais pourquoi, après les confidences qu'il m'a faites à l'hôpital ? Ça n'a pas de sens.

– Si tu veux lire, il faut boire, me rappelle Rita.

– Oui, euh, il me faut cinq cafés et... Je peux prendre le journal ?

– C'est dix euros de supplément, lâche-t-elle, maussade.

Je ne cherche même pas à discuter le prix exorbitant du papier glacé. Je plaque un billet sur le comptoir. Mes gobelets brûlants en équilibre et ma lecture sous le bras, je remonte vers la Chaumière presque en courant. À peine ai-je poussé la porte de l'appartement de Mélanie que je m'écrie :

– Tu as raison, j'ai besoin de vacances.

Ligea est une destination touristique de luxe. Le billet d'avion à lui seul me coûte une bonne partie de mes économies. Les passagers qui prennent le même vol que moi ont tous l'air de sortir de magazines de mode. Je tente de me rassurer en me disant que j'ai emporté ma plus jolie robe dans mes bagages, au lieu du jean fatigué et du pull râpé que je porte pour voyager, mais la sensation d'être en train de me fourvoyer dans un univers auquel je n'appartiens pas me taraude.

*Un prince, vraiment ? À quoi pensais-je ? D'ailleurs, s'il avait voulu me revoir, il m'aurait donné de ses nouvelles.*

Histoire de me changer les idées, je me plonge dans les livres de Nicky Harrison, que j'ai

apportés. Ses personnages ne sont ni riches ni élégants. Si on devait leur trouver un modèle, ils seraient plus proches des locataires de la Chaumière que de la famille royale de Ligea. Cependant, Nicky Harrisson réussit à instaurer dans ses histoires un tel optimisme et une telle douceur de vivre que l'on referme ses livres à regret, chagriné de quitter cet univers où l'on aimerait vivre et se faire des amis. J'en dévore trois durant le vol et ne vois pas le temps passer.

Le soleil m'accueille au sortir de l'avion. Le ciel est si bleu qu'on a envie de le caresser et un léger vent marin tiédit l'atmosphère. Je me représentais Ligea comme un îlot rocheux un peu pelé, mais à travers les vitres de la navette de l'hôtel, je constate que l'île déborde de buissons fleuris. Il me semble même voir passer un colibri. C'est si joli qu'on se croirait dans une carte postale plutôt que dans un pays réel. Après ces cinq derniers jours de grisaille à Paris, je me sens revivre. L'hôtel que j'ai choisi, le moins cher possible, se niche dans un écrin de verdure assez loin du bord de mer. Dans le hall, d'élégantes brochures vantent les curiosités locales : les plages, les boutiques de mode et bien sûr, le palais royal. Je constate avec satisfaction que des navettes sont proposées toutes les heures. Cela me laisse le temps de déposer mes bagages, de me rafraîchir et de prévenir Mélanie de mon arrivée.

– J'exige un rapport complet, me rappelle mon amie, qui saute sur l'occasion pour tâter le terrain en vue d'éventuels voyages de noces.

À moi la tournée des hôtels et autres lieux de villégiature. Au moins, cela me donne un but au cas où ma visite au palais royal ne se conclurait pas comme je l'espère. Je ris toute seule dans ma chambre. C'est la première fois de ma vie que je fais un truc aussi dingue. Je me sens aussi légère que l'air qui entre par la fenêtre ouverte. Aucun nuage noir à l'horizon ou dans ma tête. J'ai la sensation aussi profonde qu'irrationnelle que tout se passera bien.

Vêtue de ma jolie robe, d'une paire de sandales et d'un gilet rouge, je monte d'un pied guilleret dans le bus pour le palais royal.

Le soleil se reflète sur les grilles dorées et les bassins. Je regrette de ne pas avoir pris mes lunettes de soleil. Le palais est éblouissant, dans tous les sens du terme. Il a manifestement été conçu dans le but d'en mettre plein la vue aux visiteurs. Je l'ai déjà vu en photo mais, de près, l'aspect m'as-tu-vu est encore plus flagrant. Alors que je suis tombée sous le charme de l'île, le palais me donne la chair de poule. Si Colin a grandi dans ce cadre, je comprends mieux son besoin de s'installer à la Chaumière, modeste et sans prétention mais tellement plus chaleureuse.

Même les tickets d'entrée rouges, bordés d'un liseré doré, ont l'air prétentieux. Notre guide porte une tenue étiquetée Petala, l'un des grands couturiers locaux. Même la boutique de souvenirs propose des vêtements. Nous suivons un parcours soigneusement balisé par des cordons de soie écarlate. Mon anglais date du lycée, aussi ai-je quelques difficultés à suivre les propos du guide, d'autant que son débit verbal bat des records. De toute façon, il n'y a, à mon sens, rien de bien intéressant : des portraits de la famille royale, des meubles précieux, assez de miroirs pour ouvrir une galerie des glaces et des mannequins vêtus par de grands couturiers. J'ai du mal à saisir ce qui passionne autant les autres visiteurs. Pour ma part, je guette une ouverture vers les appartements privés ou mieux, une

présence, mais rien. Seul incident, au moment où nous passons dans les jardins, l'irruption d'un chien détonnant quelque peu avec le décor. De taille moyenne – sa tête m'arrive au genou –, on dirait un assemblage hasardeux d'animaux de races différentes. Une épaisse fourrure d'un blanc douteux couvre ses oreilles tombantes, sa queue et une partie de son arrière-train, tandis que son corps arbore un pelage ras composé de plaques de toutes les couleurs. Un œil bleu, l'autre brun lui donnent un regard étrange. Il se précipite vers notre groupe en remuant la queue à une vitesse phénoménale. Notre guide semble avoir avalé une abeille. Elle agite la main en direction de l'intrus pour le chasser mais celui-ci l'ignore royalement. Flairant le pied d'une statue en marbre, il lève la patte pour l'honorer à sa façon. Je réprime un fou rire, ce qui me vaut plusieurs regards réprobateurs. Son méfait accompli, le chien s'approche de moi, ou plutôt de mon sac. J'y ai glissé quelques biscuits maison, en cas de fringale. M'assurant d'un coup d'œil que personne ne m'observe – le groupe s'est éloigné pour admirer une variété de roses créée spécialement pour la famille royale, si j'ai bien compris –, j'en glisse un au chien.

– Ne le dis à personne, lui conseillé-je, tandis qu'il mâche avec enthousiasme.

Il me regarde comme si j'étais sa nouvelle meilleure amie. Le guide, lui, fronce les sourcils en le voyant trotter sur mes talons. Il est vrai que l'animal dépare un peu au milieu des bassins en marbre et des haies taillées au cordeau. Il n'en paraît que plus sympathique. Hélas, quand nous rentrons dans le palais, notre guide en profite pour lui fermer la porte au nez. Je soupire. Jusqu'à présent, cette visite ne m'a rien apporté d'autre que la conviction que je détesterais vivre ici, et, pour ce que je sais de Colin, lui aussi. C'est avec soulagement que j'en vois la fin. Alors que le reste du groupe s'égayé dans la boutique de souvenirs, je m'approche du guide.

– Excusez-moi, dis-je avec le plus d'assurance possible. Je dois parler à Col... à Nicolas Mélisol.

Celle-ci me toise de la même façon qu'elle a regardé le chien un peu plus tôt.

– Il n'est pas possible de rencontrer la famille royale, déclare-t-elle, glaciale.

– Je suis une amie de Nicolas, plaidé-je.

– Dans ce cas, adressez-vous à lui.

Cela serait plus facile s'il n'avait pas résilié son abonnement de téléphone portable avant de partir. Quant à téléphoner au palais, je subodore que je me heurterais aux mêmes difficultés qu'avec le guide. Obtenir un rendez-vous avec un prince n'est pas chose aisée. J'espérais tomber sur un guide sympathique mais ce n'est manifestement pas le genre de la maison. Haussant les épaules, je tourne les talons sans passer par la case boutique. Je vais devoir trouver un meilleur plan.

Errant à travers rues, cherchant à éviter les boutiques de luxe, j'arrive dans le quartier portuaire, la partie la plus ancienne et la plus authentique de la ville. D'étroites ruelles s'enchevêtrent selon un plan aléatoire. Mes sandales glissent sur les pavés ronds et inégaux. Je dérange plusieurs chats allongés au soleil, qui me jettent des regards indignés. Des bougainvillées et du jasmin grimpent le long des façades, embaumant l'air déjà chaud. Je croise une minuscule cordonnerie, une librairie

d'occasion, qui ne propose aucun livre de Nicky Harrisson, un antiquaire et, pour finir, non loin du port, une épicerie qui présente en devanture de grands paniers de pommes. L'heure du dîner approchant, j'achète sur une impulsion trois fruits, que je décide d'aller manger sur la plage.

Dans le prolongement du port, un long ruban de sable doré s'étend le long de la côte. Des buissons fleuris le bordent sur un côté, ajoutant au cadre enchanteur. Je me perche sur un gros rocher en forme de baleine pour manger ma pomme. Bien que désappointée par mon échec au palais, j'entends bien profiter de mes vacances. Jamais je ne suis partie aussi loin de chez moi. La sensation de liberté me grise. Au moment où je croque dans ma pomme, des aboiements frénétiques retentissent. Je baisse les yeux et vois arriver le chien du palais, sa queue empanachée battant à toute allure. Il a l'air si drôle que je ne m'offusque pas lorsqu'il frotte son pelage humide et plein de sable contre mes mollets. Au contraire, je le gratte amicalement derrière les oreilles.

– Qu'est-ce que tu fais là, toi ?

– En fait, c'est mon chien, répond une voix familière.

Je sursaute si fort que je lâche ma pomme, qui roule sur le sable. Croyant à un jeu, le chien se lance à sa poursuite.

– Colin ?

## 20. C'est ça l'amour

– Qu'est-ce que tu fais là ? nous écrivions-nous de concert.

J'éclate de rire. Je n'aurais pas cru qu'il me serait si facile de le retrouver, après mon expédition malheureuse au palais royal, ni qu'il aurait l'air si semblable à lui-même. Je m'imaginai le prince Nicolas en costume haute couture, l'air un peu hautain peut-être, et je retrouve Colin, mal rasé, en jean râpé et tee-shirt « Ne dérangez pas l'écrivain, si vous ne voulez pas finir dans son histoire (mort) ».

– Je suis chez moi, fait-il remarquer, en haussant un sourcil.

– J'avais cru comprendre que tu ne voulais plus rien avoir affaire avec ta royale famille.

Il se retourne vers la plage où le chien a déniché un poisson mort et se roule dessus.

– Je veux t'épouser, répond-il.

Mon cerveau se remplit instantanément d'eau. Je bredouille un faible « quoi », en me disant que je dois avoir mal entendu. M'épouser ? N'avons-nous pas loupé quelques étapes, voire carrément un train entier ? Colin reprend comme s'il n'avait pas remarqué mon trouble.

– Je voulais te demander de t'installer avec moi à notre retour de Bretagne. Et puis, il y a eu l'accident et je me suis rendu compte que la vie était trop courte. Je sais que tu es la femme de ma vie. Je l'ai su dès notre première rencontre.

L'eau menace de déborder de mes yeux. Au fond de moi, j'ai la même certitude. Simplement, j'ai peur que tout aille trop vite. Et aussi, de ne pas trouver ma place dans son monde. Colin prend ma main dans les siennes. Je m'aperçois alors que mes doigts tremblent.

– C'est pour cette raison que je suis rentré, confesse-t-il. Je ne peux pas continuer à vivre dans le secret. J'avais fini par ne plus savoir comment je m'appelle. Avant de te demander de partager mon existence, il me faut faire le ménage dans ma vie.

Le chien revient vers nous à toutes pattes et, se secouant avec énergie, nous asperge de sable malodorant. Je ris pour ne pas fondre en larmes.

– Il est à toi ?

– Je l'ai trouvé abandonné sur le port le jour de mon retour, acquiesce Colin, avec un sourire attendri. Mes parents ont hurlé mais, tout au bonheur de me revoir, n'ont pas osé me le refuser.

Il gratte affectueusement l'animal derrière les oreilles, sans se soucier de sa saleté.

– Il passe son temps à se sauver. Vagabond un jour, vagabond toujours ! Cela ne l’empêche pas de réclamer sa promenade du soir. Je ne comprenais pas pourquoi, aujourd’hui, il voulait absolument m’emmener sur la plage mais tant mieux.

– Je l’ai croisé en visitant les jardins, expliqué-je. Je pense qu’il se souvient que j’ai des gâteaux avec moi.

Comme pour confirmer mes dires, l’animal pousse mon sac du museau.

– Tout s’explique, fait Colin, en riant. Il a suivi ta piste à la trace. J’en suis très heureux d’ailleurs, même si je ne m’attendais pas à te voir là.

– Et moi, rétorqué-je vivement, je ne m’attendais pas à avoir de tes nouvelles par la presse.

Il baisse la tête, gêné, tandis que le chien gratte de plus en plus fort la toile de mon sac.

– Désolé. Je voulais régler mes affaires avant de te poser la question dans les formes.

– Mais pourquoi n’as-tu rien dit ?

– Tu étais à l’hôpital, s’exclame-t-il, avec une force qui trahit l’intensité de son émotion. Personne ne pouvait me dire quand tu allais sortir. Le moment était mal venu pour t’annoncer que je suis le prince de Ligea.

– Tu aurais pu me laisser un mot, au moins, puisque tu m’avais dévoilé ton identité.

– Tu m’avais entendu ? relève-t-il, surpris.

– Je crois que c’est ta visite qui m’a réveillée, avoué-je.

Nos regards se croisent dans une étincelle. Aucun de nous ne prête attention au chien qui part avec mon sac. Puis, Colin éternue avant de se frotter les mains, embarrassé.

– Je voulais te laisser libre de prendre tes propres décisions. Te demander de m’attendre alors que j’ignorais ce que j’allais devenir ne me paraissait pas juste.

Je secoue la tête. Son raisonnement lui paraît peut-être logique mais, personnellement, je ne le suis pas.

– Quel est ton plan au juste ? Comptes-tu revenir à la Chaumière, continuer à écrire des livres ou simplement redevenir Nicolas Mélisol ?

– Je ne veux pas renoncer à ce que je suis. Écrire fait partie de moi. Alors, je négocie, mais c’est difficile. Et, aussi fort que je veuille t’avoir à mes côtés, je ne peux pas te demander de devenir une princesse tant que je n’aurai pas mis les choses au clair avec ma famille. J’ai trop détesté cette vie pour l’infliger à quelqu’un d’autre.

Le chien a mis la patte sur le paquet de biscuits, qu’il dépiaute joyeusement sur le sable. Je l’observe, le cœur serré. Colin a raison. Devenir princesse de Ligea n’entre absolument pas dans mes plans d’avenir. Comment pourrions-nous être ensemble, dans ces conditions ? Il était plus facile d’aimer Colin que Nicolas.

– Ne te tracasse pas, supplie-t-il, en serrant ma main dans la sienne. Il faut laisser le temps au

temps. Tu as tes preuves à faire, moi mes problèmes à régler. Mais, après tout ça, pourquoi n'aurions-nous pas notre fin heureuse ?

Je ris pour endiguer les larmes que je sens monter en moi.

– Au bout du compte, c'est toi le véritable prince.

– Ondine l'ignorait, m'informe Colin, avec une grimace. À moins qu'elle n'ait été plus maligne que les journalistes, qui ne m'ont jamais repéré sous le déguisement de Colin. Seule Lara savait. Elle a travaillé pour ma famille à une époque puis nous nous sommes croisés un jour, par hasard, chez mon éditeur, avec qui elle entretenait une liaison. Je dois lui reconnaître qu'elle n'a jamais trahi mon identité.

– Et les locataires de la Chaumière, que devrai-je leur dire ?

– La vérité, répond-il sans hésiter. Sur Nicolas comme sur Nicky. Je ne veux plus me cacher. Laisse-moi juste un peu de temps pour mettre les choses au point. Combien de jours peux-tu rester ?

J'aimerais répondre « toute la vie ». En réalité, la Tour ne m'a accordé qu'une semaine. Est-ce tout ce que j'obtiendrai jamais de Colin ? Au moment où il vient de m'avouer son amour, j'ai l'impression de le perdre pour toujours.

– Une semaine, dis-je, en baissant la tête. Et après, Colin ?

– Je tiens toujours à t'épouser, rappelle-t-il, avec ce sourire en coin auquel je ne sais pas résister.

– Cela veut dire que je deviendrai princesse de Ligea ?

Cette perspective me donne des vapeurs. Colin arbore un air contrit.

– Techniquement, oui. Mais ce sont justement ces détails dont je dois discuter. Je tiens à ce que nous puissions chacun mener notre vie comme nous l'entendons.

– N'est-ce pas un peu utopique ? demandé-je, tandis que le chien commence à creuser un trou à nos pieds. Les journalistes n'oublieront jamais qui nous sommes.

– Alors, expliquons-leur ce que nous voulons.

– Et que veux-tu, au juste, à part m'épouser ? le taquiné-je.

– Grosso modo, mener la même vie qu'avant mais sans dissimuler mon nom. En contrepartie, j'accepte de porter des costumes maison lors de mes sorties publiques et d'assister aux repas de famille.

– Et, tu crois que tes parents accepteront alors que tu as fui justement parce qu'ils refusaient de t'écouter ?

– J'ai eu tort, admet Colin. T'emmener voir ton père, l'autre jour, m'a ouvert les yeux sur le sujet. Toutefois, je ne suis plus l'adolescent rebelle d'autrefois. J'ai mûri, j'ai fait mes preuves en tant qu'écrivain et je sais ce que je veux. Tout va bien se passer.

Une giclée de sable lui coupe la parole. Tandis qu'il court après le chien pour l'empêcher de creuser un cratère aussi grand qu'un atoll, j'époussette mon sac couvert de miettes de gâteau. Une fois de plus, tout se déroule à une vitesse irréaliste. À peine ai-je retrouvé Colin qu'il m'avoue vouloir m'épouser. Mais son statut de prince pose problème et... Le tourbillon m'emporte sans que je puisse

réfléchir. Mon cœur sait qu'il appartient à Colin, ma tête que ça va être très compliqué.

– Viens, dit-il soudain, en me prenant la main.

– Au palais ?

Je ne suis pas prête pour une rencontre avec les souverains. Colin rit de ma frayeur.

– Dans un endroit que je suis seul à connaître. Promis, ça te plaira.

Le chien, nous voyant nous relever, s'élançe le long de la plage en aboyant comme un fou. J'ai rarement croisé un animal aussi heureux de vivre.

– Comment s'appelle-t-il, au fait ? demandé-je à Colin.

– Atchoum, répond-il, avec un sourire en coin. Il était malade quand je l'ai trouvé. Il toussait et n'arrêtait pas d'éternuer. Heureusement, il a vite récupéré. C'est un costaud.

– Moi qui croyais que l'animal fétiche des écrivains était le chat, plaisanté-je.

– Je suis allergique, m'explique Colin, retenant un éternuement, mais pas aux chiens, curieusement.

– Tu comptes le ramener à Paris ? Enfin, si tu reviens à Paris.

– Cela dépendra de toi. Je peux écrire n'importe où, moi.

Mes doigts se crispent sur les siens.

– Tu parais certain que nous allons nous marier.

– Je ferai tout pour, en tout cas, répond-il, avec un sourire éclatant.

– Heureusement que je suis venue te chercher au lieu de tourner la page, alors, lui rappelé-je.

– C'est précisément parce que tu as fait ça que je pense que ça va marcher.

Je secoue la tête en souriant. Il a décidément réponse à tout et j'ai envie de le croire. Cette plage de sable fin sur une île paradisiaque n'est-elle pas le cadre idéal pour une fin heureuse ? Parvenu à son extrémité, le chien se retourne vers nous en aboyant. Colin jette un coup d'œil à mes sandales.

– Il va falloir marcher un peu dans les rochers. Tiens-toi à mon bras.

La conversation s'interrompt tandis que nous crapahutons le long de la côte redevenue sauvage. Mes sandales ne sont clairement pas adaptées à ce genre de randonnée ; sans l'aide de Colin, je n'y arriverais pas. La falaise s'élève progressivement sur notre gauche. Heureusement, la marée est haute. Autrement, nous risquerions de nous retrouver coincés par la mer. Je suis sur le point de demander grâce quand Colin me désigne un trou, au ras de la falaise.

– C'est ici. Courage, il va falloir ramper un peu mais ça vaut le coup.

– Tu es sérieux ? hésité-je.

Ma robe ne survivra pas à l'opération. Le chien, lui, s'est rué sans hésiter à l'intérieur. Colin me montre l'exemple. Le trou est tout juste assez large pour lui permettre de passer. Sa voix résonne quand il m'appelle de l'intérieur.

– Viens, Gwenn !

Résignée, je me mets à mon tour à quatre pattes, espérant que le jeu en vaut la chandelle. Le boyau rocheux s'enfonce à l'intérieur de la falaise en formant un coude. Heureusement, du sable en tapisse le fond, m'évitant de m'écorcher les genoux et la paume des mains. En revanche, j'entends distinctement ma robe craquer au moment où je négocie le virage. Mon juron se perd dans l'écho.

– Bienvenue dans mon repaire secret, me dit Colin, rayonnant de fierté, en me tendant la main pour m'aider à me relever.

Je lui trouve un petit côté pirate qui ne le rend que plus sexy. Le souffle me manque alors que je me redresse. Colin n'a pas menti ; l'endroit est féerique. Du sable blanc très fin tapisse le fond de la grotte. Des fissures traversent le plafond, si étroites qu'elles doivent être indétectables depuis la surface, mais suffisantes pour laisser filtrer de fins rais de lumière qu'amplifient les cristaux incrustés dans les parois. On dirait la demeure d'une sirène, telle que les contes l'évoquent.

– J'ai découvert cet endroit quand j'avais 10 ans, m'explique Colin. Depuis, je m'y réfugie chaque fois que j'ai besoin de m'isoler... souvent. Tu es la première personne que j'y amène.

Je dissimule l'émotion qui me monte à la gorge derrière une plaisanterie.

– Avec le chien.

Celui-ci approuve bruyamment, secouant sa queue pleine de sable contre mes mollets. Colin lui adresse un signe impératif de la main.

– Va te promener sur la plage. Allez !

L'animal détale dans une gerbe de sable. Colin ne perd pas de temps pour m'attirer à lui.

– Enfin seuls.

Je ferme les yeux pour mieux savourer la douceur de ses lèvres. Il m'a tellement manqué. La mer clapote doucement à l'extérieur mais, dans la grotte, le silence donne l'impression que nous nous trouvons hors du temps. Avec un petit soupir, je laisse glisser mes mains sur le torse de Colin puis dans ses cheveux, comme pour le retenir. Ses doigts caressent mon épaule, écartant la bretelle de ma robe.

– Qu'est-ce que tu fais ? demandé-je, le souffle court.

– J'assouvis un fantasme, ronronne-t-il à mon oreille.

Je me raidis, sans l'empêcher toutefois de faire glisser le tissu sur ma peau. Le contact de l'air frais de la grotte contre ma peau nue a quelque chose d'érotique, qui me trouble profondément.

– Je n'aime pas le sable, protesté-je faiblement.

– Alors, arrangeons-nous pour que tu ne le touches pas.

La robe tombe en corolle à mes pieds. Le tee-shirt de Colin suit le même chemin. Prince de la mode ou pas, je le préfère sans vêtements. Je frissonne d'excitation. Il m'attire dans ses bras, le contact de sa peau chaude contraste avec la fraîcheur de l'atmosphère. Ses lèvres trouvent le point sensible derrière mon oreille tandis que ses mains parcourent ma peau, impatientes. Je m'abandonne contre lui, mes bras autour de ses épaules. Après l'avoir poursuivi jusqu'au bout du monde, je suis heureuse de lui abandonner les commandes. Curieuse aussi de voir où il m'emmène. Sa bouche chaude, abandonnant mon cou, happe la pointe de mon sein à travers le tissu du soutien-gorge. Je me cambre avec un gémissement de plaisir. L'érection grandissante que je perçois à travers son jean doit rendre celui-ci inconfortable. Je m'empresse de l'en débarrasser. Il me pousse doucement vers l'arrière jusqu'à ce que mon dos vienne s'appuyer contre la paroi de la grotte. La roche est étonnamment douce et lisse mais sa fraîcheur me fait frissonner. Colin s'empresse de me réchauffer en collant sa peau chaude contre la mienne. Une main derrière ma nuque, il glisse l'autre derrière mon dos. Ses doigts me pétrissent les fesses tandis que ses dents mordillent la base de mon cou, réveillant des terminaisons nerveuses inconnues. Mon souffle se fait haletant. Sa main plonge plus bas pour me caresser entre les jambes. Je me tortille pour faire glisser ma culotte devenue soudain une gêne, ainsi que mon soutien-gorge. Colin arrache littéralement son caleçon, dont l'élastique émet un craquement. Nous sommes nus à présent, exposés aux éléments mais protégés, dans cet endroit féérique, que nous seuls connaissons. J'admire un instant le corps de Colin, dont les contours se découpent harmonieusement dans le clair-obscur de la grotte.

– Tu es magnifique, souffle-t-il, en me dévorant du regard.

Des picotements parcourent ma peau. La conscience de son désir se marie à la caresse du vent pour éveiller en moi des sensations inédites. Il enlace ma taille, son érection dressée entre nous comme un appel. Ses deux bras me soulèvent soudain de terre, mon dos pressé contre la paroi.

– Prête ? demande-t-il d'une voix fiévreuse.

– Viens.

Je suis si trempée qu'il lui suffit d'un seul mouvement pour s'enfoncer en moi. Nous gémissons de concert. J'ai l'impression que chaque cellule de mon corps s'illumine comme les particules de mica qui couvrent les murs de la grotte.

– Tu es délicieuse, affirme Colin, en mordillant mon cou.

Je sens les muscles de ses cuisses noués sous les miennes. Notre position n'a rien de très confortable mais, en dépit de cela ou peut-être à cause de cela, jamais je n'ai ressenti notre connexion avec une telle intensité. La paroi de pierre racle légèrement mon dos quand il donne un premier coup de reins. Mon gémissement se mue en cri.

– Oh, oui ! Colin, encore...

– Tout ce que tu veux, ma princesse, acquiesce-t-il d'une voix rauque.

Son front appuyé contre le mien s'emperle de sueur. Mes bras noués autour de ses épaules, mes jambes autour de ses hanches, je ne ressens pourtant pas l'effort, tant mon attention se concentre sur le point vibrant d'excitation qui nous unit. Les gestes de Colin sont à la fois doux et forts, comme la mer que nous entendons au-dehors. Je n'ai jamais rien vécu d'aussi parfait.

Mes seins pressés contre son torse deviennent douloureux d'excitation. Son sexe m'emplit tout entière, me poussant à chaque fois un peu plus près de l'orgasme. Je relève la tête pour voir son visage. La façon dont il me regarde est tout ce dont j'ai besoin pour m'abandonner à la jouissance. Je me laisse aller dans un cri. Son visage se presse contre mon épaule alors qu'il s'enfonce une dernière fois, le plus profond possible. Je le sens trembler au moment où il jouit.

Les jambes coupées, il m'entraîne avec lui, prenant soin toutefois de m'attirer sur ses genoux pour préserver ma peau du sable. Il respire très fort, son nez dans mes cheveux. Sa poitrine se soulève contre ma joue.

– Je t'aime, Gwenn, déclare-t-il d'une voix douce mais profondément convaincue.

Je soupire de bonheur.

– Je t'aime aussi, mon prince, rétorqué-je.

## 21. Épilogue : Jusqu'à la fin des temps

Un pâle soleil de septembre pénètre par la fenêtre de l'appartement, que j'appelle toujours « l'appartement de Colin » bien que le bail soit désormais à mon nom.

– Oui, papa, je m'en sors très bien, dis-je, le combiné du téléphone coincé entre mon oreille et mon épaule, un plateau de verrines sur chaque main. Et toi, est-ce que tu prends bien tes médicaments ?

– Fiona y veille, répond mon père d'un ton rogue. Elle m'a dit que tu comptais lancer ta propre affaire de traiteur ?

*Comment diable ma belle-mère a-t-elle eu vent de la nouvelle ? Je viens juste de signer les papiers...*

Au Traiteur des Fées... le nom vient de Mélanie. Après avoir décliné tout ce qui avait trait aux princes et princesses, j'ai fini par m'arrêter sur celui-ci. Je marmonne un vague « oui » tandis que je cherche du regard un endroit où poser mes dernières productions. Des plateaux de victuailles encombrant toutes les surfaces disponibles. Trois fournées de pâtisseries pour le Cabanon, une livraison traiteur pour le lendemain midi et les traditionnels plateaux de la Chaumière pour le vendredi soir. J'ai peut-être vu un peu grand mais, après tout, nous fêtons une occasion très spéciale.

– Tu avais pourtant une très bonne place à la Tour, fait remarquer mon père sans subtilité.

Je sens ma gorge se nouer. Quitter la Tour est sans doute la décision la plus difficile que j'ai prise. Travailler aux côtés de Léo m'a tant apporté que je n'y songe jamais sans une boule au ventre. Arthur et Geneviève m'ont pourtant encouragée à suivre ma propre voie. Le côté traiteur ne se développe pas aussi bien qu'ils l'avaient souhaité et ils songent à revenir à une formule plus traditionnelle.

– De toute façon, poursuit mon père, sans attendre ma réponse, tu seras bientôt princesse. Je ne vois pas pourquoi tu te casses encore la tête à travailler.

Je lève les yeux au ciel devant le sexisme de la remarque. « Bientôt princesse »... les journaux people n'ont que ce terme à la bouche. Colin et moi n'avons pourtant guère eu l'occasion de nous croiser ces six derniers mois. Il vit à Ligea, s'efforçant de gérer les conséquences des révélations au sujet de ses multiples personnalités ainsi que les velléités de ses parents à le ramener dans le droit chemin de la mode ; moi, à Paris, cachée en cuisine. Une seule sortie en public lors d'un de ses passages dans la capitale a suffi à déclencher les rumeurs.

– J'aime mon travail, papa.

– Je comprenais quand tu étais fiancée à Daniel, mais là...

- Mon ambition n’a jamais été de devenir l’auxiliaire de mon mari.
- Si tu le dis. Tu sais que Daniel est fiancé à la petite Prigent ?

J’ai même reçu un faire-part bordé de petites pommes. Julie Prigent était dans la même classe que nous au collège. Elle ne s’est jamais cachée de viser une carrière de femme au foyer, option famille nombreuse. Son job de coiffeuse à domicile n’est qu’un revenu d’appoint, en attendant le prince charmant. Visiblement, elle l’a trouvé. Je leur souhaite tout le bonheur du monde.

- Tu t’en sors ? demande Mélanie, en passant la tête par la porte.
- Euh, papa, je dois y aller, dis-je, en m’excusant, avant de raccrocher.

Je tiens ma promesse de l’appeler chaque semaine. Et, Fiona celle de s’occuper correctement de lui. Il a cessé de me harceler pour que je rentre au bercail. Dans son esprit, pouvoir se vanter d’avoir une princesse pour fille surpasse le plaisir de m’avoir à ses côtés.

Mélanie ouvre de grands yeux devant ma production.

- Tu as préparé à manger pour cent personnes, au moins. Je me demande ce qui nous vaut cette suractivité, ajoute-t-elle, avec un clin d’œil.

Je hausse les épaules sans parvenir à dissimuler un sourire. Ce soir, rien ne peut m’atteindre.

- Comment va Lorenzo ? demandé-je, d’un ton léger.

J’ai la satisfaction de voir ma meilleure amie troublée. Elle pose le petit four qu’elle vient de goûter à côté du plateau et se tamponne longuement les lèvres avec une serviette avant de répondre.

- Pourquoi, tu comptes l’inviter ?
- Je devrais ?

La presse people, outre mes aventures avec le prince de Ligea, se perd en supputations quant à la présence régulière du célibataire le plus convoité du moment à Paris. Certains lui prêtent l’intention de reconquérir son ancienne fiancée, Lara, qui file pourtant le parfait amour avec un producteur de cinéma. À défaut de devenir princesse à la ville, elle se prépare à en incarner une à l’écran. J’espère sincèrement que cela lui apportera la paix dont elle manquait cruellement à l’époque de ses fiançailles avec Lorenzo. J’ai envie que tout le monde soit aussi heureux que moi. Concernant le prince de la restauration, le fait de l’avoir croisé à plusieurs reprises dans les escaliers de la Chaumière m’incite à penser qu’il venait plutôt visiter Mélanie que Lara... à moins que Rose n’ait bien caché son jeu.

- C’est ta fête. Tu invites qui tu veux, dit ma meilleure amie, en haussant les épaules.
- Mais tu es libre d’amener ton... euh...

Ne sachant comment qualifier Lorenzo, je m’interromps. Mélanie ne fait rien pour clarifier la situation. L’irruption de Léo met fin à l’interlude.

– Donne-moi quelque chose à faire, Gwenn.

Lui qui ne redoute personne derrière ses fourneaux a l'air perdu dès qu'on l'en éloigne. Je lui désigne les plateaux sur lesquels sont disposés les hors-d'œuvre.

– Peux-tu porter ça en bas, s'il te plaît ? Arthur et Geneviève sont arrivés ?

– À l'instant.

Mon temps à la Tour touchant à sa fin, cette soirée est également celle durant laquelle je leur fais mes adieux. Mes deux mondes se rencontrent enfin, avant de peut-être disparaître de ma vie.

– Eh bien ! Que la fête commence ! dis-je, en respirant un grand coup.

Rita propose ses services aux trois quarts de l'assemblée. Jérémy offre du café à la ronde. Yacine a sorti son violon pour faire danser Arthur et Geneviève, Rose et Renaud.

– Alors, tu l'as trouvé, ton prince ? me demande Ondine, en se léchant les doigts.

– On dirait bien.

Mon attention volette autour de la fête sans parvenir à se fixer. J'ai beau me répéter que je dois en profiter, il manque l'essentiel pour qu'elle soit complète. Mon téléphone portable est au bord de la combustion à force d'être consulté toutes les cinq minutes. Quand le caniche d'Aristide se met à aboyer, je vole littéralement vers la porte... puis dans les bras de Colin.

– Enfin !

Il rit en me faisant tournoyer autour de lui.

– Je t'ai manqué à ce point ?

– Plus encore !

Nous avons beau nous écrire tous les jours, rien ne remplace la chaleur d'une étreinte. J'appuie mon visage contre son cou pour respirer son odeur tandis qu'il caresse doucement mon dos.

– Mesdames et messieurs, annonce Mélanie derrière nous, solennelle, le Prince Charmant !

Un tonnerre d'applaudissements salue l'entrée de Colin, qui entremêle nos doigts pour me retenir à ses côtés.

– À peine prince, répond-il à Mélanie, et pour ce qui est de charmant, je crains de n'avoir pas laissé ce souvenir.

– Mais le sort est levé maintenant, fait remarquer Ondine, une pomme d'amour à moitié entamée à la main. Tu peux nous montrer qui tu es vraiment.

– D'ailleurs, comment doit-on t'appeler ? s'enquiert Mélanie.

– Colin me va très bien.

Nous faisons le tour de la salle pour saluer tout le monde. Colin se voit offrir des sourires, un napperon en dentelle, une pomme d'amour, un livre ancien, un poster de train, un foulard en soie et un disque de violon.

– C'est trop gentil, commence-t-il, après avoir déposé le tout en une pile instable au-dessus du lave-linge.

– Tu n'auras qu'à nous offrir les livres de Nicky Harrisson en échange, réplique Rose. Nous monterons une bibliothèque spéciale dans la lingerie. Ainsi, nous pourrons lire pendant que la lessive tourne.

– En cas de dégâts des eaux... commence Aristide.

Renaud lui coupe la parole en lui mettant entre les mains une coupe de mousse au chocolat. La gourmandise réduit à néant les objections de notre concierge, tandis que Rose calcule la taille des napperons nécessaires pour couvrir les étagères.

– Alors, s'enquiert Adam, vous partez vous installer à Ligea ?

– Le ciel nous en préserve, lance Colin. Je m'entends d'autant mieux avec ma famille que je n'ai pas à les croiser tous les jours.

Adam esquisse un sourire.

– Je comprends très bien. Dans ce cas, aurons-nous le plaisir de vous croiser dans les rues de notre belle capitale ?

– Nous avons besoin de changer d'air, explique Colin, de vivre de nouvelles expériences, l'un comme l'autre.

– Dans un endroit qu'aucun de nous deux ne connaît, ajouté-je.

– Vous piquez ma curiosité. Aurai-je droit au fin mot de l'histoire ?

Gwen joue les mystérieuses depuis quelques mois.

– Si je vous l'avais dit, protesté-je, tout le monde aurait tenu à me donner des conseils de voyage. Et puis, Rose m'aurait confectionné tant de pulls qu'il m'aurait fallu trois valises supplémentaires.

– Vous allez donc vers le Nord, en déduit Adam. La Suède ?

– Le Canada, rectifie Colin, avec un grand sourire.

Loin, très loin de la vieille Europe. Les premiers contacts que j'ai noués là-bas ont l'air prometteurs. Et puis, quoi de mieux que le Nouveau Monde pour commencer une nouvelle vie. Adam hoche la tête d'un air grave.

– Partir à l'aventure, tels des pionniers des temps modernes... Je vous envie.

– Nous vous écrivons, rétorqué-je.

À l'ère d'Internet, il existe des moyens plus modernes de communiquer. Mélanie s'est d'ailleurs assurée que j'installe Skype sur mon ordinateur. Mais Adam tient à cette coutume un peu désuète. Il me remercie d'une pression de la main avant que nous ne poursuivions notre tournée.

– Félicitations ! nous déclare Arthur, quand nous arrivons devant lui.

– C'est un peu prématuré, l'arrête Colin. Il me reste une chose à faire. Gwenn, si tu veux bien m'excuser.

Me plantant là sans autre forme de procès, il file rejoindre Yacine et son violon. Prise d'un soudain pressentiment, j'effectue un pas en arrière. Mélanie me rattrape par le bras.

– J'adore ces moments, soupire-t-elle d'un air extatique.

– Euh...

– Enfin, Gwenn, tu vas être princesse. Autant t'habituer.

Mes épaules s'affaissent. Elle a raison. Mieux vaut commencer en petit comité. Affronter la foule, les journalistes, sans parler des parents de Colin... Je n'ai pas hâte. Mais vivre enfin aux côtés de celui que j'aime n'a pas de prix. Je me retourne en entendant le son du violon. Un murmure d'excitation court dans la salle. Colin avance d'un pas vers moi. Il porte son éternel jean râpé, un tee-shirt orné d'une pomme et des chaussures de sport orange. Ses parents en auraient sans doute une jaunie mais à mes yeux, il rayonne comme un soleil. Il étend le violon tandis que le violon entonne *Un jour mon prince viendra*. De sa poche il tire un petit étui rond. Les habitants de la Chaumière lui font une haie d'honneur alors qu'il s'avance vers moi. Solennellement, il pose un genou à terre et me tend l'écrin ouvert sur un simple anneau d'argent.

– Gwenn, me demande-t-il, d'un ton solennel, veux-tu m'épouser ?

La salle entière retient son souffle. Mon cœur bat si fort que j'ai l'impression que tout le monde peut l'entendre. Je souris à Colin. La scène semble beaucoup l'amuser. Il ne doute pas de ma réponse et il a raison.

– Oui, mille fois, oui, dis-je avec tout mon cœur, en joignant les mains.

Se relevant d'un bond, il arrache littéralement l'anneau de son étui pour me le passer au doigt. En l'enfilant, je constate qu'une phrase est gravée sur son pourtour : « À tout jamais ». Colin sort un second anneau identique de sa poche, que je lui passe au doigt à mon tour. Les applaudissements crépitent autour de nous.

– Est-ce le moment de notre fin heureuse ? chuchoté-je à Colin.

Pour toute réponse, il prend mon visage entre ses mains pour l'embrasser. Au moment où ses lèvres touchent les miennes, je formule le vœu que nous vivions heureux longtemps.

**FIN**

**Également disponible :**

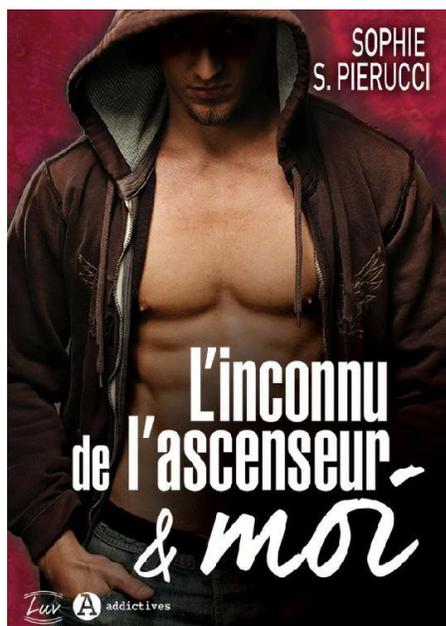
## **L'inconnu de l'ascenseur et moi**

Le jour où Charlyne se retrouve coincée dans l'ascenseur avec un inconnu... elle panique. Il est grand, musclé, ne montre pas son visage, sent beaucoup trop bon... et en plus, il est sarcastique !

L'attraction est puissante, irrésistible... mais il la fuit. Tout les oppose, pourtant Charlyne refuse de baisser les bras : après tout, ils sont voisins !

Et il n'a encore rien vu...

[Tapotez pour télécharger.](#)



Découvrez *Envole-moi* de Nora Davy

**ENVOLE-MOI**

# **Premiers chapitres du roman**

ZNIC\_001

# Prologue

**Nickie**

**Deux années auparavant**

Mais c'est quoi ces conneries ?! C'est pourtant bien elle que mes copines hôtesse me recommandent chaudement depuis des mois, en me disant que c'est la plus fortiche des diseuses de bonne aventure de la ville ! Je ne comprends rien à tout ce qu'elle me raconte. Elle a visiblement perdu la tête !

– Je ne comprends pas, petite, me dit-elle en scrutant ma paume. Je vois des lignes dans le monde entier, tu ne te poses jamais, toi. Tu vas devenir une femme très heureuse et libre. Tu n'es pas pareil que les autres femmes, je ne sais pas pourquoi. Tu es belle et légère comme une plume.

Puis, elle relève la tête et plonge son regard chargé de khôl dans le mien. Je pousse un soupir de soulagement. Enfin un mot gentil. Elle dit que je suis *belle et légère*, c'est déjà ça. Je regrette un peu moins les dirhams que je lui ai donnés lorsqu'elle m'a invitée à m'asseoir sur son vieux tabouret de plastique. Elle interrompt sèchement le fil de mes pensées :

– Nan, nan, nan, tu es belle là, insiste-t-elle en posant la main sur ma poitrine, un peu durement tout de même. Tu es gentille. Mais tu es comme l'âne, tu veux faire comme toi tu veux. Écoute bien et laisse faire les choses : la ligne va s'arrêter, parce qu'un ange t'attend, petite. Bizarre, tu vas arrêter de voler. Tu vas te poser pour toujours parce que lui, l'ange, va te couper tes ailes. *Inchallah*, telle est la volonté de Dieu.

Si je devais résumer : primo, elle me traite d'âne, deuxio, elle est en train de me dire que je ne suis pas belle physiquement, tertio, qu'un ange va me couper les ailes, un comble pour l'hôtesse de l'air que je suis ! Mes copines ont dû me faire une blague, c'est pas possible ! Qu'est-ce que c'est que ce charabia ? Bon, ça suffit, je décide d'en finir avec ces âneries.

– Oh que non, *Hadja*, je vais voler et ne jamais me *poser*, comme tu dis. Aucun ange au monde ne pourra me forcer à atterrir. J'aime beaucoup trop la liberté. Allez, merci quand même, *Hadja, salam !*, lui réponds-je avec un petit sourire qui signifie que je ne lui en veux pas, ni pour son insulte (elle m'a traitée d'âne quand même !), ni pour toutes ces foutaises incompréhensibles.

La vieille dame se recouvre la tête avec son grand foulard noir puis me jette un coup d'œil de travers, visiblement vexée, avant d'ajouter :

– Petite, tu te poseras. Parce que ça sera ton choix. Tu es trop comme l'âne. N'oublie jamais que l'ange a beaucoup de pouvoirs.

Ensuite, elle me congédie de la main pour que l'homme aux cheveux grisonnants derrière moi, probablement un touriste américain, puisse prendre place.

Je me lève et vais m'asseoir un peu plus loin sur la place, devant une jeune fille qui réalise des tatouages au henné. Je lui tends la main pour qu'elle puisse me dessiner quelque chose de beau.

– *Salamou alaykoum*. Fais-moi un beau tatouage sur les mains, s'il te plaît, puis, espiègle, j'ajoute, dessine-moi des ailes, là, sur mon avant-bras.

# Chapitre 1

**Nickie**

**De nos jours**

*Compagnie aérienne internationale recherche personnel navigant commercial parfaitement bilingue anglais/français*

*pour clientèle de luxe. Poste basé à New York, USA.*

*Disponibilité totale, de jour et de nuit. Rémunération très attractive, déplacement à New York pris en charge par le recruteur.*

Attaquée à la terrasse d'un café de la rue Lepic, dans le quartier de Montmartre où je vis, je relis l'annonce pour la trentième fois.

Je travaille pour une des plus grandes compagnies aériennes du monde depuis trois ans déjà. Basée à Paris, j'ai récemment été affectée sur les vols long-courriers et sur le secteur Amériques.

Mes yeux se reportent sur l'offre d'emploi. J'allume une cigarette et je réfléchis une seconde.

Faisons le bilan de ma situation : je ne suis pas mariée, je n'ai pas d'enfants, je n'ai pas d'attaches. Maman, Lily et mes copines seraient tristes de me voir partir. Mais, un poste à New York ? Mon rêve ! J'ai deux jours devant moi avant ma prochaine rotation : un Paris/Johannesburg. Il me faut foncer, là, maintenant.

J'écrase ma cigarette, bois mon expresso d'une traite, et je me lève pour traverser la rue. Évidemment, je ne prête aucune attention aux regards que me lancent les deux beaux spécimens en costume assis à la table voisine. Je n'ai pas le temps, je dois m'occuper de ma candidature et répondre à cette annonce de rêve. Je compose le code d'entrée de mon immeuble en m'assurant que les mecs du café, qui pourraient tout à fait être des tueurs en série, ne voient pas les chiffres... Mouais, je devrais probablement arrêter de lire tous ces thrillers qui racontent la vie de psychopathes ! J'emprunte les escaliers jusqu'au deuxième étage, où j'arrive crevée. J'ai honte d'être essouffée, faut vraiment que je laisse tomber la clope !

Mon deux-pièces n'est pas très grand. Un petit salon, simplement meublé d'un canapé deux places ainsi que d'une table au plateau carrelé de mosaïque de divers coloris, entourée de quatre chaises en fer forgé et posée sur un grand tapis de jonc de mer. Ma chambre est assez spacieuse, ce qui est rare à Paris. J'y ai installé le lit très modeste en pin que j'ai rapatrié de chez Maman, et ma penderie, composée d'une armature de bois et d'un épais rideau de lin naturel.

J'ai rapporté de mes nombreuses escales des objets qui me permettent de conserver des souvenirs

que je crois impérissables. Chaque fois, un petit truc qui me rappelle ce que j'ai ressenti en découvrant un nouveau pays. Un maté, petite coupe de cuir et de bois dans laquelle les Argentins ont coutume de boire leur thé, est posé sur une des étagères de ma kitchenette. Sur la bibliothèque se trouve une minuscule pipe de bois roux sculpté en forme de visage aztèque, que j'ai achetée sur un marché à Mexico. Sur le mur est accrochée une tête d'albâtre représentant Akhenaton, rapportée de ma première visite au musée du Caire. Et tant d'autres objets.

En regardant la petite table africaine et les deux chaises qui l'entourent, je me remémore mon plus beau souvenir : mon premier voyage sur le continent africain. Je m'étais rendue dans un marché local de Dakar. L'équipage s'était séparé afin de flâner librement et de faire ses achats. L'Afrique, que je ne connaissais qu'au travers du roman de Karen Blixen, correspondait en tout point au merveilleux récit qu'en fait l'auteure danoise. Les couleurs uniques au monde, la chaleur, les odeurs d'épices, de terre rouge, d'encens... Je m'étais arrêtée devant la cabane d'un marchand pour acheter la fameuse table typiquement africaine. J'avais réglé le marchand après d'âpres mais délicieuses négociations. Il m'avait remerciée chaleureusement, puis, inquiète de ne pas être dans les temps pour le rendez-vous fixé par les membres de l'équipage, j'avais interrogé le vendeur :

– Excusez-moi, monsieur, auriez-vous l'heure, s'il vous plaît ?

Il s'était mis à rire doucement, puis avait soufflé, avec son adorable accent africain :

– Ah, je n'ai pas l'heure, moi, petite sœur, j'ai le temps.

Il m'avait clouée sur place ! Nous autres, Occidentaux, courons sans cesse après le temps. Lui, il en disposait, tout simplement ! Sauf qu'il ne m'avait pas donné l'heure et que je n'avais aucune idée de l'endroit où se trouvait l'hôtel !

Lorsque l'on voyage dans le monde entier, la volonté de tout ramener avec soi est immense, alors je me restreins pour ne rapporter que de petits souvenirs qui sont mes madeleines de Proust à moi. Je me lève et insère ma clé USB dans ma petite enceinte Bluetooth. C'est la bande originale d'*Out of Africa*, mon film préféré, et le fameux morceau *Karen's theme*. Les voix africaines s'élèvent et se diffusent dans tout mon salon.

– Bon, ma p'tite, au boulot, cesse de traîner ! me dis-je à voix haute.

Je remets rapidement mon CV à jour, rédige mes deux lettres de motivation, l'une en français et l'autre en anglais, comme demandé dans l'annonce. Je soupire. Pas de plan sur la comète ni d'espoir fou, laissons le temps au temps. Il ne faut pas commencer à espérer ni à prier. *Inchallah* ! N'est-ce pas ce que m'avait dit cette vieille diseuse de bonne aventure marocaine ? Je souris au souvenir de cet épisode. Quelle drôle de rencontre. Mon regard se pose sur la théière finement ciselée qui repose sur le comptoir de ma cuisine. Je l'avais chinée dans la médina, ce jour-là. C'était ma toute première visite au Maroc.

Je viens de rentrer d'un aller-retour à Rio. J'en profite pour flâner dans ma rue Lepic. M'asseoir à la terrasse d'un café pour lire un bon roman ou regarder les passants s'extasier sur Montmartre, faire mon marché chez le primeur, rendre visite à mes amis, voilà ce que j'aime faire pendant mes jours *off*.

Après ma licence d'anglais obtenue avec mention à la Sorbonne, j'avais décidé de devenir indépendante. Je ne voulais plus vivre aux crochets de Maman. À l'époque déjà, il y a trois ans et demi, je savais que l'enseignement n'était pas ma voie, au grand dam de Maman. Une grande compagnie nationale recrutait massivement, à ce moment-là. J'ai postulé et j'ai été retenue. J'ai été formée sur le plan commercial et la sécurité. C'est ma sœur cadette, Lily, qui a sauvé l'honneur en devenant professeure d'anglais en lycée professionnel, dans le sud de la France.

Mon téléphone sonne. C'est Maman. Je n'ai pas donné de nouvelles depuis quelque temps. Je le sors de la poche de mon jean, m'installe confortablement sur mon sofa et décroche. Je sais qu'une longue conversation m'attend... Pendant plus d'une demi-heure, j'écoute son long monologue sans presque jamais l'interrompre. Je dois rester trop longtemps sans parler, car elle finit par me demander :

– Nicole, tu m'écoutes, à la fin ?!

Je soupire puis lui sors mon éternel discours, tellement rodé d'ailleurs que je me demande s'il est vraiment utile de lui en faire part.

– Maman, je ne fais que ça, t'écouter ! Je suis heureuse comme ça. Un jour, peut-être que je me marierais, mais pour l'instant, je préfère rester libre et indépendante, tu comprends ? La liberté n'a pas de prix à mon âge, et je te signale que je gagne super bien ma vie !

J'en ai vraiment marre qu'elle n'arrive pas à se réjouir pour moi ! Elle est obsédée par le mariage et les enfants... Peut-on porter plainte pour harcèlement contre sa propre mère ?

J'ai tout pour moi, autant être honnête. Jeune, dynamique et très heureuse de vivre. Mais ma mère ne peut accepter l'inacceptable : à 25 ans, la petite Nicole est toujours célibataire et refuse de se marier !

Je l'entends souffler avant d'ajouter :

– Bon, d'accord, ma chérie, parlons d'autre chose. Je te rappelle que le mariage de ta sœur approche et que je n'ai pas encore vu la robe que tu as achetée. Quand donc passeras-tu à la maison, pour que l'on puisse discuter de la cérémonie ? Lily a besoin de toi, tu sais ! Il faut que tu prévoies quelques semaines de vacances, tu dois venir nous aider, ma chérie, supplie ma mère.

– OK, Maman, je vais voir ce que je peux faire, mais le mariage a lieu dans un an ! J'irai voir mon chef de secteur très rapidement et je poserai mes dates de congé, ne t'inquiète pas.

– Merci, ma chérie, allez, je te laisse, je dois retourner au bureau. Ils pensent toujours que je suis fumeuse ! Tu te rends compte, depuis toutes ces années ?! J'ai réussi à leur cacher que mes poumons étaient aussi clairs que ceux d'un bébé. Mais ce mensonge me permet de faire beaucoup de pauses !

dit-elle en riant.

– Amuse-toi bien, je t'appelle bientôt. Bisous.

Je suis d'origine franco-américaine. Ma mère, Parisienne pure souche, a épousé mon père, Joe Pellman, originaire de San Diego. Papa est professeur de littérature américaine. Il était venu s'installer en France de manière provisoire afin d'enseigner la littérature à l'université de Jussieu, à Paris. Danielle Rennard, ma mère, alors étudiante en maîtrise, suivait son cours. Ils sont tombés follement amoureux. À la suite de l'obtention de son diplôme, ma mère a accepté la demande en mariage de mon père. Ils se sont installés à Paris à la demande de Maman. Dès que Papa évoquait la possibilité d'un retour en Amérique, elle avait pour habitude de citer Albert Einstein, *l'homme le plus intelligent du monde*, pour argumenter son refus, et lui rétorquait presque immédiatement :

*L'Amérique est le seul pays au monde à être passé du barbarisme à la décadence sans connaître la civilisation.*

Bien que profondément vexé, mon père a toujours cédé, par amour pour ma mère. Lily et moi sommes venues compléter cette famille franco-américaine.

Mais, après quatorze années de mariage, Papa a rencontré une jeune étudiante californienne venue passer un semestre à Paris. Ça a été le coup de foudre et il a décidé de nous quitter pour vivre avec son nouvel amour, sur la côte ouest des États-Unis. Finalement, il a bel et bien réussi à rentrer *chez lui*.

Lily et moi sommes donc restées auprès de Maman, en France. La période de *l'après* Papa, comme on la nommait avec ma sœur, a été très difficile pour notre petite famille, sur le plan affectif bien évidemment, mais aussi sur le plan financier. Maman a perdu le goût de vivre. Elle ne parlait presque plus et regardait dans le vide, les yeux rougis. Je me suis sentie désespérée, et j'en ai énormément voulu à mon père. Avec les années, je comprends que Maman l'avait frustré, en le forçant à rester en France. Elle l'avait déraciné. Peut-être en avait-il trop souffert ?

Cela a pris du temps, beaucoup de temps, puis un jour, soudain, Maman a brutalement arrêté de geindre. Elle s'est réveillée, au sens littéral, un matin, comme si sa dépression n'avait été qu'une parenthèse. Son cœur s'est remis à battre.

Par la suite, Maman a décidé de travailler, pour la première fois de sa vie. Nos finances étaient au plus mal, j'étudiais à l'université et Lily au lycée. Elle a obtenu un poste de secrétaire au musée du Louvre par le biais d'une connaissance.

Lorsque je repense à cette période, je me dis souvent qu'on a évité le pire. J'ai véritablement cru que Maman s'éteignait progressivement, sans faire de bruit. Alors qu'en moi-même, je bouillais de rage. Il m'arrivait d'avoir envie de hurler de toutes mes forces. Je ne pouvais le faire sans passer pour une folle à lier. J'ai trouvé la parade à la Foire du Trône où je m'installais dans les manèges les plus flippants pour crier toute la douleur que j'éprouvais, sans prendre le risque de me faire interner. Les copines qui m'accompagnaient ont toujours pensé que j'étais la plus grande trouillardarde du train

fantôme !

Je pose mon téléphone sur la table et vais chercher mon ordinateur portable. Le vol que je viens de faire a été un peu difficile, certains clients deviennent vraiment trop exigeants, mouais, même chiants, je dois le reconnaître. Mais je suis payée pour répondre à leurs nombreuses demandes et je rêve souvent, tout au long du trajet, de l'escale qui m'attend à l'arrivée et des visites que je vais pouvoir faire.

Les équipages changent à chaque rotation. Je fais un aller et un retour avec les mêmes membres, puis ce sont des collègues différents pour chaque autre destination. Je vole quatre à cinq fois par mois, ce qui me laisse beaucoup de temps libre.

Si je veux danser lors d'une escale, je dors la journée puis retrouve les hôtesse et stewards de mon vol et ceux d'autres compagnies pour faire la fiesta toute la nuit. Les navigants des grandes compagnies descendent souvent dans les mêmes hôtels. Mais si, au contraire, l'envie de visiter la ville me prend, je le fais de bon matin après le petit déjeuner que nous prenons en commun (souvent avec le commandant de bord et son copilote, qui se font un plaisir de faire découvrir aux jeunes hôtesse le pays qu'ils connaissent en général par cœur), et je me couche assez tôt dans la soirée.

C'est comme ça qu'à 25 ans, je peux dire que mon travail consiste à visiter le monde. Et je suis hyper consciente de la chance que j'ai.

Mais, comme toujours, je veux plus. Je commence à m'habituer à cette routine, jours de rotation, jours de repos, puis rebelote... J'ai besoin de changement. Lily me dit que je suis une éternelle insatisfaite. Peut-être que c'est vrai. Et quand bien même ? J'ai besoin de changer de vie, de pays, de fréquentations. Mon expérience m'a appris quelque chose de précieux sur moi-même : je peux m'adapter à tout. Aux collègues, aux passagers, aux cultures et pays étrangers, à tout. Rien ne me fait sortir de mes gonds, je m'adapte de manière très zen sans trop forcer, un atout quand on fait mon métier ! En vol, je plaque mon sourire d'hôtesse de l'air sur mes lèvres et c'est parti pour des heures de travail !

Voilà, j'ai cliqué sur « envoyer ». Je regarde le message de réponse automatique qui m'annonce qu'en l'absence de réponse dans les six semaines à venir, ma candidature ne sera pas retenue. Sans m'en rendre compte, je regarde ma main et constate que mon index et mon majeur sont croisés... Ouais, j'ai espoir, et je crois en ma chance...

# Chapitre 2

**Mike**

*Compagnie aérienne internationale recherche personnel navigant commercial parfaitement bilingue anglais/espagnol*

*pour clientèle de luxe. Poste basé à New York, USA.*

*Disponibilité totale, de jour et de nuit. Rémunération très attractive, déplacement à New York pris en charge par le recruteur.*

Alors là, c'est bien ma veine ! C'est exactement ce qu'il me faut, un changement radical ! J'aime San Francisco, il y règne un super climat, une douceur de vivre, les habitants sont sympas, la ville est magnifique. Mais tout ça, c'est trop petit pour moi. Frisco est dynamique, c'est sûr, mais je rêve d'une mégapole pleine de buildings, de taxis, de circulation partout. La côte Est me manque, voilà tout.

Je sors de la salle de bains, une serviette-éponge nouée autour de mes hanches. Mon colocataire, Mark, me désigne du menton la jolie brune qui m'attend, vêtue d'une chemise d'homme, dans la cuisine.

– Hello, Mark, ça va ? Quoi de neuf ? le salué-je.

– Moi ça va, Mickey. Et toi, pas trop mal à la tête ? Comment s'appelle la charmante jeune fille qui se trouve dans notre cuisine à préparer le café ?

– Euh, Brenda, non, c'est pas ça, Fiona, non, euh merde, je sais plus.

– Laisse tomber, Mickey. Si seulement tu préférais les Brandon, ou Jason, je t'assure que tu n'oublieras plus aucun prénom ! Tu ne sais pas ce que tu manques, mon chéri ! me dit-il avec le regard d'un type prêt à dévorer mes pectoraux.

Je me mets à sourire, ce qui le fait craquer encore plus, et je rejoins Brenda ou Fiona ou peu importe son nom.

Elle se rue sur moi et se colle à moi. Je la repousse gentiment.

– Écoute, ma chérie, je vais avoir une longue journée et je suis déjà en retard. Tes vêtements sont dans la chambre.

Elle me regarde, peinée mais trop orgueilleuse pour le montrer, et n'insiste pas. Elle ramasse ses affaires, s'habille en vitesse et quitte l'appartement sans un regard en arrière.

Je sors le journal que j'avais soigneusement rangé dans un tiroir avant ma soirée quelque peu

festive, et je m'installe sur le confortable tabouret du bar de la cuisine, devant mon café. Je relis l'annonce encore une fois.

À 28 ans, il est plus que temps de tracer mon avenir et de saisir n'importe quelle opportunité. Je suis steward au chômage depuis un an. Pour m'en sortir, je fais des petits travaux de bricolage dans les quartiers chics de Presidio Heights et de Nob Hill. La compagnie aérienne où je travaillais a déposé le bilan. J'ai fait partie des premiers départs : derniers arrivés, premiers virés. C'est comme ça, je n'ai pas pu me défendre.

La vie que je mène actuellement commence à me fatiguer. Peut-être que les sermons de Mark finissent par faire leur effet sur mon esprit embrumé. Il prétend que je deviens superficiel, ennuyeux et triste.

– Mark, viens voir, s'il te plaît. Regarde cette annonce. Voilà ce qu'il me faut, dis-je en tapant le journal du dos de la main.

Il le saisit et se met à lire ce que j'ai entouré au feutre rouge. Puis, lentement, il me regarde des pieds à la tête :

– Chéri, je ne veux pas être désagréable, mais le Mickey que je vois devant moi n'a aucune chance. Tu vas aller faire un tour chez Randy qui te rafraîchira cette coupe de cheveux, puis tu vas te raser la barbe. Tu revêtiras ton plus beau costume. Ensuite, je te prendrai en photo, on travaillera sur ton CV et sur ta lettre. Et seulement après, tu entends, mon p'tit Mickey, seulement après, ce job sera à toi !

Je lui souris. La fossette qui se creuse sur ma joue droite le fait toujours autant craquer, d'après le rouge qui lui monte aux joues !

\*\*\*

Je considère Mark comme mon frère. Je le connais depuis quelques années. Il y a sept ans, j'ai débarqué ici avec quelques centaines de dollars en poche pour démarrer ma nouvelle vie. Il a été la première personne que j'ai rencontrée sur la côte Ouest. J'étais attablé dans un petit boui-boui de Chinatown, quand un type bien fringué et beau gosse avec ses yeux clairs et sa peau caramel m'a accosté alors que je mordais dans mes rouleaux de printemps.

– Hey, jeune homme, vous a-t-on déjà dit que vous étiez l'un des garçons les plus sexys de San Francisco ?

– Waouh mec, non pas encore, je viens juste de débarquer du New Jersey. Mais j'espère surtout que toutes les belles Californiennes de cette ville seront d'accord avec toi !

Puis je lui ai fait un clin d'œil, et j'ai continué de manger.

– Je m'appelle Mark, m'a-t-il dit en prenant place face à moi.

– Salut. Moi, c'est Michael et tout le monde m'appelle Mike.

– Ravi de te rencontrer, Mickey. Alors comme ça, tu viens de la côte Est. Et où est-ce que tu loges ?

– J’ai trouvé un motel à deux pas d’ici, en attendant de louer un appart.

– Hum. Dis donc, avec ton physique, tu t’es trompé de ville. T’es sûr que tu ne voulais pas aller à LA pour devenir une star de cinéma ? m’a-t-il demandé en me fixant, un sourire franc affiché sur son visage.

– Non, je suis steward. J’ai été recruté par une compagnie aérienne basée à Frisco.

– Une hôtesse de l’air ! C’est bien ma veine ! a-t-il dit en souriant.

– Aïe, tu appuies là où ça fait mal, mon pote. Mais t’as raison, je suis bien hôtesse de l’air, on peut dire ça comme ça. Dans ce métier, les hommes se battent pour l’égalité des sexes ! lui ai-je expliqué en haussant les épaules.

J’ai souri et il a littéralement fondu, alors j’ai ajouté :

– Ouais, je sais, ma fossette est terriblement sexy, elle fait son petit effet.

Il a éclaté de rire puis m’a regardé avec insistance.

– Rassure-moi, Mickey, t’es pas gay ?

– Non, désolé, j’adore les filles !

– Ah, ça va, je ne risque rien avec toi, alors. Oh, ne sois pas étonné, c’est juste que je viens de me faire larguer par un steward.

Puis, il m’a raconté sa relation chaotique avec son ex qui lui avait avoué l’avoir trompé à plusieurs reprises.

– Je suis désolé, vraiment. Ça n’a pas dû être facile, ai-je compati.

– Bah, faut avancer ! On chute de très haut, puis on s’en remet. Sans qu’on s’en rende compte, on est déjà sur pied ! Tu sais ce que c’est, Mickey.

Je crois que Mark s’attendait à ce que je lui parle de ma dernière rupture. Malheureusement pour lui, je ne me suis jamais fait larguer. C’est comme ça.

– Ouais, je vois, ai-je répondu évasivement.

Soudain, son visage s’est illuminé. Il a attrapé un de mes nems et l’a mâché longuement avant de me faire une incroyable proposition :

– Écoute, Mickey, je sais que ça peut paraître bizarre ce que je vais te dire, on se connaît à peine, mais si tu cherches un appart, je te propose d’être mon nouveau colocataire. Mon copain m’a largué et le loyer, tout seul, c’est un peu dur. Tu verras, je suis un mec clean, super sympa et surtout, je sais ce que c’est que vivre avec un stew.

J’ai reposé mes baguettes en lui rendant son sourire, puis je lui ai tendu la main.

– C’est d’accord. Génial, un problème de moins à résoudre, et pas des moindres ! On m’a dit que c’était la galère de se loger par ici. Au fait, tu habites où ?

Il a pointé le plafond de l’index et m’a fait un clin d’œil.

Voilà comment j’ai atterri à Chinatown, dans un petit duplex au-dessus du restaurant chinois où j’avais rencontré Mark pour la première fois. Je connais tout le quartier et tout le quartier me connaît. J’y ai mes habitudes. Je me sens comme un poisson dans l’eau, de ce côté-ci de la ville.

Après mon licenciement, il y a un an, je me suis retrouvé avec une assurance chômage misérable, donc je vis avec *peanuts*. Je ne suis pas quelqu’un d’économe et je dépense plus que je ne gagne. Je profite de la vie, au jour le jour. Lorsque ma situation financière devient critique, Mark me propose systématiquement de m’aider, mais je refuse à chaque fois. Pas par orgueil, mais je ne veux pas poser de problème à qui que ce soit en raison de mon choix de vie, assez irraisonné, je l’admets. Cela dit, pendant ma période difficile, je trouve le frigo toujours plein de produits que j’aime particulièrement, comme des ailes de poulet ou bien du *cheesecake*, ma pâtisserie préférée. Mark m’aide en silence, sans jamais s’en vanter et sans faire aucun reproche. Lors de ses déplacements professionnels, il m’arrive de manger des macaronis au fromage pendant des jours, faute de pouvoir m’acheter autre chose. Mais je ne m’en plains pas. Comme je dis souvent, il n’y a pas mort d’homme. Je n’ai aucun regret et je me suis bien amusé.

– Mickey, arrête de rêver. J’ignore à quoi tu es train de penser, et je m’en fiche. Parce que là, on n’a carrément pas le temps. Il faut que tu ailles chez le coiffeur pour retrouver le Mickey que j’ai rencontré il y a quelques années. Tu sais, le dieu vivant, super beau et surtout, super, hyper, ultra sexy. OK, tu as des restes, t’es loin d’être moche, p’tit veinard, mais tu peux être au top, si tu y mets du tien !

L’enthousiasme de Mark est contagieux. Je ne sais pas si ce projet va fonctionner, mais si c’est le cas, je ne serai pas heureux à cent pour cent, car le poste étant basé à New York, je vais devoir me séparer de mon meilleur ami.

Je lui souris.

– OK, Mark. Appelle Randy, je peux y être dans vingt minutes.

À mon retour, Mark et moi reprenons mon CV, que nous mettons à jour sur mon Mac. Il me prend en photo, puis raccorde son appareil à son *laptop*. Il insère mon portrait sur le CV. Ensuite, nous rédigeons une lettre de motivation en anglais et une autre en espagnol, ma langue maternelle. Et le grand moment arrive. J’inscris l’adresse mail pour les candidatures et clique très fort sur le bouton « envoyer ». Mark me regarde et me dit, d’un air inquiet :

– Hey, beau gosse, ils ne vont pas répondre avant six semaines. Si tu te dis que tu ne respireras plus jusque-là, je peux déjà appeler le croque-mort !

C’est alors que je remarque que je suis très inquiet. Tellement que j’en ai oublié de respirer

depuis l'envoi du mail...

# Chapitre 3

## Cilia

*Compagnie aérienne internationale recherche personnel navigant commercial parfaitement bilingue anglais/arabe*

*pour clientèle de luxe. Poste basé à New York, USA.*

*Disponibilité totale, de jour et de nuit. Rémunération très attractive, déplacement à New York pris en charge par le recruteur.*

Mon cœur bat la chamade mais, bien qu'excitée, je m'imagine le pire. Et si cette annonce n'était qu'un leurre pour cacher un vaste réseau de call-girls ? Après tout, c'est tout à fait possible ! Alors, lorsque je relis l'annonce pour la centième fois, les lettres se mettent à danser et le texte m'apparaît tout à fait différemment : Cherche fabuleuses *escort girls* parfaitement bilingues anglais/arabe pour assouvir et répondre à toutes les envies de nos clients fortunés qui ne cherchent que soumission et sexe.

*Cesse de toujours t'imaginer le pire, ma chérie. Vis au jour le jour, chasse donc ces nuages lugubres qui te gâchent l'existence. Tu es tellement privilégiée, Cilia, alors s'il faut que tu sois consciente d'une seule chose en ce bas monde, c'est de la chance que tu as, ma chérie.*

Je regarde autour de moi, et grâce à Dieu, personne ne prête attention à moi, car je sens les larmes monter. Ma mère avait pour habitude de me rappeler que mes conditions de vie étaient exceptionnelles. Et elle avait raison.

J'observe les New-Yorkais profiter du printemps. C'est magnifique. Des familles entières disputent des parties de football sur la pelouse de Central Park. Je ne sais pas jouer mais j'aime m'asseoir sur un banc et admirer le bonheur de toutes ces personnes. Je n'ai pas toujours vécu aux États-Unis. Il y a quelques mois, j'habitais encore ma chère Angleterre.

Mon père, un riche homme d'affaires originaire du Caire, et issu d'une influente famille copte, avait décidé de s'installer à Londres juste après mon dixième anniversaire. J'ai donc vécu au Royaume-Uni la moitié de mon existence. J'aimais particulièrement les longs hivers anglais. Il m'était parfois impossible de sortir de la maison tant les rues étaient couvertes d'une épaisse couche de neige. J'adorais marquer cette neige immaculée de mes petites empreintes.

Les Britanniques sont, selon moi, des gens très particuliers. Dotés d'un grand civisme, toujours avenants et polis, ils sont en réalité extrêmement drôles et divertissants. Ils possèdent un sens de l'humour unique au monde. Ils peuvent faire part d'une blague d'une grossièreté incroyable sans ciller !

Après mes années lycée, Papa a voulu que j'aille à Oxford. Mais j'ai refusé et l'ai supplié de me laisser m'inscrire à Nottingham University, dans le Midland, au nord-est de l'Angleterre. Je voulais aller étudier dans un endroit où personne ne me connaissait, me fondre dans la masse. Le prince William y était parvenu, à St Andrews, alors qu'il est de rang royal ! Mes camarades de lycée n'étaient pas sincères. Je les savais intéressés, impressionnés par la fortune de mes parents. Comparée à un dîner à la maison, une soirée pyjama chez les filles de ma classe ne valait rien à leurs yeux. Moi, j'aurais adoré être invitée à ce genre de soirée. Elles ne l'ont jamais compris. Peut-être ont-elles pensé que je trouvais cela ringard... Une Bentley conduite par mon chauffeur me déposait à l'école chaque matin. Les regards admiratifs ou haineux que je remarquais m'ont toujours dérangée. J'aurais de loin préféré ressembler à n'importe quelle autre lycéenne de mon âge. Bien que mes camarades fussent issus d'un milieu social très élevé, personne ne venait en classe avec son propre chauffeur... Je n'ai jamais eu le sentiment d'être une *pauvre petite fille riche*, probablement grâce à mes parents, mais je rêvais souvent d'une vie simple, dans un anonymat total.

Central Park est un endroit merveilleux. Ce jardin d'Éden en plein cœur de Manhattan est un havre de paix. J'aime me promener sur Central Park West, tout près de mon appartement. Particulièrement le soir, lorsque les lumières de toutes ces luxueuses habitations sont allumées ; je me mets alors à les épier. Je ne regarde pas à travers les trous de serrures comme le petit voyeur de *Peeping Tom*<sup>1</sup>, mais par les fenêtres qui me permettent de les observer grâce à l'éclairage intérieur. J'aime regarder les familles se mettre à table dans la joie. Et je souris. Je les envie...

Je suis restée à Nottingham quatre années. C'est la seule période de ma vie durant laquelle je me suis sentie totalement libre. Quelques semaines après mon arrivée, j'ai décidé de travailler dans une maison de retraite pendant les week-ends afin d'obtenir mon propre argent de poche. C'était mon premier job. Dans ma culture, les personnes âgées sont accueillies chez leurs enfants. Il n'est pas question de les faire entrer en maison de retraite. Je me souviens avoir longuement conversé avec mon père à ce sujet lors de mon emménagement à Nottingham. Je crois qu'il était fier que je travaille pour gagner mon propre argent, mais, par pudeur certainement, il ne me l'a jamais dit. Concernant la maison de retraite, en revanche, il était moins fier. Il raillait les Occidentaux et les qualifiait de *sans cœur*. Il était inconcevable, selon lui, de ne pas veiller sur ses aînés. Forte de mon expérience, j'avais beau lui expliquer que parfois, étant eux-mêmes âgés, les enfants ne pouvaient prendre en charge leurs parents, il ne comprenait pas qu'on ne mette pas tout en œuvre pour ne pas les *jeter*.

Je n'ai jamais été d'accord avec lui, et malgré nos nombreux échanges à ce sujet, je ne suis pas parvenue à le ranger à mon avis. Peut-être ai-je vu trop de familles en détresse et à bout de forces. La maison de retraite leur apportait l'aide nécessaire.

J'y ai rencontré des personnes formidables. Sara était la résidente que je préférais. Elle était vraiment unique. Frappée de cécité due à son grand âge, elle avait demandé à sa fille de la placer. Très orgueilleuse, elle refusait toute aide de sa famille mais également du personnel soignant. Je me souviens bien de notre première rencontre.

– Bonjour, madame, je m'appelle Cilia. Je travaille ici les samedis et dimanches. Je m'occuperai de votre petit déjeuner ainsi que de l'entretien de votre chambre pendant que vous serez à l'animation.

– Je ne quitte ma chambre que pour le souper, jeune fille, je ne vais certainement pas me rendre aux animations qui sont faites pour tous ces vieux qui n'ont plus leur tête ! Sachez, Célia, que j'ai toute la mienne ! Alors, cessez donc votre bla-bla et laissez le petit déjeuner sur la table. Allez, sortez maintenant, m'a-t-elle ordonné, pendant que je déposais le plateau.

– Bien, madame, mais je m'appelle Ci-lia.

– Quelle importance, Célia, Délia ou Mélia ! s'est-elle exclamée avec agacement.

– Cela a beaucoup d'importance à mes yeux, madame. Mon prénom signifie quelque chose, et c'est pour sa signification que ma mère l'a choisi.

– Vraiment ? Et que veut-il donc dire ?

– Cilia signifie *la personnification de l'intuition qui aide à prendre les bonnes décisions*, madame, il est d'origine égyptienne.

Sara m'a dévisagée. Je la savais aveugle mais c'est vraiment l'impression qu'elle m'a donnée.

– Ainsi donc, très chère, vous êtes Égyptienne.

– Oui, madame.

Mon origine m'a permis de me rapprocher de Sara. Elle avait vécu en Égypte et adorait ce pays. Et surtout, elle y avait connu l'amour. Mais ses parents avaient décidé de mettre un terme à cette relation en rentrant au pays. Le temps avait fait des miracles. Il avait non seulement pansé les blessures, mais il était aussi parvenu à l'impensable : l'oubli.

Bien que ce fût interdit par le règlement, je me rendais dans sa chambre chaque samedi après-midi pour y boire le thé. Elle me demandait souvent pourquoi je ne retournais pas chez moi, mais je ne pouvais me résoudre à lui répondre, la blessure était trop vive. Alors, je lui disais que j'aimais vivre en Angleterre, oui, malgré le climat, oui, malgré les spécialités culinaires locales, et oui, malgré la fadeur du peuple britannique ! Mes réponses la faisaient rire. Et son sourire devenait, progressivement, l'unique chose qui me permettait de conserver le mien.

J'allais à l'université pendant la semaine. J'aimais cette ville de Nottingham. Je m'étais fait un seul ami, en plus de Sara : Steven, mon voisin de chambre du campus. Je le savais attiré par moi, mais ce n'était pas réciproque. Steven n'était qu'un coup de foudre amical. Lorsque je parlais de lui à Sara, elle me répondait qu'il n'était pas celui que j'attendais, qu'il n'était pas *mon Égyptien*.

Un après-midi, Sara était confortablement installée dans son rocking-chair et se balançait silencieusement.

– Ma petite Cilia, je te vois. Je ne te vois pas avec mes yeux, je te vois avec mon cœur. Tu es vive, intelligente et tu es une magnifique jeune fille, ne l'oublie jamais. Tu as tout pour être heureuse. Mais, ma chérie, je te sens triste, et tellement seule, m'a-t-elle dit.

J'ignore pourquoi, mais ses paroles m'ont libérée et j'ai su, à ce moment-là, que je pouvais lui dire ce qui me rendait si triste.

– Sara, je suis seule. Je ne me sens pas seule, je suis seule, tout simplement. Il y a quelque temps, j'ai pris un congé de plusieurs semaines. Je vous ai dit que j'allais rendre visite à mon père malade, mais je vous ai menti. Je suis partie au Caire pour enterrer mes parents.

J'ai marqué une courte pause et j'ai regardé mes mains trembler. Je les ai serrées très fort puis j'ai continué :

– Mes parents ont péri lors d'un accident de voiture, à Londres. Il faisait nuit et il pleuvait très fort. Une voiture a dérapé et les a percutés de plein fouet. J'ai pris le premier avion pour Londres, mais lorsque je suis arrivée à l'hôpital, il était trop tard...

J'ai repris ma respiration pendant quelques secondes :

– Après cela, j'ai eu l'impression que le monde merveilleux dans lequel j'évoluais ne tournait plus, il s'était arrêté. J'ai comme cessé de vivre pendant des journées entières, ne sortant plus de chez mes parents. Je dormais jour et nuit dans leur lit. C'est Aziza qui est parvenue à me sortir de ma torpeur. Aziza était ma nurse depuis ma naissance en Égypte. Elle avait quitté notre pays d'origine pour nous accompagner en Angleterre. Après les funérailles, qui ont eu lieu à la cathédrale Saint-Marc du Caire, elle m'a proposé de rentrer en Angleterre avec moi. J'ai refusé malgré ses protestations, je ne voulais pas qu'elle passe le restant de ses jours à s'occuper de moi. Je lui ai laissé beaucoup d'argent pour la mettre à l'abri du besoin, elle et sa famille. Mes parents m'ont légué une immense fortune, chère Sara. Mon oncle, inquiet pour la gestion de mon héritage, m'a demandé de rester en Égypte auprès des miens. Mais j'ai eu besoin de revenir dans mon pays d'adoption.

La situation était vraiment grotesque. Je travaillais comme femme de ménage dans une maison de retraite tous les week-ends alors que j'étais riche comme Crésus ! J'ai éclaté de rire, et c'était une étrange sensation. Je n'arrivais pas à me calmer. Sara restait silencieuse et se balançait sur son fauteuil en maintenant la tête bien droite.

– Je sais, Sara, que vous devez penser que je suis folle, ou bien que je suis une pauvre petite fille riche... Mais si j'étudie à l'université la semaine, et si je travaille ici tous les week-ends, c'est pour me sentir normale. C'est l'unique chose qui me permet de tenir bon.

– Viens, Cilia, approche, je te prie, me demanda-t-elle, sa petite main levée vers moi.

Elle a caressé mes cheveux, puis a simplement conclu :

– Je t'interdis de penser que tu es seule, Cilia. Je suis là, ma chérie, tu m'entends ? Je suis là.

Après cet épisode, Sara ne m'a plus jamais questionnée sur ma famille mais a voulu tout savoir sur ma vie. Elle me posait des questions sur l'université, mes camarades d'université, mes flirts, mes cours, ce que j'aimais manger, ce que je détestais, ce que je faisais de mes soirées, mes virées shopping (elle prétendait même parfois que je n'étais pas raisonnable lorsque je faisais trop

d'achats !). Tout, elle voulait tout savoir comme si j'étais devenue un membre de sa famille.

Puis j'ai obtenu mon diplôme en histoire de l'art à Nottingham University. Je ne voulais pas poursuivre mes études. Je ne pouvais me cacher à l'université éternellement, il fallait que je choisisse ma voie.

Devais-je retourner en Égypte ? Tout était différent au Moyen-Orient. Je n'y avais vécu que les premières années de ma vie, je ne connaissais que le monde occidental. J'avais toujours pensé qu'un jour, j'y retournerais avec mes parents.

Mais, je ne pouvais m'y résoudre. J'avais 21 ans et la vie devant moi. Je voulais voyager, visiter le monde, découvrir d'autres cultures, d'autres lieux. Tel était le rêve auquel j'aspirais. Et avec ma fortune, je pouvais le réaliser.

Mon dernier samedi de travail à la maison de retraite est arrivé et j'ai éprouvé beaucoup de difficulté à me rendre chez Sara.

J'ai frappé doucement à sa porte et n'ai reçu aucune réponse. J'ai frappé de nouveau et je suis entrée. La chambre était vide. Une enveloppe, libellée à mon nom, était posée sur le lit. Alors j'ai compris que je ne reverrais plus Sara. Les yeux embués de larmes, j'ai décacheté l'enveloppe et j'ai commencé la lecture de la lettre :

*Nottingham, le 30 juin 2015.*

*Ma très chère Cilia, Comme tu viens de le comprendre, je ne serai pas là pour te dire adieu. Ne t'inquiète pas, je ne suis pas morte ! Pas encore, ma chérie. J'ai simplement demandé à ma fille de m'inviter à passer le week-end chez elle. Je dois reconnaître qu'elle a été très surprise par ma demande, mais ravie également.*

*Je ne me sens pas capable d'assister à ton départ, mon petit ange, et de me dire que nos chemins se séparent.*

*J'aurais aimé te connaître il y a quelques années, cela m'aurait évité de vivre quelques moments de désespoir, certainement dus à la grande solitude que je traverse depuis bien longtemps. Ma chère Cilia, tu as illuminé mes vieux jours tout au long de ces quatre dernières années. Tu m'as redonné espoir en la vie, toi si délicate, si gentille, si sincère. Tu as réveillé de vieux souvenirs que je croyais oubliés, et tu les as rallumés car tu portes le soleil en toi.*

*Ton rire me manquera plus que tout.*

*Oui, tu vas terriblement me manquer, ma petite. Mais je ne peux m'empêcher de sourire lorsque je songe à ton avenir, parce que je suis intimement persuadée que la vie qui t'attend sera merveilleuse. Tout simplement parce que, toi, tu l'auras choisie.*

*Sois heureuse, Cilia, immensément, absolument, totalement et indécentement heureuse. Je voulais te donner un petit présent qui te permettra de savoir que je suis toujours à tes côtés, où que tu ailles. Tu m'as souvent dit combien tu aimais mon vieux patchwork. Si tu le regardes de plus près, tu verras que chaque pièce correspond à un moment de ma vie, mon mariage, la naissance de ma fille, ma vie en Angleterre. Je l'ai confectionné progressivement, au gré des années. J'avais pensé qu'il était bel et bien achevé mais je me trompais. Un autre événement allait*

*marquer mon existence.*

*Aussi, j'y ai récemment fait ajouter un carré. Tu le découvriras très aisément, il comporte des couleurs un peu plus vives que les autres morceaux. Cette pièce nous rassemble pour l'éternité. Compte l'ensemble des grains de sable du désert, ensuite multiplie-les par l'ensemble des gouttes de l'eau du Nil, puis multiplie-les par l'ensemble des étoiles du ciel, ça te donnera une idée du résultat : combien moi, Sara Perkins, je t'aime, toi, ma Cilia Astour.*

*Bien à toi,*

*Sara.*

Les larmes se sont mises à couler malgré moi. Je me suis assise sur son lit pour regarder le morceau ajouté. Une jeune fille et une vieille dame se tenaient la main devant une petite pyramide au bord du Nil éclairé par un immense soleil.

\*\*\*

J'ai quitté Nottingham il y a près d'un an. Je suis allée rendre visite à ma famille, en Égypte. J'y ai revu ma très chère Aziza, qui a pleuré toutes les larmes de son corps lors de mon arrivée. Elle s'inquiétait beaucoup pour moi, malgré les lettres que je lui envoyais régulièrement. Je la sais heureuse avec les siens. Elle s'est même achetée une voiture ! Au Caire ! Quel suicide !

Puis, j'ai voyagé en Europe. Barcelone d'abord, où j'ai découvert le fabuleux architecte Gaudí. Ses œuvres sont une splendeur. Rome, Lisbonne, Berlin et Prague ont été les destinations suivantes.

Mon dernier voyage, au mois d'avril dernier, était spécial. Je suis allée au Japon voir le mont Fuji et sa neige éternelle. Et j'ai vu les sakuras, ces cerisiers en fleur, les Somei Yoshino, une variété dont les fleurs blanches teintées de rose pâle sont d'une pureté incroyable. Elles tombaient comme de gros flocons de neige. Mon père avait toujours rêvé de s'y rendre au moment de leur floraison, et j'ai compris pourquoi. Je me suis sentie au paradis devant une telle beauté. Très heureuse et émue, je me suis mise à tourner sur moi-même, tentant d'attraper les pétales dès que le vent soufflait. *La danse des fleurs*, voilà comment j'ai nommé le plus beau spectacle que la nature puisse offrir.

J'ai fait tous ces voyages toute seule. Cela n'a pas toujours été facile, la solitude étant un fardeau lourd à porter, et j'en suis donc doublement fière.

Et puis, il a fallu rentrer. Après mûre réflexion, j'ai décidé de m'installer à New York pour quelques mois. J'adorais cette ville. Je m'y étais rendue une fois avec mon père, lors d'un de ses nombreux voyages d'affaires.

C'est ici que je vis désormais. Je me suis confortablement installée dans un superbe duplex sur Central Park West, tout près de Times Square. L'appartement est suffisamment spacieux et confortable. J'erre dans les rues de Manhattan depuis des semaines, flânant dans les magasins de décoration afin de meubler mon appartement. Il m'a fallu un mois entier pour terminer cette tâche, et je suis maintenant parfaitement installée. Mais l'ennui me gagne. Je ne connais personne dans cette grande ville. Les quelques jeunes femmes rencontrées au cours de yoga de la cinquième avenue font partie d'un cercle très fermé, et je ne parviens pas à y entrer. La superficialité de ces filles ne m'en

donne pas envie non plus. Sara me manque terriblement. Je lui adresse une lettre chaque semaine depuis mon arrivée, et je lui raconte mes journées. J'imagine sa voisine de chambre lui lire mes lettres. Je dois être au centre de leurs conversations, et je me sens flattée de savoir que Sara pense à moi, malgré la distance.

J'arrive dans le hall de mon appartement.

– Bonjour, mademoiselle Astour. Avez-vous passé une bonne journée ? me demande M. Hawkins, le concierge, qui m'ouvre la porte d'entrée.

Je lui retourne à peine son salut, obnubilée par le petit encart que je tiens fermement dans la main. Je relis l'annonce, à nouveau, dans l'ascenseur. Je m'interroge. Peut-on devenir hôtesse de l'air avec un BA<sup>2</sup> en histoire de l'art ? Quelles qualifications exigent-ils ? Je m'installe devant mon PC et me renseigne. Un Certificat de Sécurité et Sauvetage, voilà le diplôme exigé. J'appelle le premier centre de formation de la longue liste que je trouve sur le Net. Je tombe sur le directeur et l'informe de mon projet. Il ne cache pas son étonnement lorsque je lui fais part de ma demande de cours individuels, puisque le tarif est bien plus élevé dans ce cas. Puis il semble ravi lorsque j'accepte de payer le prix annoncé.

– Je vous propose de commencer dès que possible. Je peux vous inscrire pour la prochaine session d'examen qui aura lieu dans un mois, si vous le souhaitez.

– C'est parfait ! Pouvons-nous commencer dès demain ?

– C'est comme si c'était fait, mademoiselle. J'organise tout cela immédiatement. Merci d'avoir fait appel à nous. Bonne fin de journée !

– À demain, ai-je dit avant de raccrocher.

Je vais vraiment faire cela toute seule, sans l'aide de mon conseiller ni celle de mon avocat, et encore moins celle de mon oncle. Il est vrai que, contrairement à d'autres candidats, je me suis offert un formateur à temps plein. Je ne peux me permettre d'échouer !

Bien entendu, je sais que je n'ai pas besoin de travailler. Mais comme je l'ai dit à Sara, je veux découvrir le monde du travail.

Je prépare mon CV, rédige mes lettres de motivation en anglais et en arabe, et je m'apprête à cliquer sur « envoyer ». Ma main tremble. Puis j'appuie sur la touche. Quelques secondes me suffisent pour réaliser que, grâce à cet emploi, je vais peut-être devenir une adulte indépendante mais par-dessus tout normale.

Je suis très excitée ! Il faut que je célèbre l'événement. J'attrape une bouteille de champagne dans le frigo et deux coupes en cristal. Je vais fêter cette bonne nouvelle avec M. Hawkins. J'appuie sur le bouton de l'ascenseur, ravie de partager ma joie avec mon concierge ! Ce n'est pas un ami, mais c'est la seule personne bienveillante que je connaisse et avec laquelle je discute tous les jours. Je l'apprécie beaucoup, il a toujours un mot gentil à mon égard. Oui, je suis sûre qu'il sera ravi pour moi !

---

1 *Peeping Tom* est une légende britannique qui raconte que la reine Lady Godiva traversa la ville entièrement nue sur un cheval pour contraindre son mari à baisser les impôts. Par respect pour elle, tous les habitants rentrèrent chez eux et fermèrent leurs volets. Tous, sauf Tom, que l'on a surnommé le voyeur.

2 Bachelor of arts, équivalent du Master 1

# Chapitre 4

## Nickie

Je patiente depuis dix minutes dans un salon hyper *cosy*. Je baisse les yeux vers ma tenue afin de vérifier que tout est bien en place. La jupe bleu marine est parfaitement assortie à mes chaussures à talons de la même couleur ; je réajuste le col lavandière de mon chemisier blanc à manches longues, puis lisse mes cheveux pour m'assurer que mon chignon reste impeccable. Une secrétaire, un casque avec micro sur la tête, est occupée à taper sur son clavier. Elle ne lève pas les yeux de son écran et répond aux innombrables appels que la société reçoit. De grosses lettres au-dessus d'elle mentionnent que nous sommes chez INTERNATIONAL PRIVATE AIRLINES. Ce qui veut dire, primo, que je ne me suis pas trompée d'adresse, et deuxio, que je ne rêve pas et que je suis bien là, dans ces locaux ultra luxueux de la cinquième avenue. Un grand tapis ivoire est surmonté d'une large table basse sur laquelle sont disposés quelques magazines de voyage.

Je regarde les deux personnes installées face à moi sur le grand canapé beige de la salle d'attente. Le garçon, qui doit avoir la trentaine, est tout simplement canon. Lorsqu'il m'a saluée en me souriant, une fossette s'est creusée sur sa joue, ce qui lui donne un air vraiment sexy. Un siège le sépare d'une fille super mignonne. Ses cheveux courts au carré, de couleur noir ébène, sont retenus sur le côté par une jolie barrette rouge en forme de signe chinois – quoique, en y regardant de plus près, la barrette ressemble plus à un hiéroglyphe. Sa peau est légèrement mate et ses yeux sont très bruns, presque noirs. Le trait d'eye-liner allonge ses grands yeux et accentue légèrement leur forme en amande. Elle porte un joli chemisier de crêpe blanc écru. Le col Claudine lui confère un air de petite fille sage. Une jupe crayon et de jolies salomés à petits talons en cuir vernis complètent sa tenue impeccable. Elle a l'air nerveuse et ne cesse de jouer avec les pans de son gilet rose pâle.

Elle jette des coups d'œil au plafond comme si elle attendait une aide divine. Quant à *Sexy Man*, il feuillette un magazine distraitement tout en nous souriant de temps en temps. Il paraît très confiant et serein. Je dois reconnaître que je ne suis pas insensible à sa fossette, contrairement à la brunette qui semble totalement ignorer son voisin ! Mes yeux se baladent sur le costume gris foncé de ce dernier, sa chemise blanche et sa cravate rose très pâle. Lorsque je croise son regard, je remarque que ses yeux d'un bleu très foncé sont bordés de cils incroyablement longs. Ses cheveux bruns sont impeccablement coupés.

Une porte s'ouvre et une femme d'un certain âge apparaît.

– Bonjour. Veuillez me suivre, je vous prie.

*Que la fête commence !*

Nous nous levons tous les trois, puis nous entrons dans une grande salle. Au fond, quatre

personnes sont assises sur toute la longueur d'une grande table de bois. Face à eux, trois chaises ont été installées. J'ai l'impression de me retrouver devant un jury pour un grand oral. Après nous avoir laissé le temps de prendre place, un des recruteurs se lève et prend la parole :

– Mesdames et monsieur, bonjour. Je m'appelle Mayur Kapoor. Je suis le Responsable Équipes d'International Private Airlines. Je suis ravi de vous retrouver aujourd'hui. Comme vous le savez, nous recrutons plusieurs navigants commerciaux pour notre compagnie. Et nous voulons les meilleurs professionnels, car notre compagnie vise une clientèle de luxe et de prestige. Nos clients sont des PDG de grandes entreprises, des stars de cinéma, du show-business, ou bien des hommes politiques. Bref, vous l'aurez compris, des personnes très influentes. Afin de recruter les meilleurs parmi presque un millier de candidats, nous vous avons fait passer plusieurs tests. Vous êtes originaires de régions différentes, mais il est impératif de maîtriser la langue anglaise qui sera la plus utilisée dans votre travail. Vous avez brillamment réussi tous les tests de sélection : les tests de langues, de logique, de culture générale, les mises en situation, les évaluations psychologiques, les jeux de rôles, et enfin l'entretien oral avec le jury, qui a été décisif. Vous êtes donc les trois premiers de ce concours. Aujourd'hui, vous allez faire connaissance. Car vous formez désormais un tout nouvel équipage. Nous allons visiter les locaux, vous remettre vos uniformes, puis signer votre contrat. Malheureusement, notre Président-Directeur Général est absent ce matin. Habituellement, il aime rencontrer chaque nouvel employé. Nous organiserons cela ultérieurement. Avez-vous des questions ?

Génial ! Je ne vais pas avoir à intégrer un équipage qui se connaît depuis des années. On sera tous les trois des bleus, et je trouve que ça crée des liens de commencer une aventure tous en même temps. J'ai l'impression que mes collègues sont aussi ravis que moi, lorsque je vois leur mine réjouie.

– Oui, j'en ai une, monsieur, si vous le permettez. Qui est arrivé premier du concours ? Et quel est l'ordre de classement, s'il vous plaît ? demandé-je.

– Je reconnais bien là votre esprit de compétition, miss Pellman. Miss Astour est la lauréate, suivie de M. Esteves. Vous fermez la marche, répond-il avec un sourire poli.

Bah tant pis ! C'est vrai que j'aurais bien aimé arriver en tête. Je suis peut-être la dernière de ce trio, mais je fais quand même partie des vainqueurs ! Et je suis prise ! À moi la vie new-yorkaise !

# Chapitre 5

## Cilia

Je suis arrivée première sur près de mille candidats ! Je suis extrêmement fière. Déjà, dans la salle d'attente, je regardais Papa et Maman au ciel, car je les savais heureux pour moi. Mais je ne m'attendais pas à être la première ! Certes, j'ai suivi des cours intensifs et privés avec mon coach, mais j'ai travaillé dur pendant un mois pour décrocher ce satané Certificat de Sécurité et Sauvetage et pour acquérir les méthodes de service. Et mes efforts ont payé !

La belle jeune femme et ce garçon terriblement séduisant sont mes partenaires ! Je me demande s'ils sont aussi gentils qu'ils en ont l'air. La fille n'avait de cesse de me sourire, et le type aussi, d'ailleurs. Je ne voulais pas trahir mon trouble, j'ai donc évité le regard de ce dernier dans la salle d'attente.

Chaque membre du jury prend la parole pour nous expliquer le fonctionnement de la compagnie, les attentes du poste et le déroulement du stage d'intégration. C'est ainsi que nous apprenons que cette compagnie appartient à M. Cooper, notre PDG. Puis M. Kapoor nous invite à nous rendre au deuxième étage, à l'atelier.

En sortant, la belle jeune femme m'agrippe par les épaules et m'embrasse sur les deux joues. Ce geste me surprend car je ne suis pas habituée à ce genre de familiarités avec des personnes qui me sont inconnues.

– Bravo ! J'avais bien remarqué, lors de nos sessions de recrutement, que tu étais plus qu'à la hauteur de ce travail. Tu as été la meilleure ! Je suis super contente de travailler avec toi. Je m'appelle Nickie Pellman, j'arrive tout droit de Paris.

– Enchantée, Nickie. Moi, c'est Cilia.

– Moi, je suis Michael, fraîchement débarqué de la côte Ouest. Je suis très content de faire partie de votre équipage.

Puis sans crier gare, il nous prend chacune dans ses bras et nous félicite.

Les Américains et les Français sont réputés pour être très expansifs. Ils en sont la preuve tous les deux !

– Je suis sûr que nous allons être les meilleurs de cette putain de compagnie, ajoute-t-il.

Sa vulgarité me fait sourire. Il semble si naturel et spontané.

Lorsque nous arrivons dans une immense salle dotée de très grandes armoires, une petite dame rondelette nous accueille.

– Bonjour, monsieur, et bonjour, mesdemoiselles. Je suis Dora Ezekiel, mais appelez-moi Dora. Je vous ai déjà rencontrés il y a quelques jours pour prendre vos mesures. Je m’occupe de vos tenues. Régulièrement, vous viendrez me les remettre afin que je puisse les nettoyer. Vous aurez au total vingt-cinq uniformes, comme ça, vous ne serez jamais à court de tenues. Bien entendu, vous ne devrez pas me les retourner tous en même temps, il faut me laisser le temps de les laver, de les repasser et de les remettre dans votre casier. Je vous demande de bien vouloir essayer chaque tenue puis de sortir de la cabine d’essayage afin que je puisse vérifier qu’elles correspondent toutes à votre taille. Comme vous pouvez le constater, je les ai réalisées sur mesure, conclut-elle avec fierté en nous invitant à commencer.

Je pénètre dans une des quatre cabines. Elle est très spacieuse. Je me retrouve face à un immense miroir et je me souris à moi-même, heureuse d’être ici. J’entends mes partenaires discuter de la beauté de nos uniformes. Une vingtaine de robes sous housse sont pendues sur toute la largeur du mur.

La robe rouge que je suis en train d’essayer me va comme un gant. Le style me fait penser aux tenues des années cinquante, mais la robe n’est pas aussi longue. Elle m’arrive juste au genou. La taille est parfaitement cintrée. Un foulard de soie blanc complète l’uniforme. Il y a aussi un très joli chapeau de feutre bleu marine. Les couleurs du drapeau américain sont toutes là.

Je sors de la cabine et tombe nez à nez sur Michael. J’en suis bouche bée. Il est si viril. Et tellement sexy ! Il porte un costume bleu marine, une chemise blanche et une cravate vermillon. Évidemment, je dois être tout aussi écarlate que l’accessoire. Il faut qu’un jour je parvienne à masquer mes émotions ! Visiblement pas aujourd’hui. Heureusement, il ne semble pas avoir remarqué mon trouble, car il reste planté devant sa cabine à me dévisager.

- Waouh, la vache, tu es splendide ! me complimente-t-il avec un grand sourire.
- Merci. Tu es splendide toi aussi, réponds-je timidement.
- Hey, les gars, et moi ? nous interrompt Nickie.

Nous nous retournons pour la regarder. Je la trouve très belle. Elle a commencé son essayage par une jolie robe bleu marine pourvue d’une fine ceinture de cuir verni rouge, des escarpins rouges assortis, le foulard blanc et le chapeau bleu.

- Mon Dieu, Nickie, on dirait une déesse. Tu es magnifique ! m’exclamé-je.
- Une déesse, tu rigoles ?! C’est un mannequin tout droit sorti d’un panneau publicitaire. Tu ferais un malheur si tu voulais vendre de la lingerie ! s’écrit Michael.

Nickie et moi pouffons de rire. L’art des compliments n’est pas le fort de Michael !

- Je sais à qui tu me fais penser, Cilia, surtout avec cette tenue ! À Audrey Hepburn, bien sûr, ou bien à Natalie Portman ! Quant à toi, Mike, tu as un p’tit air de Grey, dans *Cinquante Nuances de Grey* ! annonce Nickie. Je suis aussi incollable en cinéma qu’en beaux garçons !
- Trêve de compliments, messieurs dames, même s’il est vrai que vous êtes le plus bel équipage que j’aie jamais vu, nous interrompt Dora. Nous avons encore dix-neuf tenues à vérifier, allez, allez,

retournez dans vos cabines !

Après quelques retouches et trois heures plus tard, nous décidons d'aller déjeuner tous les trois. Nous optons pour un hot-dog, Michael pour un hamburger. Nous nous installons sur un banc de Central Park.

– Alors les filles, comment ça s'est passé pour vous, ces tests de langues et de culture G ? nous demande-t-il en mordant dans son burger.

– Je crois que c'était facile, non ? L'anglais, on le maîtrise tous, sinon, on ne se permettrait pas d'être là, analyse Nickie. La deuxième langue est dans la majorité des cas notre langue maternelle, et enfin, pour peu qu'on ne soit pas des abrutis, je crois que la culture générale était assez accessible. Vous êtes d'accord ?

– Oui, tout à fait. Moi, ce qui m'inquiétait, c'était le jeu de rôles. J'ai toujours eu horreur de ça. Je n'arrive pas à faire semblant, vous voyez ? Il faut que je sois sincère pour bien faire, renchéris-je.

– Hum, intéressant à savoir, brunette. Tu ne joues pas la comédie parce que tu ne sais pas tricher... dit Michael en se léchant les lèvres pour essuyer le ketchup qui s'apprête à dégouliner sur son menton.

Ce simple geste, très sexy tout de même, nous laisse Nickie et moi bouche bée, des rêves érotiques pleins la tête. Ce qui n'échappe pas à Michael.

– Mangez, les filles, et arrêtez de baver ! nous nargue-t-il avec un grand sourire.

– Pff, on admire la beauté, voilà tout, lui répond Nickie.

– Oui, Michael, tout à fait, complété-je.

Il éclate de rire.

– Appelle-moi Mike, ma belle.

– J'aime bien appeler les gens par le prénom que leurs parents leur ont donné. Michael est un beau prénom, je trouve, c'est dommage de le remplacer par un diminutif.

– Nickie est le diminutif de Nicole, et on m'a toujours appelée comme ça, sauf ma mère. Et je préfère Nickie.

– Dans ce cas, c'est différent, répliqué-je.

– Vous habitez dans le coin ? nous interroge Michael. Moi, j'ai pris une piaule dans une auberge de jeunesse sur Greenwich jusqu'à demain.

– Je voulais, moi aussi, j'avais choisi une auberge super sympa dans le sud de Manhattan, mais c'était complet, et j'ai trouvé une chambre d'hôtes sur la cent quarante-quatrième à Harlem, explique Nickie. Et toi, Cilia ?

– Je n'habite pas très loin d'ici, indiqué-je.

– Waouh, pas très loin de Central Park ! Pas mal, princesse ! siffle Michael.

J'ai peur d'être rejetée puisque je ne fais partie du même monde qu'eux. Habiter dans les beaux quartiers de Manhattan ne va pas m'aider à m'intégrer au groupe. Pour ne pas gâcher cette bonne entente, et parce que j'ai envie de les aider, je vais leur faire une proposition. Après tout, nous

formons une équipe désormais, et je me dois d'être solidaire.

- En fait, je suis à la recherche de colocataires. Ça vous intéresse ? questionné-je.
- Bien sûr que ça m'intéresse ! répondent-ils en chœur avec enthousiasme.

Je suis contente, ils semblent tous les deux très excités. S'ils acceptent de partager le duplex, je vivrai à leurs côtés et j'apprendrai à les connaître davantage. Et je romprai ainsi avec ma solitude qui me colle à la peau depuis tant d'années...

– Je vous invite à boire un verre à la maison ce soir, et nous en discuterons. Allons-y. Miss Ezekiel nous attend pour nous donner nos tenues. Nous entrons dans le vif du sujet. À nous le stage d'intégration ! m'exclamé-je en tapant dans les mains.

Je suis excitée mais également très inquiète. Cet après-midi, nous allons vivre notre première mise en situation dans un contexte professionnel. Et ces jeux de rôles me mettent toujours mal à l'aise, comme je viens de le confier à mes collègues, surtout face à des personnes inconnues. Malheureusement, nous ignorons l'identité et les fonctions au sein de la compagnie de nos passagers mystères. Monsieur Kapoor nous a uniquement indiqué qu'ils n'étaient pas navigants. Je me dis que je suis capable de jouer le jeu, après toutes ces heures de préparation avec mon coach et après le même exercice lors des tests d'entretien. J'espère sincèrement être à la hauteur.

# Chapitre 6

## Nickie

Nous commençons trois semaines de formation intensive. Ce stage sera sanctionné par un premier vol d'essai durant lequel nous serons accompagnés par deux navigants expérimentés. Si c'est un succès, nous deviendrons titulaires et commencerons ainsi notre aventure à trois !

Après avoir revêtu nos tenues, nous nous rendons au sous-sol. La pièce ressemble à un immense hangar. Une cabine de simulation est installée au centre. M. Kapoor nous y attend.

– Re-bonjour à vous. Cet après-midi est dédié à l'embarquement. Trois employés de la compagnie joueront le rôle de clients. Vous devez les accueillir, les installer et procéder au service à bord, qui doit être impeccable, bien évidemment. Une liste de produits à proposer vous attend dans le *galley*. Vous avez quinze minutes pour vous assurer que tout est parfait avant l'arrivée des passagers. À vous de jouer !

Nous nous rendons immédiatement à l'office. Je propose de vérifier l'état de la cabine, pendant que Mike et Cilia se familiarisent avec les produits que l'on nous a fournis. Je regarde les huit sièges de cuir ivoire, les tablettes, scrute la moquette beige à la recherche de la moindre miette ou salissure. Ce sont des gestes mécaniques. Je suis rodée, car c'est ce que je faisais pour chaque vol de mon ancienne compagnie. Du coup, c'est avec un œil d'experte que j'inspecte la cabine. Je me baisse pour ramasser une notice de sécurité et la remets à sa place près du hublot. M. Kapoor est debout, au fond de l'avion. Il m'observe et prend des notes. L'immense cabine est luxueuse et confortable. Une fois l'inspection terminée, je retourne voir mes collègues qui ont préparé la serviette chaude et sorti le champagne et le caviar. Cilia procède à la vérification de chaque équipement de sécurité : tous sont en nombre suffisant, et tous opérationnels et valides. Elle tremble légèrement et parle à voix haute lors de son contrôle. Contrairement à Mike et moi, elle n'a jamais travaillé sur un avion, même factice. Je lui fais un clin d'œil pour la rassurer. Mike remarque l'inquiétude de Cilia et se tourne vers elle pour l'encourager.

– Il faut juste mettre en pratique ce que tu as appris en formation. Tout va très bien se passer, princesse. On est là. On va leur prouver qu'ils ne se sont pas plantés dans leur recrutement et qu'on est les meilleurs.

Puis il lève la paume pour que Cilia, qui met une petite seconde à comprendre, tape dans sa main. Il maîtrise l'organisation du *galley* et on voit tout de suite qu'il a de l'expérience. Il a toutes les compétences du parfait stew. Tout est à sa place, exactement là où il faut. Nous faisons signe à M. Kapoor que nous sommes prêts.

Je me poste au niveau de la porte avant de l'appareil avec Cilia, pendant que Mike s'occupe des

derniers préparatifs à l'office.

Un premier passager arrive. Un téléphone est collé à son oreille. Il nous salue de la main.

– Bonjour, monsieur...

Je regarde M. Kapoor à qui nous n'avons pas pris la peine de demander le nom des passagers pour personnaliser notre accueil ! Celui-ci me répond avec un haussement d'épaules et continue à griffonner sur son carnet de notes. Merde ! Première erreur ! Cilia est excusable, mais Mike et moi, avec nos milliers d'heures de vol, beaucoup moins...

– Euh, monsieur, poursuis-je avec assurance. Nous vous souhaitons la bienvenue à bord. Puis-je prendre votre veste ?

Sans prendre la peine de me répondre et toujours au téléphone, il retire sa veste. Je la mets sur un cintre et l'accroche à la penderie.

Je l'invite à prendre place. Cilia lui propose une boisson comme une vraie pro, en lui récitant de façon très naturelle, sans se départir du sourire de la parfaite hôtesse de l'air, la liste des apéritifs servis à bord.

– Je prendrai un gin tonic, lui répond-il rapidement, toujours pendu à sa conversation téléphonique.

Elle se rend immédiatement à l'office pour en informer Mike.

Une femme d'une quarantaine d'années, longiligne et très élégante, arrive à son tour. Elle me salue.

– Bonjour, madame. Bienvenue à bord, lui dis-je. Puis-je m'occuper de votre veste ?

Pendant que je range son manteau, Cilia l'installe et lui propose un rafraîchissement. Je secoue la tête pour chasser de mes pensées notre erreur stupide. Ne pas appeler les clients par leur nom n'est pas à la hauteur d'une compagnie de luxe. M. Kapoor nous a bien dit qu'il attendait un service *impeccable*. Je dois me concentrer pour terminer l'embarquement. Il ne nous manque plus qu'un passager.

Je me poste à nouveau à l'entrée, pendant que mes deux collègues s'occupent de la prestation.

C'est alors qu'il arrive. Le plus beau mec que j'ai jamais vu. Mon rêve, Robert Redford lorsqu'il était jeune premier, mais en plus beau, comme si c'est possible ! Il faut que je reprenne mes esprits. M. Kapoor me scrute, occupé à écrire aussi vite qu'il le peut. Je plaque mon sourire commercial et l'accueille en masquant mon trouble.

– Bonjour, monsieur, bienvenue à bord.

- Oui, Janet, faites comme ça.
- Désolée, monsieur, je ne suis pas Janet. Je m'appelle Nickie et je...

Honteuse, je m'interromps au moment où je comprends qu'il porte une oreillette et qu'il est en pleine conversation.

Il me regarde et sourit poliment. J'ai l'impression de me transformer en Ally McBeal et ma langue pend jusqu'au sol ! Ma mère est fan de cette série et m'a transmis le virus. J'en ai vu toutes les rediffusions quand j'étais ado.

*Il est tellement beau !* Il lève son index pour me demander de patienter.

– Oui, Janet, je vous laisse. Je suis arrivé à la cabine de simulation. Oui, merci. À vous aussi. Désolé, Nickie, il fallait que je termine cette conversation, me dit-il en me regardant droit dans les yeux, et je remarque que les siens sont verts, très foncés.

*Oh, il m'a entendue et il a retenu mon prénom.* Je reprends très vite mes esprits après un coup d'œil vers le refroidissant M. Kapoor.

- Je vous en prie, monsieur. Bienvenue à bord. Puis-je prendre votre veste ?
- Non, je vous remercie.
- Dans ce cas, je vous accompagne à votre siège.

Pendant que Mike se présente et procède au service de l'apéritif, composé de leur boisson, d'amuse-bouches et d'une serviette rafraîchissante, Cilia prend la commande du dernier arrivé.

Mike me retrouve au *galley*. Il semble agacé et un rictus se forme sur ses jolies lèvres.

– Reprends-toi, Nickie. OK, le mec te plaît, tu as clairement bavé devant lui lorsque tu l'as vu, tu ressemblais d'ailleurs à Roger Rabbit. Mais ne perds pas tes moyens. M. Kapoor nous surveille avec ses yeux de lynx, n'oublie pas qu'on est là pour être évalués. Alors, tu ne vas pas foirer ta nomination à cause d'un beau gosse ! Tu le reverras et tu n'auras qu'à l'inviter à boire un verre, ajoute-t-il d'un ton plus radouci. Mais seulement APRÈS notre simulation. OK, Frenchie ?

Je regarde son pouce levé et hoche la tête en signe d'accord. Il a parfaitement raison, et j'apprécie le conseil et sa solidarité envers moi. Cet exercice est un test. Je dois rester professionnelle. Je respire un bon coup pour me concentrer et remarque que la fouine de Kapoor est à l'affût. La moindre erreur pourrait nous – ou me – coûter cher.

Je jette un œil à la cabine. Les trois passagers discutent entre eux et semblent détendus. Il est treize heures, nous devons nous occuper du repas.

Mike enclenche le microphone et diffuse la voix d'un commandement fictif qui explique les conditions de vol. Des turbulences assez sévères sont attendues peu après le décollage. Après s'être assuré que les clients sont confortablement installés et ne désirent rien d'autre, Mike procède aux

annonces. Pendant qu'il décrit les procédures à suivre, je mime les gestes. Je me penche au-dessus de chaque passager pour lui indiquer où se trouvent la ceinture de sécurité, le masque à oxygène et le gilet de sauvetage. Seul le dernier passager prête attention à ce que je fais et me fixe, sans sourire, sans trahir la moindre émotion. Mes mains commencent à trembler. Les deux autres clients sont trop accaparés par leur conversation autour *d'un putain de contrat merdique* et m'ignorent complètement. Heureusement, Mike a fini et me fait signe de le rejoindre.

L'avion est prêt pour le pseudo-décollage, nous nous installons chacun sur notre siège de sécurité situé derrière le cockpit. Ainsi, je peux mater Robert Redford en toute liberté. J'ai entendu la femme l'appeler Alexis. Il se penche vers l'autre type et pose ses mains sur les genoux. Alors que j'observe sa chevelure châtain très clair, et surtout sa nuque bien dégagée, il se retourne. Rouge de confusion, je lui souris (sourire commercial, bien entendu !) et je regarde par le faux hublot.

Le décollage terminé, Cilia présente le menu et détaille chaque mets confectionné par un des meilleurs chefs français installés à New York. Nous avons appris à vanter la qualité de service de notre compagnie. Une fois les commandes prises, nous mettons les fours en route et nous préparons les assiettes chaudes, les serviettes et les couverts. Mike demande à Cilia de leur proposer les divers vins qui peuvent accompagner leur repas. Le service se fait à l'assiette. Mike commence par la femme, Cilia poursuit avec le premier client et je suis en charge du dernier. Alors que je m'apprête à poser son entrée sur la table, une forte turbulence secoue la cabine. Je tombe brutalement, mon fessier s'écrasant sur les cuisses d'Alexis, et mon corps se plie en deux. Mon épaule gauche se colle au torse d'Alexis et mes jambes se retrouvent en l'air. Ne reste plus qu'à lever les bras pour que mon corps forme la lettre L telle une pom-pom girl ! Une bonne chose quand même : j'ai réussi malgré tout à tenir l'assiette d'entrée fermement, au moins, elle ne s'est pas renversée. Mais je suis à deux doigts de pleurer lorsque je remarque que le stylo de M. Kapoor court dans tous les sens. Je le vois froncer les sourcils et souligner des choses sur son carnet avec rage en dodelinant de la tête.

Un bras encercle ma taille. J'ai du mal à me relever. Je tourne la tête et mon nez touche celui d'Alexis. Nos lèvres se frôlent... *hummm, c'est trop bien ! Il sent terriblement bon.* Tout ce que j'arrive à dire, c'est :

– Je suis désolée... Je ne vous ai pas fait mal, au moins ?

Il me regarde intensément. Ses yeux sont incroyablement verts, parsemés de minuscules taches noisette.

Mais tout à coup, je réalise que la seule chose que j'aurais pu blesser, c'est son organe reproducteur sur lequel mes fesses ont chuté lourdement. J'essaie de me relever mais mes jambes sont restées en l'air et mes pieds n'arrivent pas à atteindre le sol pour prendre appui. Tout ce que je parviens à faire, c'est frotter mon popotin contre son entrejambe. Et comble de malheur, je sens une bosse sous moi ! Je me relève d'un bond et me confonds en excuses. Comme quoi, il n'était pas si difficile de se relever, finalement !

– Je suis désolée, Alexis. Enfin, je veux dire, monsieur Alexis. Enfin, non, monsieur ! Je suis

vraiment navrée, monsieur. Toutes mes excuses. Vraiment.

Tout le monde profite du spectacle. Cilia et Mike ont l'air de compatir et me regardent avec pitié, je crois. Mais c'est bien un sentiment d'horreur que je lis dans les yeux des deux autres passagers, ainsi que dans ceux de M. Kapoor. Je tourne les talons aussi vite que possible. À mon retour au *galley*, Mike décide de nous attribuer un passager : je m'occupe à partir de maintenant du premier passager, Cilia de la femme et lui de *M. Alexis*, dit-il avec moquerie. Tout le reste du vol se passe sans encombre. Au moment de prendre congé, alors que je m'apprête à subir la déception et la colère de M. Kapoor pour ce début de vol catastrophique, Alexis fait un signe de la main à ce dernier.

– Mayur, voulez-vous m'attendre quelques instants ? Je souhaite m'entretenir avec vous. J'en ai pour une minute.

– Bien entendu, monsieur.

Nous saluons tous les clients et leur souhaitons une excellente fin de journée. Alexis se poste devant moi et me tend discrètement une petite enveloppe.

– À bientôt, Nickie, me dit-il en esquissant à peine un sourire.

Je le regarde s'éloigner, la bouche ouverte, puisqu'il ne m'a pas laissé le temps de répondre quoi que ce soit. Il est déjà accaparé par sa conversation avec M. Kapoor.

Je range l'enveloppe dans mon sac à main et me joins à mes collègues pour débarrasser et remettre le *galley* en ordre. Ce doit être sa carte de visite, mais non, je ne le crois pas finalement. On ne donne pas ses coordonnées sous enveloppe. On verra plus tard, j'ai d'autres chats à fouetter pour l'instant.

Nous attendons impatiemment M. Kapoor pour le débriefing de cette simulation de vol. Je sais que ça a été la cata pour moi. Aussi, bien que Cilia et Mike tentent de me reconforter, je sens que la suite de mon aventure au sein d'International Private Airlines est incertaine, voire morte. J'ai flingué mon avenir, j'en suis convaincue, me dis-je en soupirant.

M. Kapoor arrive quelques minutes plus tard. Il nous félicite de la qualité de la prestation.

– Bien entendu, nous tâcherons de veiller à ce que le fâcheux incident des turbulences ne se reproduise jamais, n'est-ce pas, miss Pellman ?

Je n'en crois pas mes oreilles ! Il ne m'a pas foutue dehors ! Si je pouvais, je lui ferais un gros bisou pour le remercier de me donner une seconde chance, mais là, il risquerait de m'éjecter de la cabine de ses propres mains.

– Oui, bien sûr, monsieur. Je mettrai de la glu ou bien des crampons sous mes chaussures pour rester bien ancrée au sol. Je vous assure que cela ne se reproduira jamais.

Ma remarque ne le fait pas sourire, et il ajoute :

– C’est fini pour aujourd’hui. Je vous retrouve demain matin dès huit heures. Bonne fin de journée à vous.

Puis il quitte la cabine.

– Waouh, t’as eu chaud aux fesses, Frenchie ! s’exclame Mike. Je pensais vraiment qu’ils allaient te virer ! Je me demande ce que ce type a dit à M. Kapoor pour qu’ils te gardent !

Je n’avais pas repensé au passager mystère depuis le retour de notre instructeur. Mais qui peut-il bien être au sein de la compagnie ? Alexis doit occuper une position importante, M. Kapoor s’est adressé à lui avec beaucoup de respect.

– Enfin, Michael, ils ne peuvent pas nous renvoyer à cause d’un malheureux incident dû à une turbulence ! Nickie est arrivée troisième du concours, il en faudrait plus pour la congédier, tu ne crois pas, Nickie ? demande Cilia.

Je l’adore, cette fille. Elle est douce, compatissante et on sent une profonde gentillesse chez elle. Mais je ne sais pas quoi répondre. Alexis a quand même eu une érection causée par mes fesses posées sur son sexe !

– Allons, profitons du reste de la journée. Si vous n’avez rien d’autre à faire, voulez-vous visiter mon appartement tout de suite ? propose Cilia.

**Découvrez la suite,  
dans l’intégrale du roman.**

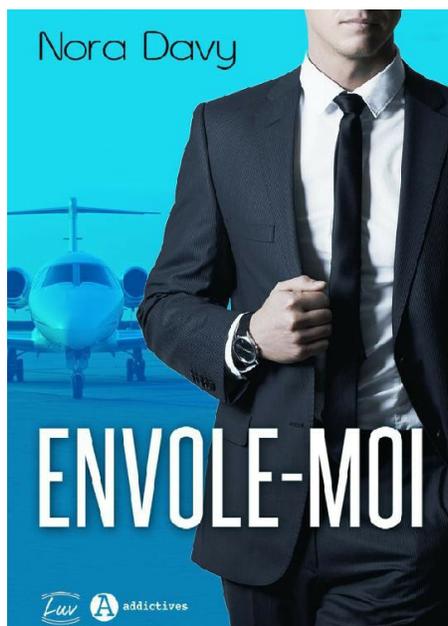
Également disponible :

## Envole-moi

Nickie s'ennuie dans la vie et rêve d'horizons lointains, un comble pour une hôtesse de l'air ! En répondant à une petite annonce, elle ne s'attendait pas à se retrouver employée pour une luxueuse compagnie privée, dirigée par Alexis Cooper, un patron aussi têtu qu'irrésistible ! Ils s'attirent autant qu'ils se détestent... Mais Nickie n'est pas prête à renoncer à sa liberté ; celui qui lui coupera les ailes n'est pas encore né !

Jusqu'où ira-t-elle pour se préserver ? Jusqu'à renoncer au grand amour ?

[Tapotez pour télécharger.](#)



**Retrouvez  
toutes les séries  
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Octobre 2017

ISBN 9791025740231

ZLIN\_001